Traduction et commentaires

Colonel Philippe FRANÇOIS

TACTIQUES DE L'ARMÉE ROUGE EN AFGHANISTAN

ECONOMICA

TACTIQUES
DE L'ARMÉE ROUGE
EN AFGHANISTAN

Collection Stratégies & Doctrines

(extraits)

ARMÉE DE TERRE, *Les forces terrestres.*

ARMÉE DE TERRE, *Tactique générale.*

BECKER Cyrille, *Relire* Principes de la guerre de montagnes *du lieutenant général Pierre-Joseph de Bourcet.*

COURRÈGES Hervé (de), GIVRE Pierre-Joseph et LE NEN Nicolas, *Guerre en montagne — Hier et demain : renouveau tactique.*

DESPORTES Vincent, *La guerre probable - Penser autrement,* 2e éd.

DESPORTES Vincent, *Décider dans l'incertitude,* 2e éd.

FOCH Ferdinand (maréchal), *Œuvres complètes.*

FRANCART Loup, *La guerre du sens - Pourquoi et comment agir dans les champs psychologiques.*

FRANCART Loup, *Livre gris sur la sécurité et la défense.*

GALULA David, *Contre-insurrection - Théorie et pratique.*

GOYA Michel, *Irak - Les armées du chaos,* 2e éd.

GOYA Michel, *Res Militaris - L'emploi des forces armées au XXI^e^ siècle.*

GRAY Colin *S., La guerre au XXI^e^ siècle - Encore du feu et du sang.*

HAÉRI Paul, *De la guerre à la paix - Pacification et stabilisation post-conflit.*

HENROTIN Joseph, *La technologie militaire en question - Le cas américain.*

KARPOV Anatoly et PHÉLIZON Jean-François (propos recueillis par Bachar Kouatly), *Psychologie de la bataille.*

MALIS Christian (sous la direction de), *Guerre et manœuvre - Héritages et renouveau.*

PHÉLIZON Jean-François, *Relire l'*Art de la guerre *de Sun Tzu,* nouvelle édition entièrement revue et corrigée.

PHÉLIZON Jean-François, *Trente-six stratagèmes.*

POAST Paul, *Économie de la guerre.*

RAFFRAY Mériadec, *Afghanistan - Les victoires oubliées de l'Armée rouge.*

ROYAL Benoît, *L'éthique du soldat français - La conviction d'humanité.*

SMITH Rupert, *L'utilité de la force - L'art de la guerre aujourd'hui.*

TISSERON Antonin, *Guerres urbaines - Nouveaux métiers, nouveaux soldats.*

TRINQUIER Roger, *La guerre moderne.*

YAKOVLEFF Michel, *Tactique théorique,* 2e éd.

Collection ***Stratégies & Doctrines***
dirigée par Vincent Desportes
et Jean-François Phelizon

Traduction et commentaires
Colonel Philippe FRANÇOIS

TACTIQUES DE L'ARMÉE ROUGE EN AFGHANISTAN

ECONOMICA
49, rue Héricart, 75015 Paris

Cet ouvrage a été publié (2e édition en 1996) par la National Defense University Press, sous le titre *The Bear Went Over the Mountain : Soviet Combat Tactics in Afghanistan.* La traduction et les commentaires du texte original ont été réalisés par Lester W. Grau du Foreign Military Studies Office, Fort Leavenworth, Kansas, États-Unis.

À Suzy.

Mes remerciements vont tout d'abord au général de division Vincent Desportes, aux colonels Michel Goya, Pierre-Joseph Givre, au lieutenant-colonel Jean-Philippe Cabanettes, au commissaire en chef Sébastien Maveyraud, ainsi qu'à M. le professeur Guillaume Lasconjarias, pour leur relecture attentive, leur soutien et leurs conseils.

Les travaux de grande qualité produits par le CDEF et le remarquable outil d'analyse théorique et pratique des conflits actuels et futurs qu'il représente ont été également essentiels.

AVANT-PROPOS

ALORS que se déclenche l'offensive soviétique en Afghanistan, bien des Occidentaux sont convaincus que l'ours russe ne fera qu'une bouchée de ce peuple de paysans traditionnels, voire « arriérés » aux yeux de certains. Nombreux craignent d'assister, impuissants, au débouché tant redouté depuis des siècles de la Russie aux mers chaudes, objectif géopolitique pour ce pays continent, ne disposant quasiment que de façades maritimes prises dans les glaces la plus grande partie de l'année.

Les forces soviétiques qui envahissent l'Afghanistan pensent pouvoir reproduire les expériences fructueuses de l'invasion de l'Allemagne de l'Est, de la Hongrie et de la Tchécoslovaquie. Ayant délibérément ignoré l'échec passé des Britanniques dans la même région, mais aussi leurs propres difficultés à l'emporter en Asie centrale face à la résistance des combattants Basmachi, ils comprennent rapidement que leurs tactiques ne peuvent pas l'emporter sur un terrain aussi difficile face à des combattants aussi motivés.

Car comme le rappelle Marx dans une formule qui pourrait figurer au fronton du temple du retour d'expérience, « ceux qui ignorent l'histoire sont condamnés à la revivre ». L'histoire bégaye, et les Soviétiques subissent l'humiliation éprouvée un siècle auparavant par les Britanniques sur le même théâtre. Le contingent impressionnant qui a pénétré sans encombre en Afghanistan se trouve rapidement dilué dans l'immensité de l'espace, avalé, comme incapable d'écraser des guêpes avec un marteau-pilon. En quelques mois, les insurgés prolifèrent pour s'opposer à l'invasion. Le terme «moudjahidine[1] » fait irruption dans les salles de presse et entre dans l'Histoire, tirant de l'oubli un peuple ignoré.

Les doutes se font progressivement sur la capacité des Soviétiques à l'emporter. Le mal afghan ronge la 40^{e} armée. Il infecte ensuite le reste de

l'institution militaire, pour se propager à la société, révélant à elle-même et au monde sa fragilité intrinsèque. Quelques années plus tard, le régime s'écroule[2].

Bien longtemps après, ce conflit fait l'objet d'une propagande de part et d'autre, guerre froide oblige, contribuant à en brouiller largement la perception et par voie de conséquence la compréhension fine et objective, superposant clichés sur clichés. Bien évidemment, les Soviétiques minimisent de leur côté leur échec et ses causes, tandis que les Occidentaux mettent l'accent sur la lourdeur et la brutalité de la machine de guerre communiste, passant sous silence certains succès tactiques dignes d'intérêt.

D'où l'intérêt aujourd'hui d'essayer d'en tirer les leçons avec recul et sans passion, pour les faire partager à ceux qui veulent comprendre cet épisode historique mais plus généralement les ressorts de la guerre contre une rébellion, au sein de la population, dans un milieu particulièrement difficile. Précisons qu'une insurrection se distingue d'une rébellion par l'ampleur du soulèvement de la population. Les cas historiques d'insurrections sont rares : l'Espagne face à l'invasion française en constitue l'exemple le plus emblématique. De sorte que la qualification du mouvement de contestation du peuple importe, car elle prend acte de l'importance de la révolte. Une force d'occupation aura tendance à minimiser, voire à nier les oppositions, les reléguant au rang de terroristes ou de brigands, afin de leur contester toute légitimité politique.

GENÈSE DE L'OUVRAGE

Afin de capitaliser les enseignements de cette douloureuse épreuve, le haut commandement soviétique demande à l'Académie militaire de Frunze[3] d'en tirer les leçons. Elle le fait sous forme d'une série de vignettes fort instructives pour tous les niveaux tactiques. Ce précieux recueil a d'abord été traduit du russe en américain et édité par Lester W. Grau qui appartient au *Foreign Military Studies Office* de Fort Leavenworth au Kansas.

Aujourd'hui, le but de cette « traduction d'une traduction » est de faire partager à un public francophone un certain nombre d'enseignements assortis de commentaires et d'une mise en perspective sur la guerre de contre-insurrection menée par l'armée soviétique en Afghanistan. Il ne s'agit non pas de juger une armée étrangère, mais bien de tirer des enseignements

profitables pour d'autres, en prenant garde aux anachronismes et aux simplifications abusives. Que le lecteur ne se méprenne donc pas sur la vigueur de certains propos qui n'ont d'autre but que de mettre en exergue les bonnes pratiques ou les erreurs commises. Il ne s'agit pas de faire la leçon de façon péremptoire et gratuite, mais de tirer des enseignements, pour laisser ensuite à chacun le soin de les exploiter.

Soulignons que ceux-ci sont décrits au niveau tactique, et ne prennent en compte que les actions cinétiques[4]. N'apparaissent pratiquement pas d'autres aspects fondamentaux de la lutte contre une rébellion : l'intégration du niveau politique, le contrôle ou l'influence sur la population, c'est-à-dire l'ensemble des actions non cinétiques dont l'impact est essentiel dans une guerre de ce type, y compris et en particulier au niveau tactique. C'est pourquoi il a paru utile au traducteur d'étoffer la conclusion en tentant de mettre en perspective cette expérience tactique cinétique afin qu'elle soit bien replacée dans le cadre d'une action globale souhaitable, seule à même de résoudre le conflit, dans laquelle elle prend tout son sens.

Il ne s'agit pas d'une traduction littérale. Certains passages ont été écourtés, d'autres développés afin, soit d'épargner au lecteur des détails fastidieux, voire des répétitions, soit de rendre plus intelligibles certains exemples à un lecteur occidental.

Au-delà de leurs aspects techniques, ces cas concrets intéresseront un lectorat plus étendu. Ils offrent l'opportunité à chacun de mieux comprendre les mécanismes de ce type d'engagement, à la fois si particulier dans ses modalités, mais en définitive classique quant à ses principes. C'est également une possibilité donnée aux militaires, quel que soit leur niveau de responsabilité, de se préparer intellectuellement, dans le cadre de leur formation mais aussi de leur entraînement. Comparer, aide à comprendre, et à ne pas reproduire à l'infini les erreurs des autres.

La capacité pour les chefs à utiliser la surprise, à prendre en permanence des mesures de sûreté, à se saisir de l'initiative en faisant preuve d'autonomie, c'est-à-dire à oser pour ne pas subir, sont autant de qualités soulignées tout au long de l'ouvrage.

L'OURS RUSSE, AU DÉPART SI EFFRAYANT, SE RETIRE

Contrairement à une légende tenace, dont les traits ont été forcés par la propagande de la guerre froide, le conflit d'Afghanistan n'est pas pour les Soviétiques une guerre totale dans ses buts et ses moyens, mais bien plutôt limitée. En revanche, il l'est par ses conséquences sur le pays, tant celui-ci est ravagé. L'investissement reste, en effet, mesuré en hommes et en ressources en général. Il faut comparer les 500 000 hommes engagés au Vietnam par les Américains aux 104 000 Soviétiques qui composent les cinq divisions, les quatre brigades autonomes et les quatre régiments autonomes de la 40e armée, dispersés sur un territoire immense et de fait incapables d'en assurer le contrôle effectif. Car au moment même où elle s'engage en Afghanistan, l'Union soviétique s'essouffle à corps perdu dans une course technologique sans précédent lancée par l'Occident, emmenée par les États-Unis et qui va lui faire perdre haleine, la conduisant à sa perte.

Pour tenter d'endiguer son échec tactique, cette armée développe de nouveaux concepts qui s'appuient sur la notion de combat lacunaire[5]. Elle revoit l'organisation de ses unités, ainsi que les dogmes de son art opératif et tactique, afin d'accroître souplesse et réactivité. Elle réforme également les modalités de son soutien logistique. Elle emploie avec un relatif succès ses unités d'infanterie légère comme les parachutistes, les Spetsnaz et les troupes de reconnaissance, plus manœuvrières et plus flexibles que les autres.

Les déficiences d'une armée d'appelés *a priori* insuffisamment formés et motivés apparaissent en creux tout au long de l'ouvrage. Elles semblent directement liées à l'absence d'un corps de sous-officiers constitué et professionnel, capable de former l'épine dorsale du commandement, conçu comme un relais indispensable entre les officiers et la troupe.

Par ailleurs, l'armée d'invasion souffre moralement des rotations fréquentes du personnel vers l'Union soviétique. Ce va-et-vient permanent contribue à répandre les doutes sur le bien-fondé et l'issue de l'intervention dans la société civile. Pour la première fois, ces forces qui n'ont pas connu la défaite voient leurs soldats de retour au pays méprisés par leurs concitoyens. Un fossé s'ouvre entre la société et son armée.

Les chiffres des pertes sont instructifs. Sur les 620 000 hommes qui servent au cours de la décennie en Afghanistan, 520 000 appartiennent aux forces armées, tandis que 90 000 font partie du KGB et 5 000 font partie du

MVD[6]. À noter que seulement 10 % des officiers des unités motorisées, blindées, de l'aviation et de l'artillerie font campagne en Afghanistan, tandis qu'à l'inverse la majorité des troupes parachutistes, d'assaut par air et de Spetsnaz participe au conflit.

26 000 hommes périssent ou disparaissent. 53 754 sont blessés, soit environ 10% du total, ce qui est considérable. Plus étonnant encore, 415 932 soldats sont victimes de maladies, dont 115 308 souffrent d'hépatite infectieuse, et 31 080 de typhoïde. Cet état sanitaire en dit long sur les conditions d'hygiène du contingent en Afghanistan, et laisse imaginer son moral. L'impact social de ces pertes a certainement été immense de retour dans la mère patrie.

Les pertes matérielles ne sont pas colossales : 118 avions de chasse, 333 hélicoptères, 147 chars, 1 314 engins blindés, 433 pièces d'artillerie et de mortier, 11 369 camions sont détruits. Soulignons toutefois la surexposition au risque des hélicoptères et des camions, liée à leur degré d'engagement et à leur vulnérabilité. Le camion non blindé est une « cible molle[7] » par excellence. Les hélicoptères ont quant à eux payé un lourd tribut aux tirs de Stingers[8] et de mitrailleuses lourdes.

LE ROYAUME DE L'INSOLENCE : UN PIÈGE À ENVAHISSEURS

Nul n'a réussi depuis Alexandre le Grand à conquérir l'Afghanistan, terre rude au peuple libre.

Entre 15,5 et 17 millions d'Afghans vivent avant l'invasion de 1979. La population se partage entre les 9 millions de Pachtounes (45 %) à l'est et au sud et qui parlent le Pachtou, les 4 millions de Tadjiks qui parlent le Dari (23 %), les 1,4 million d'Hazaras qui sont les seuls habitants de confession chiite et vivent au centre du pays dans les montagnes et un certain nombres d'autres ethnies minoritaires (Ouzbeks, 1,5 million ; Turkmènes, 1,1 million).

La nation afghane remonte historiquement à 1747, date de création du royaume d'Ahmad Shah Durrani. Ce pays de 655 000 km2 (donc d'une superficie équivalente à celle de la France et de la Suisse réunies) n'a jamais connu ni supporté un État centralisé. La géographie a largement contribué à dessiner l'organisation politique. Les autorités traditionnelles (Khans, Maleks, Mollahs) ont toujours disposé de grands pouvoirs locaux, décidant

à travers les Jirgas (assemblées). En 1857, le philosophe Engels décrit ce peuple dans des termes qui conservent à ce jour toute leur pertinence[9] : les « *Afghans sont divisés en clans sur lesquels les chefs exercent une sorte de suprématie locale. Leurs haines indomptables des règles et leur amour de l'indépendance individuelle sont les seuls obstacles à ce que le pays devienne une nation puissante. Néanmoins, cette absence de règles et ce caractère imprévisible en font des voisins dangereux : ils risquent de se laisser porter par leurs sautes d'humeur ou d'être excités par des intrigants qui soulèvent astucieusement leurs passions ».*

Leurs envahisseurs successifs ont fait la rude expérience de « *leurs sautes d'humeur »...*

Le trait d'union de cette nation est l'islam qui imprègne les modes de vie quotidiens d'un peuple dévot. Toutefois, comme dit le proverbe, *« chaque Afghan a son Dieu et son fusil* ». Les ethnies, les familles et les tribus entretiennent des relations distantes, voire méfiantes d'où peuvent surgir des querelles sanglantes. À noter que l'Afghanistan n'est jamais tombé sous la coupe d'un leader religieux national. Faisant vite bloc contre un envahisseur, ce peuple n'a jamais pu ou voulu s'unir pour un projet ou un chef commun.

La géographie a dessiné une carte politique cloisonnée et comme naturellement imposé la décentralisation politique. Le pays dispose d'un réseau de communications rudimentaire (avant 1979 l'infrastructure ferroviaire était inexistante et le réseau routier bitumé très limité). Il est barré d'est en ouest par l'impressionnante chaîne de l'Hindu Kush, qui culmine de 2 200 à 7 700 mètres d'altitude. La montagne est traversée par différentes passes, dont le contrôle est essentiel sur un plan militaire. Au nord, le massif descend progressivement vers les steppes d'Asie centrale, ouvrant vers le pays tadjik. À l'ouest, il se prolonge avec le plateau iranien. Le sud et le sud-est sont couverts par un désert inhospitalier et rocheux. Seuls 15 % de la terre sont arables. L'agriculture se concentre dans les fonds de vallées. Le pays est de loin le premier producteur mondial d'opium.

Soulignons l'importance de Kaboul, la capitale qui occupe une position de verrou contrôlant les débouchés vers les principales régions du pays. La ville est donc essentielle pour qui veut contrôler le pays. À noter que l'Afghanistan dispose d'un anneau routier qui relie les agglomérations

principales, et dont l'importance est capitale pour assurer la vie économique et le soutien logistique des forces.

Le climat est dur : chaud et sec en été, particulièrement froid l'hiver. De novembre à la mi-mars, la neige ralentit tous les mouvements en montagne.

Sur le plan géopolitique, l'Afghanistan représente à la fois une zone tampon et un lieu de passage. Le pays est voisin au nord avec les républiques d'Asie centrale, la Chine, à l'est et au sud avec le Pakistan (avec lequel il partage 2 180 km de frontières non reconnues) et à l'ouest avec l'Iran. Il constitue un glacis stratégique séparant autrefois l'empire russe de l'empire britannique, et suscitant hier en Union soviétique l'espoir d'un accès au golfe Persique, donnant du champ aujourd'hui à un Pakistan étriqué dans ses frontières de 1947, dans son face à face avec l'Inde.

Cette position particulière explique une histoire nationale marquée par la lutte contre les invasions successives. Occupé au IVe siècle avant Jésus-Christ par Alexandre le Grand, le pays est pris d'assaut un millénaire plus tard par les Arabes qui ne parviennent pas à s'emparer de la capitale, mais qui réussissent cependant à imposer leur religion.

L'Afghanistan constitue ensuite l'une des scènes du « grand jeu », c'est-à-dire de la compétition entre la Grande-Bretagne et la Russie pour la domination de l'Asie centrale méridionale, les Russes cherchant à s'étendre vers le sud et les Britanniques s'efforçant de se couvrir face au nord, pour protéger la perle de leur empire, l'Inde. À trois reprises la couronne anglaise se bat en Afghanistan pour s'assurer qu'un gouvernement pro-russe ne s'installe pas à Kaboul (1839, 1878 et 1919), mais au prix de lourdes pertes. Ainsi, en 1841 le corps expéditionnaire britannique est massacré alors qu'il bat en retraite. Il perd seize mille hommes. Un survivant est épargné par les Afghans, pour qu'il puisse témoigner.

En 1919, le pays proclame son indépendance, ce qui provoque la troisième guerre contre les Anglais. Il est à noter que le conflit déclenche la révolte des tribus pachtounes administrées par l'empire britannique des Indes de l'autre côté de la frontière, c'est-à-dire dans le Pakistan actuel...

En 1920, le pays accède à l'indépendance.

UNE INFLUENCE SOVIÉTIQUE DE LONGUE DATE SUR LE PAYS

L'Afghanistan est le premier voisin à reconnaître le régime communiste, dans l'optique de se soustraire à l'attraction britannique. Des traités de coopération sont signés en 1920 et en 1926 entre les deux pays. Cette relation prend fin dans les années 1920 et 1930, alors que l'Afghanistan apporte son soutien aux peuples d'Asie centrale en bute aux campagnes de pacification soviétiques.

Au cours de la guerre froide, le pays demeure dans l'aire d'influence de son puissant voisin, avec l'accord tacite et impuissant de l'Occident. L'URSS entreprend à son égard un vaste effort de coopération dans tous les domaines, qui permet de mettre le pays sous influence : formation des élites politiques et militaires, développement de l'infrastructure, avec la construction des routes (en particulier de ponts supportant plus de 50 tonnes[10]...) et des aéroports. Elle équipe et entraîne l'armée afghane. Parallèlement, Moscou appuie la création du parti communiste afghan, le parti démocratique du peuple afghan (PDPA).

Cette formation en vient à contester progressivement le rôle politique du roi. Le prince Daoud, alors Premier ministre en exercice, s'empare du pouvoir par un coup d'État, à la faveur des troubles provoqués par une grande famine (100 000 morts). Il met fin à la monarchie. En 1973, le roi Mohammed Zahir est envoyé en exil. S'ensuit une politique d'équilibre et de neutralité de l'Afghanistan qui finit par déplaire à Moscou. L'État se rapproche des monarchies pétrolières du golfe, de la Chine et de l'Iran. Le 24 avril 1978, Daoud est renversé et assassiné par un coup d'État mené par les forces de gauche et le PDPA. L'ombre de Moscou semble fortement planer sur l'événement.

Le nouveau président Taraki instaure un régime de terreur et annonce des mesures révolutionnaires qui choquent une société aussi traditionnelle : nationalisations, réforme agraire, changement du statut des femmes, destruction de la vieille structure sociale afghane. Un accord d'amitié et de coopération est signé le 5 décembre 1978 avec l'Union soviétique. Les changements aux forceps sont vécus comme un traumatisme insupportable qui désorganise le pays. Les paysans sont convaincus que communiste signifie « qui renie Dieu » (du pachtoune *com* qui signifie Dieu et de la négation persane *nist)*. Le nouveau gouvernement fait face à une contestation populaire qui ne cesse de prendre de l'ampleur. Il affronte la résistance armée de combattants qui se rebellent contre le nouvel ordre,

dans le sud et dans l'est du pays. L'armée de la république démocratique d'Afghanistan se délite rapidement, saignée par les purges pratiquées dans le corps des officiers et malgré la présence de conseillers soviétiques. En mars 1979, la ville d'Herat se révolte et la plupart des Afghans qui appartenaient à la 17e division d'infanterie se mutinent pour rallier la rébellion. Les forces loyales au gouvernement en place se lancent alors à l'assaut de la ville, tandis que l'armée de l'air afghane la bombarde. Des milliers mes, de femmes et d'enfants périssent.

Des unités entières font ensuite défection et rejoignent la résistance. Fin 1979, les effectifs réalisés de l'armée afghane n'atteignent pas la moitié des 90 000 hommes théoriques. Les purges et les désertions ont réduit de 50 % le corps des officiers. En septembre 1979, le Premier ministre, Amin, exécute Taraki et prend le pouvoir. Il ne rétablit pas la situation, bien au contraire. Il mène une politique mélangeant des concessions et des offensives militaires, mais sans succès. Qui plus est, il joue un jeu ambigu, tentant de se rapprocher du Pakistan et des États-Unis, tout en essayant de réprimer la révolte intérieure.

Le régime communiste afghan semble vivre ses derniers jours. Il est en passe de succomber aux coups d'un peuple antisoviétique et musulman en révolte. Voir un pays ami quitter l'orbite socialiste constitue un risque de précédent insupportable pour Moscou, qui regarde d'un œil inquiet son dernier protégé perdre progressivement le contrôle du pays.

La soviétisation du pays a échoué, engendrant une insurrection.

L'OURS RUSSE TRAVERSE LA MONTAGNE

Le Politburo décide d'agir, dans un climat de grande confusion qui perdurera d'ailleurs tout au long de la conduite de la guerre, en raison de la succession au pouvoir de quatre secrétaires généraux du parti communiste. La hantise de voir s'échapper un satellite communiste pour la première fois et de déclencher un jeu de dominos à l'envers, ne suffit pas à éclairer les raisons de l'intervention.

Cette décision s'explique par d'autres motivations, elles aussi de nature géopolitique.

Le premier objectif est d'abord de contrebalancer l'influence américaine et d'accélérer un recul déjà entamé dans la région. En 1979, le satellite iranien sort de leur orbite, occupant l'ambassade à Téhéran pendant un an. Les États-Unis prennent par ailleurs leurs distances avec le Pakistan, qui tente d'acquérir la bombe nucléaire. Une brèche est alors ouverte pour les Soviétiques entre les deux pays, pour précipiter le retrait américain qui semble s'amorcer en Asie centrale méridionale. Le grand jeu est relancé.

Le deuxième objectif est de réagir à la montée inquiétante du radicalisme musulman (chiite iranien et sunnite pakistanais), très menaçant pour les républiques soviétiques d'Asie centrale. L'histoire donnera raison *a posteriori* à cette analyse. L'aide d'une partie du monde musulman à la résistance afghane sera significative.

Le troisième objectif est de fermer le cordon sanitaire autour de la Chine et comprenant l'Inde, le Bangladesh, le Vietnam et la Mongolie.

Le 27 décembre 1979, l'invasion est déclenchée. L'idée de manœuvre déjà employée en Tchécoslovaquie est remise en œuvre. L'entrée en premier est une opération éclair. L'armée soviétique s'empare des villes principales, des stations de radio et des centres du pouvoir. Amin est exécuté et remplacé par un communiste en exil, Babrak Karmal. La résistance de l'armée afghane est écrasée. Un effort de consolidation du pouvoir est entrepris par les nouveaux maîtres du pays.

Les Soviétiques découvrent rapidement que la campagne afghane ne sera pas une simple réédition de l'expérience tchécoslovaque. Ce qui devait être une promenade militaire de quelques mois se transforme en une guerre longue et coûteuse. Les Soviétiques tuent 1,3 million d'Afghans, jettent sur les routes de l'exode 5,5 millions d'habitants (un tiers de la population d'avant-guerre), en déplacent 2 millions d'autres. Le pays est ravagé et couvert de mines. Proportionnellement, l'Union soviétique inflige plus de souffrances à l'Afghanistan que l'Allemagne hitlérienne à l'URSS au cours de la deuxième guerre mondiale. Ce n'est pas peu dire.

Le concept d'occupation militaire de l'Afghanistan s'appuie au départ sur les impératifs et contraintes suivants : stabiliser le pays en sécurisant les axes principaux, les grandes villes, les bases aériennes et les sites logistiques ; ne pas chercher à contrôler le terrain et l'ensemble de la population, mais plutôt détruire l'infrastructure qui permet à la guérilla de se

développer, y compris en chassant les habitants susceptibles de la soutenir ; relever les forces afghanes dans leurs garnisons, et les encourager à sortir combattre la résistance sur le terrain ; assurer à ces dernières un appui logistique, aérien, en artillerie et en renseignements ; réduire au maximum l'interaction entre les forces d'occupation soviétiques et la population locale ; ne consentir des pertes qu'a *minima* ; renforcer les forces afghanes pour permettre un retrait de l'armée soviétique une fois la résistance défaite.

Au bout du compte, les forces soviétiques finissent par se retirer d'Afghanistan, mais c'est le gouvernement communiste qui perd la guerre.

UNE GUERRE EN TROIS PHASES

La guerre connaît trois phases :

– l'entrée et la participation à la guerre civile ;

– l'adaptation de 1981 à 1985 ;

– et enfin le désengagement et le retrait de 1985 à 1989.

L'INVASION ET L'ENLISEMENT RAPIDE

En un mois, à partir de Noël 1979, la 40^{e} armée s'empare des grandes villes avec deux colonnes principales, le long des routes traditionnelles d'invasion. La jonction se fait à Kandahar, au sud du pays. Les unités tentent ensuite de pénétrer par les voies non bitumées. Elles butent rapidement sur les montagnes, faute d'un matériel adapté. Seul le pays utile est contrôlé. Ainsi, seulement 20 % du territoire est militairement occupé.

Les Soviétiques s'établissent dans des camps retranchés hérissés de bunkers, tentant de laisser la conduite de la guerre aux unités afghanes, afin de ne pas froisser leur nationalisme. À partir de l'été 1980, la rébellion des campagnes s'organise. L'équipe du président Karmal apparaît comme la marionnette de l'armée d'occupation. Elle est assimilée à l'athéisme. La lutte prend l'allure d'un djihad (guerre sainte). Les désertions se multiplient. L'armée afghane fond. Elle ne dispose plus que de 30 000 hommes.

Pour enrayer la dégradation de la situation, l'occupant tente de soviétiser le pays selon le principe de la tache d'huile, inventé dans un contexte très différent par le général Gallieni à Madagascar, au temps de la conquête coloniale française. Il s'agit, sous l'égide du KGB et en s'appuyant sur les forces auxiliaires locales encadrées par des conseillers militaires soviétiques, de développer les structures du parti communiste afghan, pour contrôler la population et faire émerger une élite. L'Armée rouge doit soutenir cette tâche de nature éminemment politique, en contenant la résistance pour ne pas qu'elle mette en péril le processus d'assimilation.

Autant l'approche doctrinale paraît cohérente, c'est-à-dire la volonté d'appliquer le dogme révolutionnaire du contrôle de la population, autant la réalisation de cette ambition sur le terrain échoue. L'incapacité des communistes à faire appliquer les techniques subversives de noyautage du peuple qui ont été mises en œuvre avec un réel succès dans le cadre de « luttes de libération » en Chine et au Vietnam est flagrante et signe leur échec.

À partir de mars 1980, les Soviétiques lancent de grandes offensives spectaculaires, notamment dans l'est du pays, pour briser le moral de la résistance. Le bilan est décevant, dans la mesure où l'armée afghane rechigne à s'engager et la guérilla se soustrait à des coups puissants mais qui n'ont aucun effet durable.

La stratégie est révisée à l'été 1980. La brigade musulmane soviétique sur laquelle avait initialement misé le haut commandement soviétique pour galvaniser l'armée afghane est rapatriée vers les républiques d'Asie centrale. Non seulement elle a échoué dans sa mission de pacification, mais elle prend en partie fait et cause pour la résistance, livrant ses armes à l'adversaire et parfois désertant. Des conseillers vietnamiens apportent leur aide et recommandent des actions de forces spéciales dans le cadre d'opérations aéromobiles. Des expérimentations sont lancées en ce sens. Enfin, le dispositif est allégé, nombre d'unités de chars et d'artillerie rentrant en Union soviétique. Le territoire est réorganisé en sept zones militaires, sous administration duale : un général soviétique assisté d'un général afghan prend en charge chaque zone. La politique de la terre brûlée est pratiquée. Face à l'impossibilité de gagner la guerre en raison d'effectifs nettement insuffisants, la direction soviétique opte dès fin 1980 pour une limitation de l'engagement militaire. Les unités se replient dans des camps, d'où elles ne

sortent que pour pratiquer des raids, souvent meurtriers pour les populations. Le soutien apporté par l'armée afghane reste mineur.

L'afghanisation du conflit a échoué.

LA RÉSISTANCE MONTE EN PUISSANCE ET S'ORGANISE

Elle est conduite par les chefs de village, qui font barrage à l'ingérence de l'État fédéral et au viol symbolique que constituent les réformes socialistes. Il s'agit pour eux tout simplement de libérer du joug central les espaces de solidarité traditionnelle : à commencer par la vallée.

A l'imitation du commandant Massoud, les chefs de la résistance apprennent à opérer de plus en plus loin de leurs terroirs respectifs, pour donner une dimension stratégique à leur lutte et véritablement menacer le contingent soviétique. Les Imams poussent de leur côté à une transformation de la guerre en djihad. Une génération de chefs émerge au fur et à mesure des combats, issue des rangs des combattants ou des intellectuels. Toutefois, les dissensions ethniques et tribales freinent l'émergence d'une guérilla moderne, organisée et efficace, possédant une vision nationale des enjeux de la lutte. Le cloisonnement dicté par l'histoire et la géographie l'emporte sur l'unité d'action. Émergent deux blocs, dont l'un est plutôt islamiste et le second plutôt modéré.

Le premier comporte trois composantes principales : tout d'abord le Hezb-i-Islami dirigé par Gulbuddin Hekmatyar, qui opère dans les zones pachtounes du nord et qui est animé par un islamisme particulièrement virulent ; le mouvement dissident de Yunus Khales qui est actif à l'est et au sud des zones pachtounes et enfin le Jamiat-i-Islami de Rabbani, de loin le plus fourni et structuré, et qui agit dans le nord du pays, dans les zones de peuplement tadjikes.

Le deuxième rassemble des notables de l'ancien régime, le clergé traditionaliste ainsi que les chefs tribaux. Il contrôle le sud du pays. Son influence ne cessera de décliner tout au long du conflit.

S'ajoute un troisième bloc chiite particulièrement puissant, au centre du pays qui lui aussi se partage entre des modérés, des islamistes.

Selon les analyses, le volume total des combattants permanents varie entre 60 000 (estimation de la CIA) et 150 000 pour la résistance même,

soit, dans l'estimation haute, l'équivalent du contingent soviétique. Des comités de résistance structurent la lutte. Installés dans des villages, puis ultérieurement dans des fermes isolées de la population, ils abritent un état-major, quelques combattants, un dépôt de munitions et un juge religieux. Les comités offrent l'infrastructure nécessaire au lancement des opérations. Ils se composent eux-mêmes de cellules de base qui oscillent entre une douzaine d'hommes à trois cents combattants. Ces soldats professionnels sont épaulés par des supplétifs, qui combattent occasionnellement. Des réservistes, c'est-à-dire tous les Afghans qui vivent dans une zone contrôlée par la résistance et qui possèdent une arme sont susceptibles d'être mobilisés.

Les combattants disposent d'un armement hétéroclite parfois rudimentaire, parfois de qualité, selon les cas et les régions. Constituent l'essentiel de l'arsenal des Kalachnikov, voire des Lee Enfield datant de la deuxième guerre mondiale, des mitrailleuses lourdes de 12.7 mm, des mortiers de 81 ou 82 mm et des RPG7 (lance-roquettes antichar) particulièrement efficaces en embuscade et pour engager des véhicules à courte portée.

La nuit leur appartient. Ils s'y déplacent pour mettre en place des embuscades bien souvent meurtrières. Une fois le convoi soviétique arrêté à l'avant et immobilisé à l'arrière, il est frappé par les flancs à très courte portée. Les insurgés se retirent ensuite, après avoir ramassé leur butin.

La faiblesse de la résistance réside dans son éclatement géographique et politique et dans l'hétérogénéité de son équipement. Celleci rend plus difficiles les approvisionnements en munitions et l'entretien. Sa force réside dans sa fluidité, sa capacité à basculer rapidement d'une vallée à l'autre, sa connaissance du terrain et une forte motivation portée par une farouche volonté d'émancipation.

Entre 1981 et 1985, les Soviétiques s'adaptent

Ils choisissent, en effet, de se concentrer sur l'Afghanistan utile, délaissant de fait 80 % du territoire. Cette posture rend alors par définition impossible le contrôle de l'ensemble de la population et les coupe de la possibilité d'étouffer la guérilla. En revanche, elle présente l'avantage de laisser en paix des vallées entières, ce qui leur permet de diviser pour régner

en jouant des dissensions entre les tribus, les unes subissant une pression constante, les autres étant épargnées.

L'état-major tend à spécialiser les unités, pour lutter contre les effets de la dispersion. La distinction se fait assez rapidement entre les forces territoriales (la moitié de l'effectif) qui vivent dans des bunkers, et subissent les attaques des insurgés et les unités d'infanterie légère. La discipline des territoriaux se relâche et ils commettent de nombreux abus, ce qui décrédibilise d'autant la force au sein des habitants. La population subit des pillages, des viols, voire des meurtres.

Le reste du contingent mène une guerre mobile où il s'agit de traquer l'adversaire dans ses sanctuaires ou de réagir à des attaques sur des postes. Six opérations sont ainsi menées pour tenter de s'emparer de la vallée du Panshir, fief de la résistance du commandant Massoud. Par exemple, lors de la cinquième opération, 15 000 hommes se lancent dans la bataille. Les effets destructeurs de telles offensives sont impressionnants. La moitié des écoles du pays est détruite, ainsi que 70 % des coopératives agricoles.

Pour réduire leurs pertes dans les vallées, les rebelles se replient dans les montagnes. Cela contribue à relâcher la pression soviétique sur la population qui sinon paie un lourd tribut à la guerre car elle subit les offensives, et à éviter que ne s'installe une lassitude qui desservirait leur cause. Les techniques classiques de guérilla sont appliquées par les rebelles. Elles consistent à réunir ponctuellement et localement un rapport de forces favorable contre de petits détachements qu'il s'agit d'anéantir rapidement pour se replier ensuite, avant que les renforts et les frappes aériennes ne se mettent en place. Effet induit par la politique de la terre brûlée pratiquée par les Soviétiques, le recrutement des Afghans qui ont trouvé refuge au Pakistan vient grossir les rangs de l'insurrection, lui fournissant un vivier quasiment illimité. Les camps d'entraînement s'implantent de l'autre côté de la frontière, sous l'égide des services pakistanais (ISI).

Les Soviétiques, face à l'éparpillement de la résistance qui rend difficile les opérations de bouclage et de ratissage, font effort sur les régions stratégiques situées notamment à l'est et sur les lignes de communication et de logistique reliant la résistance au Pakistan. Parallèlement, un effort politique de rétablissement du noyau de base de l'autorité étatique de Kaboul est entrepris dans les provinces. La méthode consiste à réunir des

représentants du parti communiste afghan, du Khad (services spéciaux afghans), du ministère de l'Intérieur et d'autres ministères, des autorités religieuses favorables au gouvernement pour tenter d'instaurer un contrôle politique et social sur la population. Leur autorité fait défaut et la greffe ne prend pas, sauf dans des villages où ces autorités étaient précédemment implantées. En outre, les villages « libérés » par les forces soviétiques ou afghanes ne sont pas tenus en permanence militairement. Les moudjahidines ont alors toute latitude pour revenir massacrer les loyalistes mis en place par l'État central. Cet effort de nature politique montre néanmoins un souci de prise en compte (il est vrai maladroit et mal exécuté) par les Soviétiques de la nature globale du conflit, où les opérations militaires sont insuffisantes si elles ne s'accompagnent pas d'un effort d'investissement du champ politique, social et religieux, pour faire pièce au projet des insurgés. La révolution bute sur un souci farouche de préservation des traditions et de l'indépendance.

L'état-major soviétique décide également d'alléger le contingent. Il retire des chars pour les remplacer par des blindés légers mieux adaptés à la nature du terrain. Il renforce l'infanterie légère (parachutistes et forces spéciales). On assiste donc à un effort notable de révision de la conduite de la guerre.

Le combat interarmes moderne est revisité au niveau du bataillon, ce qui se traduit notamment par la mise sur pied d'unités composites aux ordres d'un chef si possible charismatique. Il s'agit là avant l'heure, du concept français de groupement tactique interarmes[11] ou de *battle group (interarmes),* voire de *task force (dimension interarmées).* L'enjeu est de pouvoir disposer à bas niveau tactique et de façon autonome de l'ensemble du spectre des capacités pour lutter contre les bandes de la résistance. L'intégration interarmes au niveau des régiments et divisions s'avère décidément trop lourde pour offrir la flexibilité requise face à un adversaire furtif et peu concentré. Ces détachements disposent en effet de la capacité de manœuvre (infanterie, blindés) de mobilité (génie pour ouvrir les itinéraires, hélicoptères de transport) et de feux (mortiers, artillerie, hélicoptères de combat) pour mener des opérations à bonne échelle dans les temps requis, afin de bénéficier de la surprise.

Les unités de reconnaissance du volume d'une section, données en renforcement à partir des unités organiques de reconnaissance régimentaires

ou de forces spéciales sont le fer de lance des groupements tactiques interarmes. Elles sont systématiquement utilisées comme éléments de destruction des résistances repérées par les gros. C'est l'inversion des schémas habituels, où la reconnaissance repère l'ennemi pour le livrer à la destruction du détachement principal. La tactique s'est adaptée aux moyens et aux capacités disponibles. C'est la preuve d'un certain pragmatisme, loin des représentations habituelles sur la sclérose du commandement soviétique. Ces unités étant les plus combatives, elles ont hérité du fardeau le plus lourd, celui de l'engagement direct. La pratique des commandos de chasse[12] est réinstaurée par les Spetsnaz, qui s'infiltrent par héliportage dans les zones contrôlées par l'ennemi, puis montent des embuscades et mènent des actions de harcèlement, dans le but de porter l'insécurité dans les rangs de l'ennemi pour le relâcher la pression sur le contingent.

Un effort est consenti au profit de l'armée afghane pour lui donner plus d'autonomie et la renforcer en matériel lourd. Celui qui avait été confisqué lors de l'invasion lui est restitué.

La situation tactique commence à se redresser à partir de 1984. Bien des habitants ont été chassés, privant la guérilla de ses appuis traditionnels en termes de soutien logistique, de renseignement voire de renforcements ponctuels.

Les Soviétiques ont vidé une partie de la mer dans laquelle l'ennemi était comme un poisson[13]. Ils pratiquent une stratégie contre insurrectionnelle et contre-révolutionnaire[14]. Ils développent des milices d'autodéfense et parviennent à retourner certains chefs par des actions politiques habiles.

Ce constat tranche avec certains clichés habituels sur les errements soviétiques en Afghanistan.

L'OURS SE DÉSENGAGE ET SE RETIRE (1985-1989)

L'arrivée au pouvoir de Gorbatchev en mars 1985 marque une rupture. L'Union soviétique est dans une très mauvaise posture économique. Moscou cherche une issue politique au conflit afghan, d'autant plus que la résistance est en difficulté, en particulier dans les zones vidées de leur population. C'est une opportunité à saisir et le moment de négocier en position de force. D'où la décision d'intensifier les combats pour saisir des

gages, en vue des pourparlers futurs. Le contingent soviétique est renforcé dans cette optique[15].

L'effort international certes décousu mais conséquent au profit de la résistance sauve cette dernière de l'anéantissement qui la guette. Les États-Unis, la Chine, ainsi qu'un certain nombre de pays arabes viennent en aide aux insurgés. Malgré les préventions de la CIA à l'égard d'une résistance très islamiste et anti-israélienne, l'aide américaine bondit de 50 millions en 1983 à 280 millions de dollars en 1985. Trois cents missiles sol-air britanniques sont ainsi acheminés. Toutes les livraisons d'armements sont filtrées par les services pakistanais qui prélèvent au passage une dîme.

Au-delà de cet intérêt mercantile, le régime pakistanais mène une politique équilibrée entre sa hantise de l'éclatement et son souci de mettre en place un régime favorable à ses intérêts à Kaboul.

D'un côté, il voit, en effet, d'un mauvais œil la montée en puissance excessive d'une résistance pachtoune qui pourrait se retourner contre lui. Elle serait alors susceptible de menacer une fois la guerre terminée, son régime et surtout une cohésion nationale fragile. N'oublions pas que les pachtounes sont établis de part et d'autre de la frontière entre l'Afghanistan et le Pakistan. De l'autre côté, ce gouvernement poursuit l'objectif de mettre en place un gouvernement islamiste à Kaboul qui lui assurerait une arrière-cour indispensable pour lui donner la profondeur stratégique indispensable contre l'Inde. C'est pourquoi il favorise les mouvements proches des islamistes radicaux.

Au résultat, ce « filtrage » de l'aide aux insurgés par le Pakistan diminue l'efficacité de l'aide internationale au profit de la résistance.

L'URSS remplace Karmal en novembre 1986, en raison de son incapacité à assurer la cohésion de son parti et à rallier la population. Il s'est en outre attiré l'animosité du Pakistan, alors que Moscou cherche justement à minimiser l'antisoviétisme du régime pour qu'il modère son soutien à la résistance.

Le général Najibullah le remplace. Il est l'ancien chef du Khâd. Il a gagné les faveurs de Moscou en ralliant certaines tribus à la cause gouvernementale. Il lance immédiatement une politique de réconciliation

nationale, promettant une amnistie et le respect des traditions afghanes islamiques. Il appelle les réfugiés à rentrer au pays.

Sur la scène internationale, Gorbatchev lance en 1986 la proposition d'un retrait d'Afghanistan. Il ordonne le rapatriement immédiat de six régiments, ce qui n'est en fait qu'une simple mesure technique de rotation mais qui provoque un choc symbolique fort. Il propose que le contingent soviétique quitte l'Afghanistan si un accord est trouvé. Des « pourparlers de proximité » s'ouvrent à Genève, afin de trouver une issue au conflit.

Les premiers Stinger (neuf cents seront livrés) sont mis en place au troisième trimestre 1986. Beaucoup plus perfectionnés que les SAM7 précédemment employées par la résistance, ils provoquent des dégâts majeurs parmi les aéronefs soviétiques et réduisent un avantage comparatif essentiel de la contre insurrection, à savoir l'efficacité de l'appui aérien en termes de manœuvre et de feux. En effet, transportables à dos d'homme, disposant d'une visée optique et d'un guidage infrarouge, ils contournent les parades traditionnelles des pilotes, qui sont obligés de voler plus haut et de moins s'exposer. Les effets sont notables sur la manœuvre de la troisième dimension. Cela limite les possibilités de mise à terre des troupes au plus près de l'adversaire, qui permettent de bénéficier de la surprise et du choc. La précision de l'appui feu au sol s'en ressent également.

Malgré ces revers, les Soviétiques développent leurs capacités de détection et de renseignement grâce à l'emploi des satellites et au travail coopératif entre le KGB et le Khad. Ces capacités leur permettent de mieux cibler la résistance. Là encore, ce progrès dans la traque des moudjahidines est à porter au crédit sur le plan tactique de la 40^{e} armée.

À partir de 1987, les grandes offensives sont délaissées au profit d'actions plus ponctuelles. La politique de réconciliation nationale reçoit le soutien de Moscou. Les Soviétiques attendent qu'un accord intervienne avec les Américains, mettant fin à l'aide au profit des insurgés. En décembre 1987, un texte en quatre points est élaboré. À l'issue, Gorbatchev annonce le retrait de l'Armée rouge dans les dix mois qui suivent. Un accord est signé en avril 1988. Le désengagement se fait en deux phases entre le 15 mai 1988 et le 15 février 1989. Les unités stationnées dans l'est et le sud se replient. Elles sont suivies par celles du nord et de l'ouest. La résistance

laisse le désengagement s'effectuer sans encombre, pour mieux concentrer ses coups sur l'armée afghane. Le retrait se déroule dans l'ordre.

L'histoire de l'engagement soviétique dans une guerre de contre-insurrection passe donc par des phases bien distinctes : une entrée en premier réussie car elle consiste en une conquête appliquant des modes d'actions purement conventionnels ; puis une période initiale de surprise opérative où la doctrine en vigueur s'avère impuissante ; des années troubles de tâtonnements et d'adaptation s'ensuivent, débouchant sur une période où le contingent soviétique semble mieux maîtriser la globalité de la lutte qu'il mène et inflige de rudes coups à l'adversaire.

In fine, la défaite n'est pas tant tactique que politique. Le contingent soviétique aurait pu stationner sans doute encore longtemps dans le pays. La pression internationale, l'évolution des rapports de force contre l'Union soviétique et le camp occidental, ainsi que l'impossibilité de rallier politiquement le peuple afghan sont venus à bout des envahisseurs, en suscitant chez eux une « lassitude » stratégique, le sentiment appuyé sur une analyse, d'inanité de la lutte.

---

1. Qui signifie « qui combat pour le djihad », c'est-à-dire la guerre sainte musulmane. À noter que cette notion fait largement débat car elle procède d'interprétations religieuses extrêmement diverses, allant du combat que le fidèle livre contre lui-même, à celui que la communauté des croyants (l'Umma) déchaîne contre les infidèles.
2. Il ne s'agit bien sûr pas pour autant d'en tirer la conclusion simpliste qu'il existe un lien de conséquence entre cette intervention et l'écroulement du régime. Le pays ne consentit qu'un investissement mineur au profit de la guerre dans ce pays, au regard de ses moyens. Son échec fut beaucoup plus le révélateur que le déclenchement de sa faiblesse morale, idéologique (il s'agissait de combattre un peuple qui se révoltait contre le communisme), économique et militaire.
3. L'académie militaire de Frunze est l'école de guerre des forces terrestres soviétiques. Elle enseigne pendant trois ans à des capitaines et des commandants l'art ainsi que l'histoire militaire, les langues étrangères et certaines disciplines scientifiques. Elle compte de nombreux historiens militaires de notoriété mondiale.
4. C'est-à-dire qui produisent un effet matériel, en général de destruction. À l'inverse, les actions non cinétiques, non matérielles, visent dans ce type de conflit à développer et à organiser l'influence sur la population pour la rallier en la faisant adhérer au projet politique porté par l'intervention.
5. Un combat où la notion de front disparaît, où l'ensemble de l'espace ne peut pas être contrôlé, faute de moyens et où l'ennemi est susceptible de se trouver partout.
6. Troupes du ministère de l'Intérieur.

7. À savoir un objectif facile à détruire, donc en termes de guérilla d'un très bon rapport risque encouru/dommages infligés.
8. Missiles antiaériens américains de courte portée (environ 3 000 mètres de plafond et 5 000 mètres de portée horizontale), livrés par les États-Unis à la résistance via les services spéciaux pakistanais au cours du conflit. Leur introduction contribuera à créer une rupture tactique au détriment des Soviétiques, dans la mesure où elle leur fait perdre la maîtrise absolue de l'espace aérien dont ils disposaient et qui leur permettait d'utiliser la troisième dimension avec une complète liberté d'action.
9. Lire à ce sujet les publications du CDEF (Centre de doctrine d'emploi des forces) traitant du sujet : les cahiers de la recherche doctrinale : *Les Soviétiques en Afghanistan 1979-1989, L'armée rouge bouleversée,* ainsi que la *Doctrine de contre rébellion* de l'armée de Terre française.
10. Ce qui permet de faire franchir des engins blindés lourds comme les chars de bataille.
11. Bataillon dérivé d'un régiment d'appartenance et composé de plusieurs unités appartenant à des armes (des spécialités comme l'infanterie, l'arme blindée cavalerie, le génie, l'artillerie, les transmissions...) différentes et agglomérées autour d'un chef et d'un noyau de commandement, de mêlée et de soutien auxquelles elles s'agrègent.
12. Unités de supplétifs composées de harkis, c'est-à-dire de volontaires musulmans qui ont combattu dans les rangs de l'armée française au cours de la guerre d'Algérie et dont la mission principale était de recueillir le renseignement et d'aller traquer les bandes rebelles pour les détruire.
13. Selon les mots célèbres de Mao qui estime que le révolutionnaire doit être dans la population comme un poisson dans l'eau.
14. Sachant que paradoxalement la « révolution » des Afghans consiste à ne vouloir rien changer.
15. Ce sursaut évoque avant l'heure le *«surge»,* c'est-à-dire le renforcement des effectifs du contingent américain engagé dans la deuxième guerre d'Irak, principalement pour sécuriser Bagdad.

CHAPITRE 1

LE BOUCLAGE ET LA DESTRUCTION DES FORCES DE LA GUÉRILLA

LES recherches sur l'expérience opérationnelle acquise par les forces soviétiques en Afghanistan montrent que la combinaison du bouclage et de la destruction des forces de la guérilla est l'une des méthodes principales et les plus fructueuses pour obtenir des résultats. Il s'agit d'encercler une zone dans laquelle les forces insurgées ont été repérées au préalable et ensuite de ratisser soigneusement la région en question pour repérer puis détruire les moudjahidines.

Le succès de cette mission repose sur une série de facteurs : une préparation minutieuse du personnel et de l'armement en vue du combat ; une coordination poussée entre les forces chargées du bouclage et celles chargées de la fouille, ainsi qu'avec l'ensemble des appuis, à savoir en général le « broniegrupa »[1] ainsi que les moyens d'appui feu indirects fournis par l'artillerie et les aéronefs ; l'emploi de la ruse de guerre et la mise en œuvre d'initiatives raisonnables et responsables ; l'esprit de décision et la bravoure des combattants guidés par leur chef.

Les Soviétiques obtiennent ce faisant d'excellents résultats en bouclant inopinément quelques jours à l'avance les zones suspectes d'activité insurgée.

P2/CH1

Un bataillon parachutiste fouille le village de Sherkhankel

Par le major S.N. Petrov[2]

Au printemps 1982, les forces de la guérilla lancent les hostilités dans la province de Par-Van. Les insurgés s'en prennent aux convois, aux postes avancés et aux détachements isolés. Ils bombardent régulièrement l'aéroport de Bagram et la zone de stationnement de notre régiment parachutiste[3]. Les renseignements font part de l'activité d'un groupe bien armé d'environ quarante moudjahidines opérant à partir du village de Sherkhankel.

Le chef de corps reçoit l'ordre de détruire ce groupe de guérilleros et en confie la mission au troisième bataillon. La phase de préparation est rapidement bouclée. Chaque parachutiste perçoit une dotation de trois jours de combats en munitions, à laquelle s'ajoutent deux dotations supplémentaires emportées sur les véhicules de combat.

L'idée de manœuvre du commandant du troisième bataillon parachutiste consiste à faire mouvement en secret jusqu'aux lisières du village, de boucler[4] celui-ci avec deux compagnies tandis qu'une troisième le fouille. Une compagnie reste en réserve. Un bataillon d'artillerie et quatre hélicoptères d'attaque Mi24 sont en mesure d'assurer l'appui feu dès le contact avec l'ennemi.

Dans la nuit du 20 mars, le bataillon fait mouvement de Bagram vers Sherkhankel. Une patrouille de reconnaissance éclaire trois cents mètres en avant de la colonne. L'itinéraire d'approche est une route large et droite. Il est bordé sur la gauche par un long mur d'adobe[5] et sur la droite par un canal d'irrigation aux berges bétonnées de cinq mètres de large et de deux mètres et demi de profondeur.

Soudain l'ennemi ouvre le feu, pratiquement à bout portant sur la patrouille de reconnaissance, à partir d'une embrasure pratiquée dans le mur. Les survivants rampent se mettre à l'abri de l'autre côté, sur la berge du canal. À cent cinquante mètres au nord du site d'embuscade, une mitrailleuse tire à partir d'une maison. La colonne de bataillon fait halte et notre chef demande l'appui de l'artillerie et des hélicoptères de combat.

Il fait manœuvrer sa compagnie de réserve en vue d'encercler l'ennemi, mais seulement après que les moudjahidines aient cessé le feu. Endiguée par un véritable déluge de feu, cette tentative s'avère infructueuse. Les insurgés ont utilisé les systèmes de canalisations[6] pour rompre le contact et se replier de position de tir en position de tir en direction du nord.

Le commandant de bataillon renonce à poursuivre l'adversaire et décide de mettre fin à l'opération prévue. Le bilan des pertes est lourd pour le bataillon parachutiste : quinze hommes, dont deux tués (des officiers). Aucune fouille de village n'est lancée puisque les moudjahidines ont déjà quitté la zone. Le bataillon se contente de revenir au camp de base.

Commentaires de Frunze

1. Malgré les mesures de protection du secret au cours de la préparation de l'opération, l'ennemi a pu déterminer l'intention des forces soviétiques.

2. Exploitant l'arrogance du commandant de bataillon, l'ennemi a utilisé le mode d'action de l'embuscade pour lui causer des pertes. Les unités subordonnées du bataillon s'étaient préparées à mener une action de marche à l'ennemi[7] sur un seul itinéraire. En outre, la configuration particulière de la route présentait l'inconvénient de rendre difficile toute manœuvre de variantement au profit des unités en soutien. Le chef de bataillon s'était contenté de se faire éclairer par une patrouille de reconnaissance en tête, sans prendre en compte la possibilité de se flanc-garder.

Commentaire de l'édition américaine

La préservation du secret des opérations planifiées est un enjeu essentiel. Elle permet de conserver la surprise. La vérification du matériel a été faite, de façon formelle, sous forme d'une cérémonie d'inspection qui prit trois jours, alertant les moudjahidines sur l'éventualité du déclenchement d'une opération d'envergure. Le principe était bon, mais l'exécution contre-productive.

Commentaires du traducteur

Cet exemple présente un certain pittoresque. Le bataillon ne pèche pas par ignorance des modes d'action de lutte contre la guérilla, mais par une application approximative d'un des fondamentaux du combat : la

préservation d'une certaine liberté d'action qui repose sur la capacité d'engager rapidement les éléments réservés pour reprendre l'ascendant sur un ennemi qui vous surprend.

Il applique en effet *grosso modo* des méthodes conventionnelles de marche à l'ennemi, en omettant toutefois de se flanc-garder, mesure de sûreté prévue dans la doctrine soviétique de l'époque. En effet, la flanc-garde qui aurait pu consister dans ce cas à faire progresser des éléments de reconnaissance de part et d'autre du dispositif en mouvement en fonction bien sur des possibilités du terrain, présentait le double intérêt de permettre presque immédiatement d'appliquer des feux sur l'arrière du dispositif d'embuscade et de guider les unités de soutien sur des itinéraires de contournement.

Il se heurte ici à un mode d'action conventionnel d'embuscade le long d'un axe. Comme aucun itinéraire de variantement n'a été prévu, les éléments de soutien sont dans l'impossibilité de réagir dans la foulée, à savoir : en débordant la position qui a été accrochée pour aller soit prendre contact avec un ennemi se repliant, soit si le mouvement est suffisamment rapide (les Soviétiques progressent sur des véhicules et affrontent un ennemi à pied) lui interdire l'itinéraire de repli.

À la décharge du chef, encore faut-il disposer d'itinéraires de contournement. Il s'avère qu'en Afghanistan le réseau routier est pauvre, en raison du terrain montagneux et du faible niveau de développement du pays. Reste la solution riche, l'emploi des hélicoptères pour faire « glisser » en ligne de crête un dispositif de flanc-garde en héliportant des combattants à pied. Elle est, bien entendu, plus difficile à appliquer car elle suppose moyens et coordination.

La section de reconnaissance a eu de la chance dans son malheur : l'ennemi n'avait pas posé de mines ou de pièges dans le canal où elle a trouvé refuge. Cela aurait achevé de semer la confusion chez des hommes tentant de se réorganiser, passé le premier choc brutal de la prise à partie.

Autre enseignement, l'importance de la préparation avant l'action. La préparation matérielle (véhicules adaptés au terrain, armement choisi en fonction des distances d'engagement prévisibles, composition des lots de munitions (type, quantité), transmissions, etc.) n'est que la partie d'un tout, la planification. Celle-ci aurait dû prévoir l'identification précise du terrain

et des objectifs, par un travail en amont de renseignement, essentiellement d'origine humaine, l'élaboration d'une idée de manœuvre qui prenne en compte les cas non-conformes (entre autres, l'éventualité d'une embuscade sur l'itinéraire de mise en place de l'opération principale), de mesures à même de faciliter l'action principale (héliportage sur des points ou en toute discrétion de nuit).

Par ailleurs, sous-estimer l'ennemi se paie au prix fort. L'idée qu'un groupe armé placé au bon endroit et déclenchant le feu au bon moment (ce qui est le propre d'une embuscade) puisse arrêter un bataillon complet en marche à l'ennemi n'effleure pas le commandant de bataillon. Les insurgés ne se sont pas présentés à l'endroit où il était planifié qu'ils soient, attendant une destruction programmée... Ils n'étaient pas dans l'olive[8] prévue.

Ce qui amène au dernier enseignement, cette fois en termes de préparation avant la projection sur le théâtre. Cette attitude est souvent le contre produit d'un entraînement irréaliste faute d'imagination ou de moyens, dans lequel l'ennemi n'a pas d'intention et ne manœuvre pas. Il en va différemment en opération. L'ennemi est vivant et réfléchit puis réagit, d'autant plus quand il dispose d'armement rudimentaire et n'a pas le droit à l'erreur.

P5/CH2

La fouille d'une zone habitée dans la vallée de Charikar

Par le lieutenant-colonel A.L. Makkoveev[9]

Tout au long de l'hiver 1980, le calme règne à Kaboul et dans les provinces environnantes, sans combat à signaler. Toutefois l'arrivée du printemps voit le déclenchement par des groupes organisés de la guérilla d'une très active campagne d'opérations.

Je commande alors la 7e compagnie de fusiliers motorisés sur BMP[10]. Au matin du 21 juillet 1981, je reçois la mission de partir de Kaboul pour me rendre à Charikar, afin de renforcer l'un des bataillons d'infanterie de montagne qui doit conduire un raid dans la profondeur en vue de mener des opérations de ratissage[11].

La préparation du combat débute aussitôt. La compagnie est à 100 % de ses capacités en personnel, armement et équipement. Nous emportons trois jours de rations et le plein en carburant. Après avoir minutieusement inspecté le détachement, je rends compte à mon commandant de bataillon que nous sommes prêts à partir au combat.

Nous rejoignons sans encombre la zone d'opérations du troisième bataillon d'infanterie de montagne. Le soir, son chef, le capitaine Levintas, me donne les ordres, m'exposant la mission qu'il doit remplir et me demande de préparer la compagnie à faire mouvement avec le gros[12] du bataillon. Notre mission : fouiller tous les villages avoisinant l'axe.

Le 22 juillet à 5 h du matin, le troisième bataillon, renforcé par ma compagnie entame son mouvement. Les capacités tout-terrain de notre véhicule chenillé nous permettent de nous affranchir de nombreux obstacles naturels. En cours de progression, je fais débarquer mes hommes. Les ordres sont simples : fouiller un village proche, puis, à l'issue, rejoindre le gros du bataillon. J'envoie une patrouille du volume d'un groupe (un véhicule avec dix hommes), afin d'établir une position défensive en lisière de localité[13]. Mon intention est d'appuyer le déploiement de la compagnie. En outre, je place la section de lancegrenades[14] sur des positions de tir favorables aux entrées du village. La compagnie débouche ensuite des

hauteurs, se réarticule sur une ligne afin de débuter le travail de ratissage, passant au peigne fin les maisons et les sous-sols. L'affaire est rondement menée en deux heures. La compagnie se rassemble ensuite sur la route pour quitter groupée le village.

C'est à ce moment précis que l'ennemi déclenche un feu massif sur nous à partir d'une hauteur au nord du village. La compagnie réagit en se postant derrière les murs d'adobe situés au sud et au sud-ouest des approches du village. Je décide alors d'envoyer deux groupes détachés de la première section, afin de déborder la position ennemie. Mon intention est de détruire les insurgés en menant une attaque simultanée à la fois à partir de l'avant et de l'arrière de leur position. Je prends aussi la décision d'envoyer un groupe reconnaître le sommet de la crête d'où sont partis les coups.

Toutefois alors que la section commence à peine à exécuter ses ordres, les moudjahidines ouvrent simultanément le feu à partir des trois autres crêtes qui surplombent la localité. La riposte est immédiate. Au bout de trente minutes, je reçois l'ordre de rompre le contact et de me rétablir au niveau de la colline à partir de laquelle nous avons abordé le village, en début d'action. Au cours du repli, ma compagnie est fixée à partir de feux déclenchés depuis une des crêtes. Après la destruction de l'ennemi sur les hauteurs par des tirs d'armes légères et des frappes d'hélicoptères de combat, ma compagnie rejoint la zone prévue.

Commentaires de Frunze

Certains points positifs méritent d'être soulignés : la rapidité de réaction de la troupe prise pour la première fois de sa carrière sous le feu, la redoutable efficacité des passes de tir des hélicoptères[15].

Toutefois, cet accrochage révèle un manque d'expérience dans le domaine du combat en montagne. Ni les officiers, ni les sous-officiers, ni les soldats ne connaissent les tactiques de l'adversaire. Soulignons que si l'ennemi avait attendu pour ouvrir le feu que l'ensemble de la compagnie s'engage en plein glacis, la compagnie se serait retrouvée dans une position très délicate, dominée par des crêtes favorables à l'application de tirs croisés. Or les insurgés ouvrent le feu immédiatement alors que les éléments de tête de la compagnie atteignent seulement les lisières sud du village.

Les forces soviétiques ont toutefois péché dans leur travail de reconnaissance, même si l'indiscipline des insurgés les a aidés. Faute de s'être emparées des crêtes, elles ont offert à l'ennemi la possibilité de battre de ses feux l'ensemble de la compagnie.

Cette dernière ne s'était jamais auparavant entraînée en exercice à la rupture du contact et au repli. Ceci prouve qu'un effort particulier doit être apporté à l'entraînement des chefs au cours des exercices tactiques. Les plus jeunes d'entre eux (chefs de groupes et de sections) méritent à ce titre une attention particulière. Le courage est une vertu indispensable mais insuffisante. La capacité à commander au combat efficacement des groupes et des sections repose sur un entraînement poussé, qui dans ce cas a fait défaut.

Commentaire de l'édition américaine

Cet exemple révèle deux lacunes caractéristiques, que l'on retrouve tout au long de l'ouvrage : une utilisation approximative des moyens de reconnaissance et l'incapacité à contrôler les hauteurs. Les Soviétiques firent effort par la suite sur l'entraînement en montagne pour pallier ces carences.

Commentaire du traducteur

Le commandant de compagnie se contente d'une approche frontale, même s'il prend le soin de mettre en place des éléments qui vont appuyer son débouché. Si l'objectif était bien de fouiller le village, il aurait pu mettre au préalable en place un bouclage qui aurait permis à la fois de couvrir face à un renforcement éventuel des insurgés depuis l'extérieur jusqu'au village et surtout d'interdire toute exfiltration.

Le dispositif de bouclage doit être conçu pour offrir la possibilité d'appliquer des feux sur le village, afin d'appuyer les éléments de fouille. Il s'avère que les trois hauteurs qui ont été utilisées par les insurgés étaient des positions particulièrement favorables. Il aurait été souhaitable de s'en emparer, en préalable à toute reconnaissance, *a priori* en débordant par l'arrière des positions.

Le principe « qui tient les hauts tient les bas » trouve sa pertinence dans cet exemple. Ce type de manœuvre nécessite des délais de mise en place

conséquents, car s'infiltrer pour aller déborder prend du temps. Elle coûte aussi de la sueur mais épargne du sang.

À la décharge du commandant d'unité, qui ne précise pas les délais dont il disposait pour mener à bien sa mission, il subit sans doute la pression de son commandant de bataillon qui n'envisage pas de ralentir sa progression sur l'itinéraire principal au profit d'actions de sûreté. Sans doute ce dernier considère-t-il la fouille des villages bordant l'axe comme des coups de sonde et en aucun cas comme des opérations à part entière qui méritent de ralentir de façon conséquente la progression du gros qui accomplit la mission principale. Cet élément psychologique joue d'autant plus sans doute que l'unité n'appartient pas organiquement au bataillon. Elle veut faire bonne figure par son zèle et sa célérité à remplir la mission.

P9/CH3

Le bouclage et la destruction d'une force de guérilla dans la province de Kunar

Par le major V.A. Gukalov

En décembre 1980, dans la province de Kunar, un groupe de guérilleros d'une cinquantaine d'hommes s'infiltre à travers la frontière du Pakistan et traverse la rivière Kunar de nuit. Il fait halte dans la vallée pour se remettre en condition. C'est alors que nous décidons de le détruire à l'intérieur du canyon situé au sud-ouest de Chaghasarai.

Le plan retenu est le suivant :

1) infiltration d'une compagnie parachutiste à deux sections le 15 décembre à 4 h du matin, avec pour mission d'interdire les sorties sud du canyon ;

1 bis) simultanément, infiltration d'une section parachutiste et de la section de reconnaissance aéroportée du régiment, pour interdire les sorties nord et ouest du même canyon ;

2) à 5 h du matin, mise en place du reste du bataillon (moins les éléments déjà envoyés en interdiction) dans le canyon afin de ratisser et de détruire l'ennemi au repos dans le village.

À 22 h le 14 décembre, les unités prévues pour le bouclage (conformément aux phases 1 et 1 bis) embarquent sur des camions GAZ 66, tous feux éteints. Elles quittent le camp du bataillon situé le long de l'autoroute, en direction du nord vers Chaghasarai. Pour tromper les espions ennemis, plusieurs camions sont également envoyés vers le sud. Les véhicules déposent la compagnie à deux kilomètres au sud du canyon, puis continuent vers le nord pour débarquer les deux autres sections. Tous les éléments rejoignent alors leurs positions d'interdiction, à pied, en toute discrétion. À 4 h du matin le 15 décembre, on peut considérer le canyon bouclé, c'est-à-dire que toutes les sorties qui permettraient de se replier sont battues par les feux.

À 5 h, le gros du bataillon commence son travail de ratissage. Les sonnettes[16] des insurgés ne donnent l'alerte qu'à 6 h. Surpris, appliquant leur tactique traditionnelle de rupture de contact, les moudjahidines se scindent en deux : une partie prend contact[17] avec le bataillon, appuyant le repli des autres. Le piège fonctionne. L'ennemi tombe dans les embuscades préparées depuis l'aube.

Le bilan ennemi est lourd chez les insurgés : vingt-quatre tués et quatre prisonniers. Seul un blessé est à déplorer dans nos rangs.

Commentaire de Frunze

Cette vignette fourmille d'exemples de déceptions : discipline dans l'emploi de l'éclairage ; infiltration par camion ; envoi de camions dans la direction opposée ; approche finale sur la position avec discrétion, c'est-à-dire en l'occurrence à pied. Malgré l'absence de reconnaissance préalable dans la zone d'opération en raison des contraintes de temps, d'un manque de renforcement et d'éléments d'appui, cette opération a été un franc succès.

Commentaire du traducteur

Les enseignements tournent autour de la préservation de la surprise, critère essentiel de réussite des opérations en contre-rébellion, face à un ennemi qui n'accepte d'engager le combat que s'il choisit le lieu, le moment et le rapport de forces ou qui fuit la confrontation. Rappelonsnous que le rapport de force global lui est largement défavorable en termes de puissance de feu, de logistique, mais pas de nombre, le contingent soviétique étant alors équivalent au nombre estimé d'insurgés (sources CIA). À ce titre, l'utilisation de la déception est essentielle, comme gage de discrétion pour prendre l'ascendant sur l'adversaire. L'expérience militaire soviétique avait cultivé la *maskirovka,* l'art de dissimuler ses intentions à l'adversaire. Dans cet exemple, la surprise a payé, les insurgés ne détectant pas le dispositif de bouclage qui se met en place avant l'aube et ne décelant la manœuvre principale qu'une heure après son début, alors que les mâchoires du piège qui va les broyer sont en place.

Le commandant de bataillon préfère ne pas envoyer des reconnaissances préalables, sans doute pour réduire les délais, mais aussi peut-être parce qu'il pense qu'elles risqueraient d'éventer la manœuvre. Il préfère préserver

la surprise, au risque d'être moins renseigné sur le terrain et l'ennemi. L'envoi de telles reconnaissances aurait pu en outre semer la confusion et faire redondance par rapport au dispositif de bouclage sur les hauteurs, qui, bénéficiant de positions favorables est en mesure lui aussi d'appuyer par les feux et de renseigner le gros du bataillon.

Les insurgés disposent d'un réseau de renseignements sur le Soviétiques extrêmement dense et fiable : ils espionnent depui l'intérieur des bases, le long des itinéraires et depuis un certain nombre de hauteurs pivots. En l'occurrence, la fatigue de la marche depuis le Pakistan et un certain sentiment d'impunité expliquent peut-être un certain relâchement dans les mesures de sûreté immédiate de leu bivouac. Dans ce type de conflit, le prédateur peut vite devenir la proi s'il baisse la garde.

P11/CH4

Le ratissage de la ville de Bamian et des villes adjacentes dans le cadre d'un raid

Par le major A.P. Pivovarenko[18]

Au cours du printemps 1980, la situation autour des axes reliant Termez à Kaboul empire. L'activité ennemie est particulièrement intense dans la région de la passe de Salang[19] qui mène au tunnel d'importance stratégique du même nom. Les insurgés s'en prennent aux convois. Notre régiment de fusiliers motorisés (en structure ternaire, à trois bataillons) reçoit la mission d'assurer la sécurité de ce secteur de février à mai 1980. En mai, la situation se dégrade encore. C'est pourquoi l'un de nos bataillons se réarticule en vue de mener des raids. Il reçoit en renforcement une compagnie de chars, une batterie d'artillerie autopropulsée, détachée de la division d'artillerie, la compagnie de reconnaissance du régiment, une section de canons antiaériens ZSU 23-4[20] et un groupe du génie.

La compagnie de reconnaissance mène son premier raid dans la zone de Ghorband peu avant l'aube du 21 mai ; elle parvient au village au lever du jour. Elle prend contact immédiatement avec les insurgés qui perdent dix hommes. Dans la foulée, le village est fouillé maison par maison. Au cours du ratissage, nous sommes déçus de ne trouver que quelques armes légères. Le gros de l'ennemi s'est déjà replié vers le nord. Le jour suivant, l'ensemble du bataillon entame son mouvement vers Bamian.

En chemin, il tombe dans une embuscade, et perd un BMP ainsi qu'un ZSU 23-4. Il s'empare de la ville. Les compagnies se lancent à l'assaut des groupes d'habitations et les fouillent. Il s'avère que les moudjahidines ont déjà abandonné la ville. Le détachement stationne sur place pendant plusieurs jours. Il en profite pour fouiller les villages alentour, mais sans succès. L'ennemi a fui les zones habitées. Ma compagnie de reconnaissance, à la faveur de renseignements reçus par notre réseau afghan local s'empare de soixante-trois armes. Le reste du bataillon ne peut mettre la main que sur deux vieilles pétoires.

Le détachement lance alors des raids de ratissage dans les villages et les vallées alentour. Mais c'est à nouveau un coup d'épée dans l'eau. La zone a

été désertée depuis longtemps par l'ennemi.

Commentaire de Frunze

L'expérience prouve que pour réussir une opération de bouclage/ quadrillage, il faut impérativement s'acquitter de trois tâches :

1) mener des reconnaissances préliminaires pour localiser l'ennemi, déterminer sa composition et ses modes d'action possibles ;

2) boucler les forces de guérilla ; à savoir, qu'elles ne doivent pas pouvoir échapper aux forces destinées à les détruire, à les balayer au sens propre du terme. D'où l'utilité des raids, qu'ils soient aériens ou terrestres. En effet, l'utilisation des assauts verticaux (posers d'assaut ou héliportages à proximité des positions ennemies pour prendre le contact dans la foulée) et de raids terrestres, ou l'envoi de colonnes extrêmement mobiles permet de fermer rapidement la nasse ;

3) l'ennemi peut alors être détruit par le détachement principal qui l'attaque frontalement.

Si l'une de ces tâches n'est pas correctement effectuée, c'est l'échec.

L'articulation du détachement de raid est importante : il s'agit de désigner clairement et de distinguer les unités chargées de la fouille, de l'appui, de l'appui feu, du gros.

Commentaire de l'éditeur

Le commandant de bataillon a combattu l'arrière-garde des moudjahidines, sans prendre la peine de fixer le gros du détachement ennemi, de couper ses itinéraires d'esquive et de mener une manœuvre agressive pour faire échouer son plan de repli.

Il n'a pas utilisé ses moyens de reconnaissance et s'est contenté de dérouler une manœuvre frontale, sacrifiant ce faisant la vitesse. Là encore, en l'absence d'un véritable bouclage, l'ennemi n'a pas pu être fixé.

Cet exemple est emblématique des premiers atermoiements de l'intervention soviétique ; l'application mécanique des procédés conventionnels à une guerre qui ne l'est pas. Il s'avère que les troupes de reconnaissances possèdent une motivation supérieure à celle des troupes

conventionnelles. Au début de leur intervention, les Soviétiques rechignent à les utiliser, sans doute pour limiter les pertes et préserver une ressource précieuse.

Commentaire du traducteur

L'ennemi sacrifie son arrière-garde pour permettre le repli du gros. Il a toutefois été surpris initialement. Sinon il aurait pu s'esquiver complètement. La rapidité a payé, mais partiellement.

L'emploi des canons antiaériens en armes de saturation est intéressant : il permet une réaction immédiate, massive et précise à une embuscade, afin de reprendre l'ascendant sur un ennemi qui vous a surpris. L'imagination qui consiste à détourner un armement de sa vocation initiale (la défense antiaérienne) paie.

Le renseignement d'origine locale prouve à quel point la nécessité de développer des réseaux d'informateurs est cruciale. Elle s'appuie sur une bonne coopération entre l'ensemble des forces et des services déployés sur le théâtre. L'action du KGB (services secrets civils) et du GRU (renseignement militaire), même si elle souffrait parfois de manque de coordination a été assez redoutable sur le théâtre.

Elle constitue le pendant à la préparation conventionnelle du champ de bataille. Là, le champ de bataille étant la population et les insurgés qui s'y cachent, le renseignement humain prend toute son importance. Faute de cela, la force est aveugle, et les opérations sont autant de coups d'épée dans l'eau.

Autre remarque, la nécessité de faire du « sur mesure » dans la constitution des détachements, en fonction des caractéristiques de la mission, du terrain et des possibilités d'emploi des différents armements. L'ennemi peut perdre ses repères, face à une configuration qu'il ignorait jusqu'alors. Il a du mal à apprécier la nature et les capacités de son adversaire. Cette souplesse dans l'articulation ne peut pas néanmoins se faire au détriment de la cohésion et de l'esprit de corps des unités. La modularité a des limites claires en termes d'efficacité si elle n'est pas, au moins au préalable, précédée par un entraînement intense des différents modules.

P15/CH5

Le bouclage et le ratissage de la zone arborée de la rivière de Arghanbad

Par le lieutenant-colonel S. V. Zelenskiy[21]

En octobre 1982 nous apprenons par nos reconnaissances que dix détachements de guérilleros d'un volume approximatif de trois cent cinquante hommes opèrent au nord de Kandahar, dans une zone arborée longeant la berge de la rivière, d'une longueur de quinze à vingt kilomètres et d'une largeur de sept kilomètres. Il s'agit d'une région agricole composée de jardins et de vignes, tronçonnée par un réseau de fossés d'irrigation, quasiment impraticable pour les véhicules.

La 70e brigade autonome motorisée reçoit l'ordre de détruire les moudjahidines. Le concept d'opération du chef est le suivant : tout d'abord, interdire les lisières nord de la zone avec les « broniegrupas » détachés des trois bataillons (c'est-à-dire une bonne partie des engins blindés du bataillon, rassemblés en bases d'appui feu blindées et mobiles), tandis que les patrouilles d'hélicoptères de combat font de même au sud et à l'est.

Ensuite, avec deux bataillons de fusiliers motorisés et un bataillon d'assaut par air, ratisser la zone à partir de l'Ouest afin de repérer et de détruire l'ennemi. Un bataillon d'artillerie est en appui.

Chacun fait mouvement vers sa position finale, à la faveur de la nuit. Le 6 octobre à 5 h, le dispositif est en place : les groupes d'appuis sont prêts à tirer, les troupes débarquées s'apprêtent à déboucher[22], tandis que le bataillon d'artillerie est en batterie (c'est-à-dire prêt à délivrer des tirs).

À 5 h 30, le commandant de brigade déclenche l'opération ; au nord le troisième bataillon motorisé, au centre le premier bataillon motorisé et au sud le bataillon d'assaut par air commencent le ratissage. Quasiment immédiatement, un groupe de cinq à sept hommes commence à tirer avec des armes de petit calibre depuis une longue distance sur nos forces, puis se replie vers le nord-est. Nos hommes se lancent à leur poursuite.

À 6 h, la deuxième compagnie d'assaut, commandée par le lieutenant en premier Dyuby prend le contact avec environ quarante moudjahidines.

L'ennemi est installé en défensive sur un front d'un kilomètre. Le commandant de bataillon[23] donne ses ordres à la première compagnie : « Déborder l'ennemi par le sud, puis couper sa route de repli au nord-est et enfin le détruire en coordination avec la deuxième compagnie. »

À l'époque, je commande la première compagnie d'assaut. Il me faut une demi-heure pour réarticuler mes sections, afin d'entamer la manœuvre. Pendant ce temps, la deuxième compagnie subit des pertes et l'ennemi commence à se replier. Vers 17 h, mon dispositif est en place en interdiction, en mesure d'empêcher aux moudjahidines de se replier vers le nord-est. J'ai pris soin de placer personnellement chaque section derrière des murs en adobe orientés du sud-est au nord. Après avoir mis en place l'ensemble de mon dispositif, j'installe mon poste de commandement à l'extrême droite de la compagnie. Nous sommes en tout et pour tout sept soldats.

Avant que je puisse changer de position, environ soixante-dix insurgés font mouvement vers mon poste de commandement. Nous les prenons en partie. Au même moment, je perds le contact de radio à la fois avec le PC du bataillon et avec mes sections. Je conserve heureusement une liaison radio avec le PC de la brigade. Le commandant de brigade me demande les coordonnées exactes de la position, afin de m'appuyer d'un tir d'artillerie. Je suis toutefois dans l'impossibilité de déterminer ma position précise. Je ne peux donner qu'une position approximative à cinquante mètres près. L'artillerie refuse de tirer, en l'absence de coordonnées sûres.

L'ennemi attaque à trois reprises. Au cours du troisième assaut, nous sommes à court de munitions. À mon signal, chaque homme du PC lance en même temps une grenade et rompt le contact pour se retirer en direction de la position de la première section. Nous ne poursuivons en effet pas l'ennemi, car il conserve face à une section une claire supériorité numérique.

L'ennemi a perdu vingt hommes, tandis que la compagnie n'a subi aucune perte.

Commentaire de Frunze

Cet exemple permet de mettre en valeur un certain nombre d'enseignements d'une action de bouclage et de ratissage au niveau de la

brigade :

– l'utilisation des hélicoptères pour interdire une bande de terrain ;

– une coordination étroite entre les unités ;

– l'importance de l'intelligence de situation et de la flexibilité pour prendre les bonnes décisions sur le champ de bataille ;

– le sens de l'initiative et l'acharnement des soldats appelés appartenant au poste de commandement de la compagnie d'assaut par air ;

– les déficiences des transmissions ;

– l'absence d'initiative des chefs de section ; alors qu'un combat intense se déroule à leur droite, ils restent sur place, attendant les ordres de leur chef qui se trouve fixé ;

– l'emploi de la déception par l'ennemi, qui au lieu de se retirer perpendiculairement à sa position initiale se replie sur une direction parallèle à sa position initiale, en direction du nord.

Commentaire de l'éditeur

L'emploi des hélicoptères et des « broniegrupas » pour participer à un bouclage constitue une innovation par rapport à la doctrine soviétique de l'époque. C'est une mesure d'économie des forces au profit de la manœuvre de ratissage, qui absorbe l'ensemble des fantassins, tant elle est gourmande en effectifs. Il reste à mesurer l'efficacité toute relative d'un tel dispositif d'interdiction, surtout au-dessus d'une zone boisée, propice aux exfiltrations à pied. Un hélicoptère ne contrôle pas le terrain de façon permanente.

La question de l'initiative des chefs de section reste posée : on ne sait pas si les chefs de section étaient conscients d'avoir perdu la liaison avec leur commandant d'unité.

La centralisation du réseau d'artillerie qui ne prévoit pas à l'époque de détacher des éléments d'observation[24] au profit des unités représente une rigidité pour la manœuvre. Cette organisation ne vaut que face à un ennemi statique ou largement concentré.

Commentaire du traducteur

Il s'agit là d'une manœuvre de bouclage simple dans sa conception, mais complexe dans son exécution, compte tenu du volume et de la variété des moyens engagés. On voit l'importance au moment du contact avec l'ennemi de l'application de certains fondamentaux du combat : le souci de sûreté, en particulier des éléments de commandement.

On a d'abord du mal à comprendre comment le capitaine en arrive à s'installer sur une position isolée, en première ligne.

Ensuite, l'unité pêche par un manque de respect de mesures simples de discipline du réseau, où le bas doit s'assurer en permanence de la liaison avec le haut. Il est clairement de la responsabilité des chefs de section de s'assurer qu'ils sont en mesure de recevoir des ordres et de suivre la situation sur le réseau radio de leur compagnie. Cette faute de procédure et d'esprit est aggravée par le fait que les chefs de section restent inactifs, alors que leur commandant d'unité risque de se faire submerger. La compagnie perd ce faisant une belle occasion d'alourdir largement le bilan ennemi.

Ce dernier a, par chance ou par observation, déterminé très rapidement le point vulnérable du dispositif censé lui couper la route. Il a concentré les efforts pour percer. Il réussit car il a su manœuvrer avec sans doute l'intelligence (de situation) du désespoir.

La centralisation des moyens d'appuis feux prévue dans la doctrine conventionnelle s'avère largement inadaptée face à un ennemi mobile, voire furtif, car bien conscient de son infériorité en termes de puissance de feu. Tout l'art pour lui consiste en effet à alterner des concentrations sur les points vulnérables du dispositif soviétique, afin de l'emporter localement, suivies très rapidement de dispersions ou d'exfiltration à couvert (végétation, canaux d'irrigation) permettant d'échapper aux coups des tirs directs et indirects, une fois passée le saisissement de la surprise.

Notons que le concept de « broniegrupa » présente plusieurs avantages : il assure la discrétion du déplacement et de l'infiltration des fantassins, tout en leur procurant un appui perpendiculaire à leur axe de progression. Cela permet de prendre théoriquement l'ennemi entre deux feux et de lui rendre plus difficile l'estimation du volume qui se trouve face à lui. Il ne sait en effet pas si les engins blindés sont vides de fantassins ou pas. Toutefois, la vulnérabilité d'une telle articulation réside dans la protection rapprochée des

engins, qui peuvent devenir des cibles de coups de main, en l'absence de fantassins débarqués pour assurer leur sauvegarde.

P19/CH6

Le bouclage, la recherche et la destruction d'une bande de la guérilla dans la région de Ishkamesh

Par le commandant A.M. Kovyrshin[25]

L'ennemi a installé une base qui fait office de centre d'entraînement près du village de Ishkamesh, à soixante kilomètres au sud-est de la ville de Kunduz. Les guérilleros fraîchement formés prennent régulièrement sous leur feu les avions en approche sur l'aéroport de Kunduz et attaquent des convois logistiques sur l'axe Kunduz-Puli-khumri. Ces actions rendent problématiques le ravitaillement et le soutien des garnisons soviétiques stationnées dans cette province.

Le lieutenant-colonel Akimov, chef de corps d'un régiment de fusiliers motorisés[26], reçoit l'ordre de se préparer au combat, en vue de les détruire dans la région. Il est renforcé pour cela du bataillon de reconnaissance, d'une escadrille d'hélicoptères et d'un bataillon d'artillerie. De plus, une division d'infanterie afghane l'appuie.

Le 19 janvier 1984, le régiment et ses unités détachées reçoivent l'ordre d'opération qui suit :

– pour le bataillon de reconnaissance, renforcé d'une section de mortiers de 82 mm, d'un groupe de lance-flammes, conduire un assaut par air[27] dans la région de Fuloli, Marzek, et Kokabulak, pour interdire tout repli de l'ennemi situé à Ishkamesh et Fuloli à partir de 9 h le 20 janvier. Se tenir en mesure de mener une action coordonnée avec le 2e BFM pour boucler et détruire l'ennemi stationnant dans Fuloli ;

– pour le 2e BFM, renforcé par un groupe de lance-flammes, bénéficiant d'un appui d'assaut par air dans la région de Kuchi, Badzugar et Apitukan, conduire un assaut par air afin de détruire tout ennemi rencontré. Faire jonction[28] avec votre « broniegrupa » avant 7 h, et mener un raid[29] dans la direction de Kuchi, Badzugar et Pil'kha, afin de détruire l'ennemi situé entre Pil'kha et Ilig ; ensuite, vous emparez des dépôts de munitions. Ultérieurement, en mesure de faire jonction

avec le bataillon de reconnaissance sur l'axe Kakabulak-Fuloli, afin de boucler et de détruire l'ennemi dans le village de Fuloli ;

– pour le 1er BFM, renforcé d'un bataillon d'artillerie et d'un groupe de lance-flammes, atteindre Marzek avant 8 h le 20 janvier, en menant un raid terrestre puis détruire l'ennemi qui se situe dans la zone de Marzek-Ishkamesk.

En mesure de reprendre votre progression sur l'axe Ishkamesk-Darayi-Pashay.

L'ensemble des unités sont à 70 % de leur personnel et à 90 % de leur équipement. L'ennemi est estimé entre 1 100 et 1 300 hommes ; il serait *a priori* doté de soixante-dix lance-grenades, vingt-cinq mitrailleuses lourdes de calibre 12,7 mm de type DShK[30], de quarante mortiers et de dix pièces d'artillerie[31]. Selon les renseignements, environ sept caches contenant des armes, des munitions et des vivres se trouvent dans la zone.

À l'aube du 20 janvier, après des frappes aériennes dans la zone de Kokabulak et de Marzek, le bataillon de reconnaissance effectue son assaut par air dans la région à l'est de Marzek, tandis que le 2e BFM fait de même à deux kilomètres au nord de Kuchi. Les moudjahidines ne réagissent pas aux vols d'aéronefs, du fait de l'emploi d'hélicoptères de transport logistique MI-6, inhabituel pour ce genre d'action. Cet effort de déception porte donc ses fruits.

Le bataillon de reconnaissance, commandé par le lieutenant-colonel Tikhonov, coupe les axes de repli méridionaux de la guérilla et les boucle à l'intérieur des points d'appui[32] de Kokabulak et de Marzek.

Le 1er BFM aux ordres du commandant Vlasov, exploitant la réussite du bataillon de reconnaissance, parvient au village de Marzek et de Kokabulak vers 8 h 30 et fait jonction avec les unités de reconnaissance. Au cours de l'action, qui suit, ils détruisent ensemble l'ennemi sur ses points d'appui.

Le 2e BFM, commandé par le lieutenant-colonel Krokhin, après son poser d'assaut, détruit l'adversaire à l'intérieur du point d'appui de Kochi. À 8 h 30, il fait jonction avec le « broniegrupa » en approche, qui est emmené par le commandant d'unité de la 6e compagnie, le lieutenant Zarifov.

Le 2e BFM, embarqué sur ses véhicules, mène un raid sur l'axe prévu, à savoir entre Apitukan et Badguzar, avec pour mission de rechercher et de détruire les caches de munitions et d'armement.

L'ennemi réagit en menant des actions de retardement avec une partie de ses troupes, ce qui permet au reste de se replier en direction des montagnes, en direction du point d'appui d'Ishkamesh où se trouve son centre d'entraînement.

Le 1er BFM, une fois détruit l'ennemi à Marzek et à Kokabulak, fait mouvement en direction de Ishkamesh en partant du sud. Il arrive sur zone à 13 h. Pendant ce temps, le 2e BFM, qui vient de réduire[33] l'ennemi à Apitukan et Badguzar, fait mouvement vers Ishkamesh à partir du nord. Les moudjahidines se retrouvent donc coincés en tenaille à partir du nord et du sud.

Après un tir de barrage d'artillerie de dix minutes conduit conjointement par les trois bataillons d'artillerie, les deux BFM, appuyés par des passes d'hélicoptères d'attaque, se lancent à l'assaut d'Ishkamesh. À 15 h, la ville est tombée. Le 1er BFM poursuit un groupe de moudjahidines qui a réussi à rompre le contact et à s'enfuir en direction de Daray-Pashay. Le 2e BFM fait mouvement vers la région sud de Fuloli pour établir la jonction avec le bataillon de reconnaissance. Il s'agit pour lui de mener une action coordonnée consistant à boucler et à détruire l'ennemi dans Fuloli.

Vers 16 h, l'ennemi a rompu le contact un peu partout où il était engagé, afin de concentrer ses forces sur la défense des villages de Fuloli et de Darayi-Pashay.

Après avoir atteint le village de Darayi-Pashay, le 1er BFM est dans l'incapacité de prendre le village dans la foulée, en restant embarqué sur ses BMP. Il doit débarquer et encercler le village en grimpant sur les hauteurs qui surplombent le flanc sud de la localité. Cependant la manœuvre échoue, car il est pris sur le feu par des tirs ennemis croisés. Le bataillon renouvelle ses tentatives de prise du village pendant 24 heures, mais sans succès.

Le 2e BFM attaque de la même façon Fuloli. Lui aussi est contraint de débarquer. Il interdit le village à partir du sud. Le bataillon, de concert avec le bataillon de reconnaissance, tente de s'emparer du village tout au long de la journée qui suit. Il y parvient non sans peine, mais découvre que la

plupart des insurgés se sont échappés à la faveur du brouillard et de l'obscurité, en direction des montagnes au sud-est.

Au cours de l'opération du 20 et du 21 janvier, le gros de l'ennemi a été détruit dans la région. Il a perdu cent cinquante hommes tués ou capturés. Le bilan des armes et des munitions saisies est considérable.

Commentaire de Frunze

L'utilisation de la déception mérite d'être soulignée. Tout d'abord dans l'emploi des hélicoptères et par la manœuvre de désinformation qui consiste à associer dans la planification la brigade afghane, afin qu'elle organise des fuites en direction des insurgés quant à la zone d'action de l'opération à venir.

La manœuvre est complexe et bien coordonnée, combinant les actions frontales, de débordements horizontaux ou verticaux, à pied ou en véhicules.

La coordination interarmées et interarmes fonctionne bien, grâce à la mise en place d'observateurs d'artillerie et des FAC[34] dans chaque compagnie, un JFAC[35] au niveau du bataillon, disposant chacun de moyens de communication adéquats.

Le volume de forces disponibles (compte tenu d'un terrain de vingt kilomètres sur dix) empêche le régiment[36] de pouvoir effectuer un bouclage hermétique à même de permettre de détruire la totalité des guérilleros.

L'engagement direct des unités de reconnaissance au combat représente une entorse à la doctrine soviétique de l'époque.

Commentaire de l'édition américaine

La surprise que crée l'assaut par air se dissipe rapidement. Face à un ennemi retranché à flanc de montagne, il devient vite nécessaire de disposer de forces lourdes, supérieures en termes de nombre et de puissance de feu, afin de les déloger. Les Soviétiques se sont ainsi vite retrouvés à mener deux combats séparés sans disposer du rapport de forces nécessaires pour l'emporter simultanément.

Commentaires du traducteur

Il s'agit là d'un combat assez classique face à un adversaire qui a décidé de tenir le terrain parce qu'il dispose d'un sanctuaire et d'un rapport de forces lui permettant de mener au moins des actions défensives. Passée la surprise, il réagit en conduisant une manœuvre hybride de résistance plus ou moins ferme sur ses points d'appui, qui s'apparente à un mélange entre du freinage (échanger du terrain contre du temps en donnant des coups successifs à l'ennemi, tout en le laissant s'avancer) et une défense d'usure (amener l'ennemi dans un vaste compartiment de terrain où il va subir une forte attrition). Le bilan des pertes soviétiques n'est malheureusement pas communiqué. Il a sans doute été conséquent.

Utiliser la coopération avec les forces afghanes pour organiser des fuites vers l'ennemi en vue de mener des manœuvres de déception paye certainement à court terme, mais rend difficile à long terme l'instauration d'un climat de confiance mutuelle. Seule cette dernière permet petit à petit de donner aux forces locales le relais dans les actions de quadrillage, où elles sont les plus efficaces en raison de leur connaissance du terrain et de la population. C'est donc un mode d'action à utiliser avec circonspection, en général pour des actions visant à atteindre des cibles à haute valeur ajoutée (dirigeants adverses par exemple). Il paraît donc contre-productif d'en abuser, si l'objectif intermédiaire en termes de reconstruction des forces de sécurité est de faire agir les forces contre-insurrectionnelles progressivement en deuxième rideau des forces nationales. On ne peut pas vaincre une insurrection contre la population, ni sans les forces locales.

L'intégration des appuis indirects (qu'ils viennent de l'artillerie ou de l'aviation) semble très bien fonctionner, les compagnies pouvant bénéficier de façon quasi immédiate de feux précis et puissants, grâce à la présence d'officiers spécialisés en leur sein. Cette décentralisation dans l'emploi des appuis s'avère ainsi indispensable, en raison de la souplesse et la rapidité qu'elle confère : elle permet de faire valoir les avantages relatifs d'une armée moderne (possession d'armes lourdes), face à un ennemi qui soit, va tenter de s'imbriquer pour échapper aux feux indirects, soit va rompre le contact très rapidement. Dans les deux cas, qu'il se rapproche ou qu'il s'éloigne, il faut le frapper rapidement, puissamment et précisément. Après il est trop tard ; il n'attend pas...

P27/CH8

Le ratissage de villages en coopération entre les forces soviétiques et afghanes

Par le commandant Davydenko[37]

Pendant toute la période de présence des forces soviétiques en Afghanistan, la vallée du Panshir[38] est le théâtre de la lutte idéologique et militaire la plus intense entre le gouvernement légal d'Afghanistan et l'opposition armée emmenée par le commandant Massoud[39]. Les opérations précédentes conduites dans cette vallée ont engendré des pertes lourdes. Les conditions du milieu, marquées par une altitude élevée, l'escarpement et un climat sévère sont autant de limites aux capacités des hommes et des équipements.

Je sers alors comme conseiller dans un bataillon de la brigade de commandos de l'armée afghane stationnée dans la forteresse de Barak[40]. Nous recevons l'ordre d'investir les villages de Tal'khana, Dashtak, Turkha, Kalatak et Chislak, en vue de capturer ou de détruire les moudjahidines agissant dans le secteur. Il s'agit, en outre, de repérer et de détruire les postes de combat préparés et les caches de munitions, d'équipements et de vivres.

L'ordre reçu, nous commençons à préparer la mission. Toutefois, en raison des compromissions et des désertions massives des officiers de la brigade, le concept d'opération[41] tombe quasi immédiatement entre les mains de l'ennemi. Le 28 octobre 1984 au matin, je reçois l'ordre de débuter la mission.

L'idée de manœuvre est la suivante : après avoir quitté la forteresse, mettre en place un dispositif à pied pour ratisser les villages en question ; en cas de résistance ennemie, demander des tirs au bataillon d'artillerie de la brigade commando afghane ; planifier une coordination étroite avec le RFM (régiment de fusiliers motorisé, soit trois bataillons d'infanterie et des bataillons d'appui) soviétique stationné dans la forteresse de Rukha[42].

En raison des fuites au cours de la préparation de la mission, certaines missions de combat doivent être revues. Le nouveau concept prévoit que le deuxième bataillon afghan quitte la forteresse et occupe les hauteurs autour du poste 21. À partir de là, si nécessaire, il sera à même d'appuyer la compagnie de fusiliers motorisés soviétiques qui ratissera de façon autonome les villages de Tal'khana et de Dashtak. Ensuite, les deux unités échangeront leurs positions pendant que le bataillon afghan investira Turkha.

À l'heure prévue, les cent cinquante hommes du bataillon afghan quittent la forteresse. Ils atteignent le poste 21 en une heure trente. La compagnie soviétique investit les villages de Tal'khana et de Dashtak. Aucun ennemi sur zone, si ce n'est un bivouac abritant une petite réserve de vivres et des tracts antisoviétiques.

Le bataillon arrive dans le village de Turkha au soir du 29 octobre. Les éléments d'observation sur le poste de 20 ont bien vu des moudjahidines traverser le village la veille. Le matin du 30 octobre, le bataillon fouille le village. La récolte est maigre : quelques mousquets de type Flintlock et une AK 74[43]. Le soir, le bataillon retourne à la forteresse de Bazarak pour se reposer.

Le matin du 31 octobre, appliquant le plan mis au point par les chefs de corps du bataillon afghan et du RFM, les unités se mettent en mouvement pour fouiller les villages de Sata, Kalatak, et Kishlak. La mission consiste pour les Afghans à pénétrer dans la vallée pour reconnaître les villages de façon successive, appuyés de part et d'autre, sur chacune des lignes de crête par un bataillon soviétique. L'artillerie se tient prête à délivrer des tirs à partir des forteresses.

À la mi-journée, le bataillon afghan, appuyé par des sapeurs qui ouvrent l'itinéraire[44], commence à investir la vallée au moment où les bataillons soviétiques débutent l'ascension des crêtes. Alors même que le bataillon afghan tente de pénétrer dans Kishlak pour le fouiller, il subit un tir nourri d'armes légères, de mortiers et de mitrailleuses lourdes. Simultanément, les deux bataillons soviétiques butent sur des champs de mines. L'ennemi déclenche alors des embuscades, leur infligeant de lourdes pertes. Aucun bataillon n'est en mesure de gagner une position lui permettant d'appuyer le

bataillon afghan. Ce dernier subit de lourdes pertes et doit se retirer à la nuit tombée au village de Bazarak.

Commentaire de Frunze

Ces combats montrent qu'un plan ne vaut que s'il est bien exécuté. Cette opération, planifiée dans le détail, n'a pas pu s'affranchir de certains problèmes. Tout d'abord celui des fuites. Ensuite, celui d'une appréciation déficiente du volume et des lignes de communication de l'ennemi. L'adversaire connaissait à l'avance notre idée de manœuvre, ce qui lui a permis de s'adapter à la situation, en manœuvrant ses forces pour nous menacer tout en échappant aux frappes planifiées.

L'ennemi a choisi le moment et le lieu pour engager le combat.

Les problèmes de communications entre les différentes unités ont entraîné une perte générale d'intelligence de situation (à commencer par la connaissance de la position et de la situation des différentes unités amies).

La coordination entre le bataillon afghan et l'artillerie était déficiente.

Commentaire de l'édition américaine

La principale leçon semble être de ne pas engager une force terrestre si elle ne bénéficie pas d'une couverture aérienne et d'appuis d'artillerie. Même si l'emploi des transmissions en montagne est particulièrement difficile, l'impasse ne peut être faite sur les liaisons avec l'artillerie et l'aviation. C'est une question de vie ou de mort. L'emploi de relais de transmissions[45] sur des points hauts ou à partir d'aéronefs doit être envisagé.

Par ailleurs, les forces terrestres ont fait l'impasse sur leur sûreté, ne désignant pas d'unité pour assurer la sûreté arrière, la flanc-garde et l'éclairage[46].

C'est pourquoi les deux bataillons soviétiques se sont retrouvés littéralement fixés sur les champs de mines (qui plus est battus par les feux), abandonnant de fait le bataillon afghan à son sort. Ce dernier s'est engagé dans la vallée sans s'éclairer et s'assurer qu'il pouvait bénéficier de l'appui des unités soviétiques qui étaient censées le surplomber. L'absence d'appui aérien à son profit a scellé son sort.

Commentaire du traducteur

Cet exemple met le doigt sur les problèmes de coordination : cette dernière repose toujours sur une planification rigoureuse, un certain nombre de répétitions au préalable (technique anglo-saxonne du *« rehearsal* »), puis en conduite sur une architecture des liaisons robuste et redondante, ainsi que sur un œil rivé sur la progression des unités voisines. Cela nécessite chez les chefs une prédisposition consistant à ne pas être obnubilés par leur propre situation, à prendre du recul pour savoir ce qui se passe sur les flancs, à l'avant et dans ce type de combat, à l'arrière.

P31/CH9

Le ratissage d'une zone potentielle d'embuscade

Par le capitaine Tereshchenko[47]

En 1985, les moudjahidines passent maître dans l'art de tenir ferme des zones favorables à la défense et d'attaquer nos forces en leur tendant des embuscades. Ces deux facteurs ont une forte incidence sur les missions de combat des grandes et petites unités soviétiques. Le bouclage et le ratissage des vallées et des zones habitées, les escortes de convois, la participation à des assauts par air visant à s'emparer d'objectifs importants, deviennent alors notre lot commun et notre pain quotidien.

Notre bataillon de fusiliers motorisés reçoit la mission de ratisser la région qui borde le village de Tagab. Les renseignements nous indiquent la présence d'une force insurgée conséquente dans la région. Cette mission, nous la préparons et nous nous y entraînons dans le détail sur notre camp de base. Le commandant de bataillon veut faire fouiller la zone par une compagnie, qui sera mise en place par assaut vertical héliporté.

À 8 h du matin le 25 mai 1985, la 8^{e} CFM (compagnie de fusiliers motorisés) se pose à proximité du village de Tagab. Le commandant de compagnie se fait éclairer par une section, tout en faisant mouvement avec le reste de son unité sur les hauteurs d'une crête favorable. La section en éclairage débouche sur une carrière. Son chef rend compte que la zone est propice à une embuscade. Il reçoit l'ordre de se mettre en ligne et de fouiller. Les moudjahidines, pensant qu'ils ont été décelés, ouvrent le feu. Le commandant d'unité fait manœuvrer le reste de sa compagnie pour encercler l'ennemi et le prendre à revers. La mise en place du dispositif prend une demi-heure. Il n'en faut pas plus à l'ennemi pour rompre le contact et se replier. La fouille ultérieure de la zone ne donne aucun résultat.

Commentaire de Frunze

Face à un terrain inconnu, il est indispensable de mener des reconnaissances. Toutes les actions de combat des unités subalternes doivent prévoir des actions de reconnaissance et de sûreté. De plus, il faut s'emparer des points dominants du terrain avant de commencer le ratissage.

L'emploi du procédé du raid (projeter vite et loin une force dans la profondeur du dispositif ennemi ou des zones qu'il contrôle) convient parfaitement pour ce faire.

Enfin, si l'on veut réussir une mission de ce genre et détruire l'ennemi, il faut le fixer frontalement tout en manœuvrant pour l'encercler ou le prendre à revers.

Commentaire du traducteur

La réussite de ce genre de mission suppose une manœuvre en quatre temps.

Tout d'abord la préparation qui ne souffre pas l'à-peu-près.

Elle repose ensuite sur des renseignements portant sur le terrain et sur le dispositif ennemi, récoltés à partir de toutes les sources de renseignements - humain (mise en place d'une équipe d'observation confirmant des renseignements clandestins), imagerie, électromagnétique...

Une exploitation rapide suit alors, permettant de monter l'opération et de la répéter dans le détail, pour prévoir les cas non conformes (c'est-à-dire les hypothèses où le plan ne se déroulerait pas comme prévu et qu'il faudrait réagir en conduite).

Enfin, il faut s'emparer des hauteurs qui dominent le terrain qui va être ratissé, afin de pouvoir observer, tirer et permettre la mise en place des appuis nécessaires. Simultanément, la force principale, c'est-à-dire celle qui va achever la mission, va se saisir de l'ennemi en le fixant d'emblée tout en le contournant pour lui interdire toute exfiltration. Ce mode d'action est particulièrement adapté dans des vallées.

P33/CH10

Le bouclage, le ratissage et la destruction des moudjahidines dans la vallée de Varduj

Par le commandant S. V. Krutyakov

Début juin 1985, la bande de Najmuddin installe son poste de commandement dans le village de Jurm, dans la vallée de Varduj. Elle compte cinq cents combattants bien armés et bien équipés, avec notamment trois canons de montagne, de huit à dix mortiers et des systèmes de communication. Elle jouit du fort soutien de la population locale qui n'apprécie guère le gouvernement afghan. Nous recevons des renseignements selon lesquels une caravane est arrivée au village.

Nos chefs décident de détruire le PC, de capturer la caravane et de s'emparer des caches.

Mon premier bataillon de fusiliers motorisés reçoit la mission d'infiltrer deux compagnies et une batterie de mortiers dans la nuit du 4 au 5 juin, afin de s'installer en bouclage sur les flancs est et ouest de la vallée. Il est prévu que la compagnie restante renforce le deuxième bataillon d'infanterie de l'armée afghane, qui va ratisser le nord de la vallée.

Le but de l'opération est de s'emparer des caches et de recruter sui place des jeunes hommes au profit de l'armée du pays. Mon bataillon est appuyé par une batterie d'obusiers de 122 mm D30[48], et une batterie de lance-roquettes multiples de type BM 21 « GRAD ».

Je me charge de superviser la préparation du combat dans notre camp de base. À minuit, dans la nuit du 4 au 5 juin, les deuxième et troisième compagnies ainsi que la batterie de mortier font mouvement La mission de la 2^{e} compagnie, renforcée par une section de mortiers est d'interdire le flanc ouest de la vallée à partir de 4 h. La 3^{e} compagnie fait de même sur le flanc est.

Le 5 juin à 3 h, la 2^{e} compagnie est en place. Elle n'a pas été décelée par les moudjahidines. À 3 h 45, alors que la 3^{e} compagnie s'approche de ses positions, l'ennemi la prend à partie depuis une hauteur située au nord de la

crête 246. Notre section de mortiers ouvre le feu, infligeant des pertes à l'ennemi. Quinze minutes plus tard, la 3e compagnie est finalement en place sur sa position de bouclage.

À 4 h, la 3e section de la 2e compagnie subit l'attaque de vingtcinq moudjahidines appuyés par un mortier. L'ennemi attaque à partir de l'est, ce qui fait que la section est aveuglée par le soleil levant. Elle se replie de sa position sur la hauteur 224.6 et fait mouvement vers le sud pour faire jonction avec la 2e section. Au même moment, le PC de la 2e compagnie (située sur la crête 246.4 avec la première section) est attaqué.

Dès que je prends la mesure de la situation, je donne l'ordre au « broniegrupa » de la 2e compagnie, ainsi qu'à celui de la première compagnie (celle chargée du ratissage), de faire jonction avec la réserve désignée, ma section de reconnaissance. Je leur donne l'ordre de reprendre la position de la présente section sur la hauteur 224.6, de détruire les moudjahidines qui appuient le décrochage ennemi et d'interdire le chemin de repli des insurgés vers l'ouest.

Ils remplissent leur mission, tuant à l'occasion sept rebelles, faisant six prisonniers et mettant la main sur onze armes. Nous ratissons la vallée, mais sans nouvel accrochage. L'ennemi s'est en fait fondu dans la population. Au cours du ratissage nous découvrons une cache abritant quatre-vingt-dix tonnes de grains.

Commentaire de Frunze

On constate à travers cet exemple :

– la maîtrise de la situation par le commandant de bataillon, qui engage rapidement ses réserves vers le secteur menacé ;

– le manque d'appuis feux mutuels, de coordination entre les sections qui travaillent pourtant sur le même axe ;

– l'incapacité des jeunes cadres à mettre en place rapidement un plan de feu pour se défendre ;

– le manque de savoir-faire démontré par le personnel pour mettre rapidement en place des positions de tir, appuyées par des feux de mortier ;

– le manque d'observateurs au profit des petites unités, destinés à régler les tirs d'artillerie, ce qui a pour conséquence de réduire l'efficacité de cette dernière.

Commentaire de l'édition américaine

Une fois de plus, le concept d'emploi du « broniegrupa » prouve sa pertinence, car il permet de fournir une réserve de réaction rapide et d'apporter des feux dans un secteur menacé. L'infanterie mécanisée doit toutefois admettre de - et apprendre à - se séparer de son personnel débarqué de ses engins.

Commentaire du traducteur

Le retour d'expérience de nombreuses embuscades ou de prises à partie témoigne de l'emploi habile par les insurgés du soleil, qu'il s'efforce d'avoir dans le dos quand il engage son adversaire. C'est pourquoi, logiquement lors des progressions à pied ou en véhicule, l'observation doit être renforcée en direction du soleil, réflexe peu naturel.

La réactivité du bataillon repose sur une intelligence de situation assez rapide de leur chef. Elle suppose au départ des comptes rendus précis et rapides de la part des compagnies.

P36/CH11

Le bouclage puis le ratissage d'une vallée montagneuse près de Anushella

Par le commandant P.A. Skovorodnikov[49]

En février et mars 1986, des activités de la guérilla sont signalées dans la zone de Kandahar, Kalat et de Shar-e-Safa ; des convois soviétiques sont attaqués, des mines sont posées sur les routes, des camps militaires et des avant-postes de sécurité sont bombardés. Des caravanes escortées par des hommes en armes, transportant de l'armement et des munitions au profit de l'insurrection depuis le Pakistan sont repérées.

Le lieutenant-colonel Tsarev, commandant du bataillon d'assaut par air[50], mon chef direct, reçoit la mission suivante : « se préparer à faire mouvement dans plusieurs jours afin de mener une opération de bouclage et de ratissage afin de détruire l'ennemi dans la vallée de Anushella ».

Le 1er BFM (bataillon de fusiliers motorisés) (moins une compagnie) de la brigade, commandé par le lieutenant-colonel Ivanov participe également.

L'entraînement et les répétitions en vue de l'action commencent le 16 mars. Ils font l'effort sur le combat en montagne, l'éclairage (aller chercher le renseignement en avant du gros de la troupe pour assurer sa sûreté), le franchissement de champs de mines et de zones piégées, le combat de nuit, le bouclage de grottes et la destruction de ses défenseurs, l'évacuation des blessés en montagne, la destruction de caches à l'explosif (cet entraînement est mené en liaison avec l'équipe du génie détachée auprès de chaque compagnie).

L'entraînement se conclut par un exercice tactique du niveau bataillon.

Le commandant de bataillon affine son ordre initial le 24 mars à 20 h et le diffuse à ses subordonnés deux heures après.

> « Le 1er BFM (moins sa 3e compagnie) s'installera de façon successive[51]en bouclage à l'est du canyon et interdira à l'ennemi de rompre le contact et de percer vers l'est. Mise en place terminée le 25

mars à 6 h. Le bataillon sera appuyé par une patrouille d'hélicoptères d'attaque MI24.

De même, la troisième compagnie d'assaut par air s'installera en bouclage du côté ouest pour interdire une percée de l'ennemi vers l'ouest. Mise en place le 25 mars pour 6 h également.

Le reste du bataillon d'assaut par air interdira les sorties sud du canyon. Il sera renforcé par une section de chars, une batterie antichar, une section de lance-flammes, ainsi qu'une section du génie. Deux régiments d'artillerie autopropulsée, une batterie de LRM (lance-roquettes multiples) BM22 « Hurricane » de 222 mm, un escadron de SU 25 « Frogfoot » d'appuis feux rapproché (CAS), et une escadrille d'hélicoptères d'attaque MI 24 assureront l'appui feu au profit du bataillon.

À 6 h 30 le 25 mars, dans la foulée d'une préparation d'artillerie, le bataillon commencera à ratisser au nord pour détruire l'ennemi et capturer ses dépôts de munitions. »

L'ensemble des forces se met en place dans les délais prévus. L'artillerie effectue une préparation de vingt-cinq minutes. Il était prévu dans le plan de tir[52] de lancer des mines dispersables[53] afin d'interdire aux moudjahidines un repli vers le nord. À l'issue des tirs, le bataillon entame son ratissage.

Chaque compagnie dispose d'un élément d'observation (un EO, soit un observateur d'artillerie[54]) ; une équipe de commandement et de coordination des moyens aériens[55] renforce également le premier BFM.

Le 1er BFM et la troisième compagnie d'assaut par air prennent pied sur les hauteurs dominant le canyon, progressant puis s'installant sur une position après l'autre en perroquet[56], en appui mutuel. C'est pourquoi ils sont en permanence en mesure d'appuyer le bataillon d'assaut par air au cours de son ratissage du fond du canyon.

À 14 h 30, le ratissage est fini. Au cours des combats, vingt moudjahidines ont été tués, plusieurs caches d'armes ont été saisies et récupérées et plusieurs dépôts de munitions ont été soit détruits, soit confisqués.

Commentaire de Frunze

La progression de nuit et la bonne coordination entre les éléments de bouclage et les éléments de ratissage permettent de maintenir le rythme de l'opération et de remplir la mission dans les temps impartis.

Toutefois certains défauts méritent d'être soulignés.

Les appuis de l'artillerie et des aéronefs auraient gagné à être utilisés plus efficacement.

Une demande de tir a pris trop de temps, ce qui a permis aux moudjahidines de mettre à l'abri le gros de leurs forces, tout en conservant des observateurs en position de combat pour minimiser les pertes en réduisant l'exposition aux obus. L'ennemi parvient à tromper nos aéronefs en utilisant des panneaux d'identification[57] appartenant aux forces amies, qu'il utilise au profit de ses propres positions.

La précision des tirs de mines dispersables laisse à désirer, ce qui crée des trous dans le dispositif de minage, permettant à un bon nombre de moudjahidines de s'enfuir vers le nord. De plus, l'ennemi a eu vent de notre mouvement dans la zone, suffisamment à temps pour miner l'entrée de la vallée et les différentes passes.

En conclusion, cet exemple montre que ce type d'opération requiert un volume de force plus étoffé et diversifié.

À noter qu'il n'a pas été fait appel aux forces afghanes.

Commentaire de l'édition américaine

L'utilisation de panneaux sol/air et d'artifices pyrotechniques ne suffit pas pour marquer les positions amies et pour communiquer avec les pilotes. La meilleure solution consiste à offrir aux forces terrestres la capacité de dialoguer directement avec les aéronefs.

Commentaire du traducteur

L'emploi de la technique d'entraînement des répétitions *(rehearsal* en anglais) paie.

Il s'agit après avoir monté l'opération, de la répéter avec les acteurs concernés. Ce procédé est particulièrement précieux et indispensable pour

affiner la coordination, étudier les cas non conformes éventuels, voire les impasses qui n'avaient pas été repérées initialement. Chaque acteur étant impliqué dans le «jeu », il ne peut se contenter de survoler l'ordre et de le subir. Il vérifie la cohérence des ordres (à commencer par les horaires), prend la mesure des interactions avec les autres et peut proposer des modifications.

En opération de contre-insurrection, il s'agit, en effet, bien souvent d'attraper une souris en posant des souricières de la façon la plus discrète possible et en s'assurant qu'elles couvrent toutes les issues possibles. Cette entreprise ne souffre donc pas l'approximation, car la moindre erreur de discrétion ou le moindre trou dans le dispositif se paie par l'échec de l'ensemble de l'opération, l'ennemi prenant la fuite avant que le rapport de force ne lui soit trop défavorable. Le bilan final n'est alors pas à la hauteur des efforts consentis, les insurgés sacrifiant en général une arrière-garde pour couvrir le repli du gros de leurs troupes. D'où l'intérêt de répéter sans relâche, afin que chacun maîtrise parfaitement ce qui est certain (globalement le plan) pour mieux faire face à l'incertitude en cours d'action. Comme en musique, une bonne capacité d'improvisation repose sur une maîtrise préalable parfaite de la partition...

La discrimination entre les amis et les ennemis est essentielle. Elle a pour but d'éviter les tirs fratricides contre les positions, les véhicules mais aussi le personnel débarqué. Elle passe par des dispositifs simples pour permettre un repérage de jour comme de nuit (panneaux d'identification pour les nuit (*strobelights*[58]). Mais la meilleure des discriminations passe par une bonne connaissance mutuelle : savoir où mais aussi comment travaillent les troupes qui appuient les éléments de mêlée, maintenir un contact permanent avec les voisins, ce qui repose sur des procédures solides et des moyens de communication fiables, etc. Cela suppose un entraînement en commun et une confiance qui se tisse d'opération en opération, les procédures s'affinant au fur et à mesure, au gré des retours d'expérience.

P40/CH12

Le bouclage et le ratissage d'une zone habitée

Par le lieutenant-colonel V. V. Shubin

De mars à début septembre 1986, les unités de la République démocratique d'Afghanistan conduisent des opérations dans la province de Kandahar. Elles infligent de lourdes pertes aux insurgés, à tel point que la plupart d'entre eux trouve refuge au Pakistan.

Début septembre, les combats intenses cessent. Le commandement afghan décide alors de consacrer du temps à l'entraînement et au repos dans les bases. Par conséquent, le 6 septembre, les régiments de la 9e division d'infanterie afghane commencent à faire mouvement vers leur camp de base situé dans la province de Ghazni.

Au cours de son déplacement, la division traverse la province de Zabol qui compte plusieurs groupes de guérilleros d'un volume approximatif total de cinq cents hommes, emmenés par le chef de la guérilla locale, Pahlawan. Les insurgés sont stationnés en bordure de la frontière pakistanaise et disposent d'un équipement de qualité : canons sans recul, mortiers, lance-roquettes et missiles antiaériens. Ils connaissent parfaitement le terrain et sont en mesure d'effectuer rapidement et en toute discrétion des bascules de forces et d'équipements sur l'ensemble de la zone.

Le terrain est montagneux et semi désertique par endroits. Les insurgés utilisent le Karez, ce réseau très développé de canalisations d'irrigation souterraines, pour mettre en place discrètement des embuscades. L'ennemi a eu vent du déplacement de la 9^{e} division d'infanterie. La pauvreté en axes dans la zone fait qu'il sait à quelle heure passera tel ou tel convoi, articulé telle ou telle façon à travers les passages resserrés de la route qui relie Kandahar à Ghazni.

Le 7 septembre à 5 h du matin, deux explosions font voler en éclats le revêtement routier à l'entrée du village de Shingali-Kalay. Simultanément, les tout leur armement. Ils détruisent dans les premières minutes du combat quatre chars, trois BTR (engins de combat d'infanterie transportant un groupe de fantassins) et sept camions.

Une partie de la colonne divisionnaire, dont le commandant de division, réussit à forcer le passage à travers le barrage et rejoint le centre de la province de Kalat à 5 h 20. Le commandant de division demande assistance au chef du « Sarandoi[59] » de la province. Ce dernier accepte d'envoyer le 35e bataillon opérationnel, renforcé d'une compagnie du Khad[60] pour venir en aide aux unités prises au piège.

Le plan des troupes territoriales consiste à attirer le gros de la force de guérilla dans la bataille puis de le frapper avec les feux de l'aviation et de l'artillerie, tout en attaquant par le flanc et l'arrière, afin d'achever sa destruction. Le commandant de bataillon articule le détachement en deux colonnes. La première rassemble les première et troisième compagnies du 35e bataillon renforcées de la compagnie du Khad. La deuxième colonne regroupe la deuxième compagnie du même bataillon. Les colonnes démarrent à 6 h.

Entre 6 h 10 et 6 h 25, l'artillerie et les hélicoptères d'attaque délivrent des tirs de préparation. À 6 h 30, le détachement qui effectue le débordement (la 2e compagnie) rend compte par radio de sa mise en place. Au signal d'une unité du bataillon, le bataillon prend l'ennemi de flanc et par l'arrière. Les insurgés abandonnent leurs morts et leurs blessés, leur armement et leurs munitions, puis se replient. Le bilan est de vingt-sept tués, et de trente-six blessés. Deux canons sans recul, six mortiers et deux mitrailleuses lourdes de 12,7 mm, trois lance-roquettes antichars RPG, deux paniers de grenades et six fusils d'assaut kalachnikov sont capturés.

Le 35e bataillon déplore quant à lui deux morts et six blessés.

Commentaire de Frunze

Une série de facteurs explique ce succès dans une action de bouclage et de destruction d'une embuscade ennemie :

- la mise sur pied rapide du personnel et la bonne préparation de l'armement et de l'équipement en vue du combat ;
- l'imagination et le sens tactique, voire la ruse du commandant de bataillon ;

– une connaissance approfondie du terrain et des modes d'action ennemis.

Toutefois, le détachement prévu pour déborder n'a pas vraiment tout à fait rempli sa mission, qui consistait à interdire le repli ennemi. La reconnaissance n'a pas prêté une attention suffisante à la localisation des postes de combat et des sonnettes ennemis. Le système de commandement et de communication a souffert de quelques ratés, qui s'expliquent par la localisation du PC du bataillon installé loin de la zone combat. Enfin, un volume insuffisant de feux de destruction a été appliqué sur l'ennemi en repli.

A étudier de près le combat, on constate que l'ennemi a soigneusement analysé le terrain et la structure du convoi, choisissant son site embuscade en vue de limiter au maximum la capacité pour la division d'utiliser à plein son potentiel de combat, notamment les appuis feux. L'expérience tactique montre clairement que tous les détachements en déplacement doivent disposer d'une couverture aérienne, quels que soient leurs moyens terrestres.

Commentaire de l'édition américaine

La meilleure façon de prendre d'assaut un site embuscade est de déborder par les flancs ou les arrières. Ce qui n'exclut pas que la meilleure réaction immédiate pour une unité directement prise à partie est de monter à l'assaut frontalement, plutôt que de rester sur place et se faire détruire passivement par des feux croisés. *A priori,* une partie de la division afghane a essayé de se défendre sur place, plutôt que de manœuvrer. La vignette ne donne pas le bilan des pertes des forces gouvernementales, mais il est sans doute lourd.

Commentaire du traducteur

La pauvreté des axes rend les débordements difficiles pour des véhicules tout chemin, ce qui canalise les mouvements des colonnes, les rendant particulièrement prévisibles. D'où l'intérêt de mesures de sûreté qui consistent à reconnaître en amont les endroits susceptibles d'être favorables à des embuscades. Au cours de la guerre, de nombreux sites ont été utilisés plusieurs fois aux mêmes fins par les insurgés, d'où l'intérêt de les répertorier pour ne pas tomber deux fois dans le même piège. Cela suppose

la constitution et surtout la transmission d'une mémoire, de relève en relève. D'autre part la nécessité est avérée de s'équiper d'engins qui peuvent s'affranchir des axes comme les hélicoptères, les petits véhicules chenillés du type VHM (véhicules à haute mobilité qui équipent certaines troupes de montagne ou amphibies), ou bien des quads.

P44/CH13

Le bouclage de l'ennemi dans une zone rurale habitée et sa destruction par ratissage

Par le commandant S.S. Gazaryan[61]

En février 1985, un agent de renseignement livre une information intéressante : une force de guérilleros de cent à cent vingt hommes, équipés d'armement léger, stationne dans le village de Karamagul.

Le chef de corps de mon régiment décide de les détruire en bouclant la zone, puis en la balayant par ratissage ; il s'agira d'aller chercher l'ennemi pour le détruire. Mon bataillon, le 2e BFM, reçoit cette mission. Je suis renforcé par la compagnie de reconnaissance régimentaire et deux batteries d'artillerie. Je bénéficie en outre de l'appui de six hélicoptères d'attaque de l'armée de terre.

Je consomme l'ensemble de mes forces dans l'action initiale de bouclage. Au cours de la nuit du 11 au 12 février, deux CFM s'infiltrent à pied au matin pour se mettre en place sur deux hauteurs favorables au sud et à l'est de la zone d'action. À 6 h le 12 février, la 4e CFM et la compagnie de reconnaissance, après héliportage s'emparent des hauteurs au nord et à l'ouest du village de Karamagul par assaut par air. La 5e CFM doit mettre en place une embuscade du volume d'une section pour interdire toute tentative de décrochage des moudjahidines depuis le village de Karamagul, en direction de Batash.

Le ratissage doit débuter à l'aube, une fois le bouclage effectué à partir des positions dominantes du terrain, ce qui nous garantit que l'ennemi sera totalement encerclé.

Après une préparation d'artillerie de dix minutes et des tirs d'hélicoptères d'attaque, la compagnie de reconnaissance lance son action de ratissage. L'ennemi cherche à rompre le contact et à briser l'encerclement en utilisant les nombreux talwegs ou ouadis (vallées ou vallons), qui fourmillent dans ce type de terrain. Un groupe de moudjahidines essaie de percer en direction du sud-ouest, tandis qu'un autre tente de faire de même ailleurs. Toutes leurs tentatives sont vaines. Seule une petite partie de la force passe

entre les mailles du filet, en s'échappant par une ravine qui part dans la direction du village de Batash.

Au cours du combat, l'ennemi perd soixante hommes (morts ou blessés) et douze prisonniers ont été faits. Les pertes du bataillon sont négligeables.

Commentaire de l'édition américaine

Les techniques de bouclage et de ratissage utilisées par les Soviétiques en Afghanistan diffèrent de la doctrine en vigueur, conçue pour une guerre dans les plaines d'Europe centrale. Les textes réglementaires recommandent en effet de mettre en place un dispositif d'encerclement constitué de deux rideaux : le premier, intérieur, permet de fixer[62] la force ennemie et de la prendre au piège, tandis qu'un deuxième, extérieur, assure la couverture pour interdire tout renforcement à l'ennemi pris au piège. Une fois les deux cercles en place, les Soviétiques tronçonnent l'ennemi morceau par morceau (l'isolent), pour ensuite le détruire. À l'évidence, ils manquaient en Afghanistan des forces nécessaires pour constituer le cercle extérieur ; par ailleurs, il était rare que des moudjahidines tentent une opération pour délivrer leurs camarades pris au piège. De plus, la doctrine soviétique en vigueur visait à agir contre des forces mécanisées encerclées. Elle ne prenait pas en compte de petits groupes de soldats débarqués fuyant l'encerclement. En Afghanistan, l'ennemi agit en général à pied, ce qui lui permet de s'exfiltrer facilement du dispositif d'encerclement soviétique.

La 40^{e} armée fait apparemment peu de cas du sort de la population civile, commençant chaque action de ratissage par un bombardement d'artillerie. Cette attitude n'est pas de nature à rallier le peuple afghan... Elle s'explique à la fois par une certaine brutalité, un manque de précision des tirs se traduisant par un goût pour la saturation, ainsi que par une volonté délibérée de tuer des civils ou de les forcer à quitter les zones rurales, pour assécher la mer dans laquelle l'insurgé est comme un poisson.

Commentaire du traducteur

Les deux cercles décrits précédemment, et mis en place dans la vallée principale, peuvent même être complétés en montagne par un troisième qui s'installe sur les hauteurs pour faciliter le déclenchement des appuis et

l'observation des mouvements vers et à partir de la zone. Pour les Américains, il s'agit du « *upper cordon* » ou ligne de bouclage haute.

Ce qui frappe à nouveau dans cet exemple, c'est la qualité du renseignement obtenu par un agent. Elle permet de déclencher une opération d'opportunité au bilan flatteur.

Le renoncement à l'ambition d'influencer les populations, autrement que par le recours à des actions qui sont de nature à inspirer la terreur (usage de l'artillerie) est flagrant. Il explique pour une bonne part l'échec soviétique.

---

1. « Broniegrupa » : un détachement interarmes (c'est-à-dire de spécialités différentes) de quatre ou cinq chars, véhicules de combat d'infanterie sur chenilles (BMP) ou à roues (BTR), ou un mélange de ces véhicules. Les véhicules d'infanterie sont employés comme base de feu, sans infanterie embarquée. Ils délivrent des appuis feu directs au profit des troupes débarquées et le plus souvent infiltrées au préalable à pied et sont employés comme réserve de manœuvre.
2. Le major Petrov a servi en Afghanistan comme commandant d'unité d'une compagnie parachutiste.
3. Soit l'équivalent d'une brigade aéroportée occidentale, à trois bataillons d'infanterie et un bataillon d'appuis.
4. Procédé tactique qui consiste à empêcher l'ennemi d'être renforcé à partir de l'extérieur de la zone ou de se replier depuis la zone considérée. Il s'agit de mettre en place un cordon étanche reposant sur des actions d'interdiction, par exemple à partir de points favorables sur des itinéraires, des patrouilles dans les intervalles (à pied, en véhicules, voire en hélicoptères).
5. Mur de terre local.
6. Les karez qui existent depuis des siècles.
7. Il s'agit d'un ordre de bataille particulier qui consiste à progresser de façon groupée sur un ou plusieurs axes avant de se déployer face à l'ennemi. Il obéit à des normes strictes bien adaptées sur le terrain de l'Europe centrale, mais un peu trop rigides en Afghanistan, pays qui manque cruellement d'axes en raison de sa pauvreté et de son relief montagneux.
8. Zone tracée sur la carte à l'intérieur de laquelle la présence ennemie est supposée.
9. Le lieutenant-colonel A.L. Makkoveev a commandé une compagnie de fusiliers motorisés de décembre 1979 à novembre 1981.
10. Véhicule de combat mécanisé doté d'un canon de 30 ou de 76 mm qui embarque une dizaine de fantassins.
11. Opération qui consiste à aller passer au peigne fin des zones suspectes d'abriter des insurgés. C'est l'un des modes d'action principaux des actions de contre-rébellion. Il suppose une planification poussée et secrète, puis une coordination pointue en conduite. Il s'agit d'empêcher l'ennemi de quitter la zone qui aura été au préalable bouclée, c'est-à-dire rendue étanche.
12. À savoir le détachement principal, à l'exclusion des éléments de reconnaissance, de flanc-garde et d'arrière-garde.
13. C'est-à-dire à l'entrée du village.

14. Il s'agit de la section d'appuis la compagnie d'infanterie motorisée. Elle est dotée des AGS 17 d'une portée de 1 700 mètres qui lancent des grenades en tir tendu par rafales. Il s'agit d'une arme redoutablement efficace car elle est précise et permet de saturer immédiatement en réaction une position de départ de coups ennemis. Ce type de section a été supprimé au cours de la réorganisation des forces intervenue au milieu des années 1980.
15. Qui n'est pas relatée dans l'exemple ci-dessus.
16. Il s'agit de guets, de soldats qui assurent la sûreté d'un détachement en se plaçant sur des positions favorables pour détecter toute arrivée de l'ennemi.
17. Engage le feu avec l'ennemi.
18. A servi en Afghanistan comme chef de section de reconnaissance de janvier à décembre 1980.
19. Ce tunnel, non content de culminer à plus de 3 000 mètres, est effectivement d'une importance capitale, car il mène au Pakistan, havre des insurgés qui offre abri et logistique.
20. Il s'agit d'un canon autopropulsé de défense antiaérienne qui comprend quatre tubes de 23 mm. Cette arme s'est avérée tout au long de la campagne extrêmement efficace en réaction aux embuscades ou pour le traitement en général de cibles terrestres. C'est un exemple parmi de nombreux autres du détournement de la destination initiale d'un armement.
21. Cet officier a servi de 1981 à 1983 comme commandant d'unité d'une compagnie d'assaut par air puis comme adjoint du chef du bureau opération de la brigade.
22. C'est-à-dire à franchir sa ligne de départ pour commencer sa mission.
23. Du bataillon d'assaut par air
24. C'est-à-dire des officiers et sous-officiers détachés au sein des unités, à même de régler des tirs des mortiers et de l'artillerie au profit de l'infanterie et des chars, parce qu'ils disposent du matériel et du savoir-faire nécessaires. La remarque vaut également pour les procédures d'appuis feu à partir des aéronefs (hélicoptères, avions d'armes).
25. Cet officier a servi en Afghanistan de septembre 1982 jusqu'à novembre 1984, comme chef de section dans une compagnie de fusiliers motorisés.
26. *A priori* le 149^{e}RFM de la 201^{e} division de fusiliers motorisés.
27. Il s'agit d'une mise en place de moyens militaires par des aéronefs, en général des hélicoptères ou dans le cadre d'une opération aéroportée (largage à partir d'avions), suivie immédiatement d'une attaque brutale. Il s'agit d'exploiter la vitesse et le choc pour créer localement la surprise chez l'ennemi.
28. Le bataillon ayant été mis en place par assaut par air, il ne bénéficie pas (par définition) de ses moyens les plus lourds, qui sont donc censés le rejoindre par la route, une fois qu'il a été mis en place. Cette phase est extrêmement critique, dans la mesure où la capacité d'emport de munitions, de vivres et des fantassins débarqués n'offre à ces derniers qu'une autonomie limitée. Ils ont donc rapidement besoin de leurs véhicules pour pouvoir se ravitailler, bénéficier d'une protection blindée et d'appui feu conséquents, une fois la surprise passée chez l'ennemi.
29. Le raid consiste à envoyer un détachement militaire rapidement par la route et/ou par les airs (ou par un plan d'eau) dans la profondeur du dispositif ennemi, afin d'y mener une action déterminée. Il peut s'agir de s'emparer d'une position importante, d'aller détruire un objectif à haute valeur ajoutée pour appuyer l'engagement d'un deuxième échelon ou de conduire une attaque de va-et-vient. C'est un mode d'action extrêmement risqué, car il fait peser sur le détachement un risque d'isolement et d'encerclement. Mais il peut s'avérer très payant.
30. La portée de cette arme est d'un peu plus de 1 000 mètres. C'est une excellente arme d'appui qui peut tirer des munitions explosives et performantes, capables de transpercer certaines parties des engins blindés. C'est donc une arme de défense bien adaptée dans ces terrains montagneux, qui offrent bien souvent des champs de tir largement au-delà de 300 mètres, frange d'engagement habituelle des fantassins.
31. Cela représente un arsenal impressionnant pour un ennemi qui pratique la guérilla.

32. Il s'agit de zones favorables, en général sur une hauteur ou à l'intérieur d'une localité, qui permettent de se protéger pour mieux se défendre contre les attaques.
33. Il s'agit d'une destruction après une manœuvre coordonnée qui consiste à fixer l'ennemi (l'obliger à rester sur place) en couvrant vers une direction d'où il peut être renforcé, pour enfin le neutraliser sur ses positions en l'engageant à des distances variables. C'est là une manœuvre tactique « basique ».
34. *forward air contrôler :* observateur aérien avancé, en charge du guidage des appuis feux aériens.
35. *Joint forward air contrôler* : équipe en charge de l'ensemble des appuis qu'ils soient aériens ou terrestres (artillerie, hélicoptères, mortiers...). Elle assure également la déconfliction dans le cadre de la gestion de l'espace aérien qui peut se trouver particulièrement sollicité dans les phases les plus actives de combat : avions, hélicoptères, obus d'artillerie, aujourd'hui drones se retrouvent dans la même bulle et leurs trajectoires risquent de se croiser...
36. Équivalent approximatif d'une brigade OTAN, c'est-à-dire disposant de trois ou quatre bataillons de mêlée, d'un bataillon de soutien et de plusieurs d'appuis (artillerie et génie).
37. Cet officier a servi en Afghanistan de septembre 1984 à septembre 1986 comme conseiller d'un commandant de bataillon afghan.
38. Au nord-est de l'Afghanistan.
39. Hamed Shah Massoud est l'un des guérilleros les plus connus en Occident. Il appartient à la minorité tadjike et a su rassembler la plus grande armée d'insurgés en Afghanistan. Elle comptait 11 000 soldats réguliers selon les Soviétiques et a pu atteindre un certain moment 50 000 hommes grâce au renforcement de combattants occasionnels. Massoud est né vers 1950, a suivi des études d'ingénieur à Kaboul et parlait couramment le français. Les Soviétiques ont tenté régulièrement de reprendre le contrôle de la vallée du Panshir qui s'étale sur une centaine de kilomètres de long. À la fin, Massoud l'a emporté.
40. La 212^{e} brigade autonome d'assaut par air.
41. Il s'agit du document qui donne les grandes lignes de l'opération, afin de préparer la rédaction du plan proprement dit et des différents ordres destinés aux unités.
42. *A priori* le 682^{e} RFM appartenant à la 108^{e} DFM (division de fusiliers motorisés).
43. Fusil d'assaut kalachnikov de calibre 5,45 mm (4045707562734652).
44. Mission qui consiste pour le génie à éliminer sur un itinéraire les obstacles piégés ou non à même de ralentir la progression des troupes.
45. Il s'agit de placer des postes radio en hauteur, qui vont servir de relais en assurant une transmission automatique des communications. Ils supposent en général un élément de protection, ce qui alourdit vite la facture en moyens humains
46. Manœuvre qui consiste à appuyer une unité qui progresse en renseignant sur l'itinéraire, le terrain et éventuellement l'adversaire, mais sans engager le combat.
47. Cet officier a servi en Afghanistan d'avril 1984 jusqu'à avril 1986 comme adjoint d'un bataillon.
48. Pour l'initié, le fameux canon de 122 millimètres de type D30.
49. Cet officier a servi en Afghanistan de 1985 à 1987 comme chef opération d'un bataillon d'assaut par air. Il a reçu les plus hautes distinctions soviétiques.
50. Il s'agit du bataillon d'assaut par air de la 70^{e} brigade de fusiliers motorisés autonome.
51. Et non pas simultanée, c'est-à-dire élément par élément, dans un ordre de progression détaillé ci-dessous.
52. Il s'agit de la planification de l'ensemble des feux qui comprend tous les lanceurs et qui répartit les objectifs à traiter, selon des délais qui sont précisés. Le but est d'assurer une coordination optimale entre les moyens feux entre eux, d'une part, et entre les moyens feux et les autres unités interarmes qui sont appuyées.
53. Il s'agit de mines qui sont lancées par des tirs d'artillerie ou larguées depuis des aéronefs et qui permettent d'installer à distance un champ de mines dans des délais très courts, hors des vues de l'ennemi, parfois loin des lignes de contact et avec une meilleure discrétion.

54. Chargé de régler la plupart des tirs et de conseiller le commandant d'unité de l'unité de mêlée dans l'emploi des feux.
55. L'équivalent actuel des JTAC qui sont chargés de coordonner les différents tirs d'appui, tout en conseillant le chef interarmes dans l'emploi de ces moyens délicats à mettre en œuvre.
56. C'est-à-dire qu'une unité en dépasse une autre une fois qu'elle a pris soin d'être appuyée par cette dernière, qui fait de même ensuite. De cette façon, l'appui est permanent et double : du haut vers le haut, le long de la ligne de crête et du haut vers le bas au profit du bataillon qui progresse au fond de la vallée.
57. Il s'agit de panneaux en toile de couleur qui sont attachés sur les véhicules ou étalés au sol, afin de marquer vers le ciel les positions amies.
58. Lampe diffusant de la lumière stroboscopique.
59. Il s'agit des troupes du ministère de l'Intérieur, d'une police lourdement armée. Elle était organisée en six brigades comptant à peu près 6 000 hommes chacune ; elle stationnait dans les provinces de Kandahar, Badakhstan, Baghlan et Paravan, ainsi que Kaboul. Cette organisation disposait de 6 000 hommes supplémentaires répartis dans des bataillons opérationnels et de montagne.
60. Il s'agit de la police secrète du gouvernement afghan, responsable de rechercher et d'éradiquer l'opposition et de mener des actions de subversion chez les moudjahidines, de pénétrer les groupes d'oppositions à l'étranger et d'apporter du renseignement aux forces via sa branche armée. L'organisation avait été conçue comme le KGB (services de renseignement « civils ») et le GRU (direction du renseignement militaire). *A priori* elle rendait compte au KGB qui l'avait d'ailleurs formée.
61. Cet officier a servi en Afghanistan d'août 1984 à septembre 1986 comme chef d'état-major d'un bataillon de fusiliers motorisés.
62. Lui interdire tout mouvement ou redéploiement de son dispositif, c'est-à-dire la maintenir sur place par tous les moyens nécessaires.

CHAPITRE 2

LES ACTIONS OFFENSIVES DANS LES ZONES HABITÉES ET LES MONTAGNES

LES spécificités de ce théâtre imposent un entraînement spécifique permettant de manœuvrer dans les zones peuplées et les montagnes. Le succès repose souvent sur la capacité des chefs et des états-majors à faire preuve de créativité dans un tel environnement.

Il s'agit à la fois de maîtriser le combat interarmes, tout en étant en mesure de faire une évaluation juste des forces et faiblesses de l'ennemi. Une attention particulière est accordée à la place de l'appui feu au sein des formations de combat et à son emploi au cours de la bataille. Typiquement, l'articulation utilisée en mouvement est fonction du degré de sophistication des positions défensives des moudjahidines et de la volonté du commandement d'employer des détachements et des groupes d'assaut[1].

P48/CH1

Assaut sur les faubourgs de Herat

Parle commandant V.M. Bogdashkin[2]

Fin 1984, la situation dans la province de Herat (principale ville à l'ouest du pays) est préoccupante. Les forces de la guérilla commandées par le capitaine Ismail, ont été renforcées par des recrues entraînées et de l'armement en provenance de l'Iran. Elles lancent des raids sur les convois soviétiques et afghans et s'en prennent au pipeline de Kushka-Shindand. Elles représentent une menace pour l'aérodrome et les silos à grains de Herat.

Le groupement opérationnel du 12° RFM reçoit initialement l'ordre d'interdire une partie des lisières sud de Herat avec le deuxième BFM (moins une compagnie) et de cloisonner[3] les moudjahidines. Ultérieurement, en coordination avec le 2e BFM du 101° RFM et le 3e BFM du 371° RFM[4], il s'agira de détruire l'ennemi.

Nous nous entraînons dans notre camp de base. Un exercice sur caisse à sable[5] est réalisé par tous les commandants de compagnie et les officiers supérieurs. Nous y étudions les modes d'action ennemis possibles et la synchronisation de la manœuvre prévue pour le détruire. Pendant ce temps-là, le personnel qui affrontera directement les moudjahidines, s'entraîne dans un village désert, afin de se familiariser avec l'articulation et les procédés particuliers d'un groupe d'assaut.

Fin octobre, ma compagnie (la 7e CFM) est désignée pour rejoindre le groupe opérationnel du 12° RFM qui stationne à l'extérieur de Herat. Le 4 novembre à 4 h du matin, nous recevons l'ordre de pénétrer dans la ville. À 5 h 40, l'ensemble des forces interdit la partie est. Le 101° RFM tient la partie est, le 371° RFM la partie nord et ouest, et mon régiment, le 12° RFM la partie ouest.

À 6 h du matin, mon régiment engage un BFM de montagne[6]. Ce dernier réussit à isoler et encercler un groupe de moudjahidines. Toutefois, d'autres insurgés prennent à partie le bataillon avec des armes de petit calibre, des lance-roquettes, un canon et des mortiers. Le bataillon est en fait tombé

dans un sac à feu (nasse sur un point du terrain où se concentrent les tirs ennemis). En quarante minutes, il perd neufs hommes, tués et blessés, et il est contraint de cesser sa progression.

Le régiment donne l'ordre à ma compagnie de se faire relever sur position sur le flanc sud par un « broniegrupa », puis de faire mouvement vers le poste de commandement du régiment où m'attend mon chef de corps, le lieutenant-colonel Budeyev. Ce dernier donne l'ordre à mon commandant d'unité, le lieutenant en premier Bogrov de faire mouvement le long d'une rue pour dissocier la force de moudjahidines qui est en défensive. La compagnie dispose de deux BMP2 (engin de combat d'infanterie), ainsi que d'un char au sein de notre groupe d'assaut.

Après une préparation d'artillerie de cinq minutes, ma compagnie se lance dans la bataille à 7 h 30. Elle a progressé de cent cinquante à deux cents mètres quand elle est arrêtée par un tir nourri d'armes légères ainsi que par deux canons sans recul, un lance-grenades et un mortier. Les tirs d'armes légères sont déclenchés à courte portée, à partir d'une vigne et des embrasures pratiquées dans des murs d'adobe (en terre). Nous déplorons un blessé. Nous recevons l'ordre de rompre le contact et de nous replier. Nous le faisons dans les règles, sans perte supplémentaire, pour nous rétablir sur la lisière d'un village.

D'après les renseignements afghans, huit cents guérilleros opèrent sur un territoire de vingt-cinq km^2. Pour autant, nous ignorons totalement combien nous font face en ce moment. Nous demandons un appui feu aérien rapproché (délivré par SU 25 Frogfoot) et un tir d'artillerie sur les moudjahidines encerclés. Trois bataillons appartenant à la division d'artillerie nous appuient.

Je demande le renforcement de deux obusiers autopropulsés de 152 mm et d'un char supplémentaire. Ils me sont accordés avec en plus une équipe du génie dotée de soixante-quinze kilos d'explosifs. Les chefs de section de la première et de la deuxième section reçoivent l'ordre de faire mouvement à travers la vigne et de faire sauter les murs d'adobe.

Le chef de corps réclame deux lance-roquettes multiples BM21 « Grad » de 122 mm pour effectuer un tir à hausse zéro (c'est-à-dire en tir tendu, quasiment comme un canon de char), selon les vœux du commandant d'unité. Dans la foulée d'un appui feu aérien, les lance-roquettes multiples

ouvrent le feu. Au même moment, l'artillerie en appui commence une préparation de dix minutes. La compagnie se lance à l'attaque, solidement appuyée.

Les salves de tirs à hausse zéro des BM21 n'infligent pas beaucoup de pertes à l'ennemi, mais ont un effet désastreux sur son moral. La compagnie a ainsi fait un bond de trois cents mètres avant que les premiers moudjahidines ne commencent à ouvrir sur elle le feu. Ce dernier est peu nourri. Au signal des sections d'infanterie, les deux obusiers de 152 mm, les deux chars et les quatre BMP délivrent des tirs de neutralisation sur l'ennemi. Les sections sur les flancs alignent leur progression sur celle du centre, et marquent leur avance avec des fusées[7].

Le groupe d'assaut bute sur un champ de mines posé sur un carrefour. Il désamorce sept engins ainsi qu'une bombe d'avion piégée de deux cent cinquante kilos. Le détachement d'assaut a déjà progressé de un kilomètre et demi quand il se fait prendre violemment à partie à partir d'un village. Les tirs proviennent de postes de combats qui ont été aménagés sur les berges des canaux d'irrigation. Un char et un BMP2 les neutralisent. La compagnie perd deux blessés supplémentaires au cours de la progression.

Au bilan, l'unité a rempli sa mission en 1 h 30, au prix de trois blessés. Elle a tué sept moudjahidines en combat rapproché. À 11 h 30, nos ennemis sont neutralisés. Toutefois, à 14 h nos tentatives pour détruire un autre groupe de guérillas échouent. Nous subissons un deuxième échec ultérieurement. À la tombée de la nuit, les moudjahidines sont parvenus à s'exfiltrer de notre dispositif d'encerclement.

Commentaire de Frunze

Dans cet exemple, un groupe ennemi important a été encerclé, mais faute d'un volume de forces suffisantes et, il n'a pas pu être détruit. Cela s'explique par un manque de renseignements sur l'ennemi, qui a conduit à sous-estimer ce dernier. Logiquement, le commandement n'a pas pu prévoir des effectifs suffisants pour le réduire.

Toutefois, certains points positifs méritent d'être relevés : la bascule d'efforts d'une direction vers l'autre effectuée par la compagnie, l'efficacité de l'appui feu sur l'ennemi, les renforcements idoines dont a bénéficié

l'unité, l'emploi à propos du BM 21 qui a redonné le moral aux sections engagées sur les flancs.

Commentaire de l'édition américaine

Les Soviétiques ont utilisé les lance-roquettes multiples en tir à hausse zéro au cours de la deuxième guerre mondiale. La guerre d'Afghanistan a montré que ce mode d'action restait pertinent pour ébranler l'adversaire, de même que l'emploi des canons antiaériens à tir rapide et des obusiers autopropulsés en tir tendu sur l'objectif. Au cours de ce conflit comme l'ont pratiqué les Américains au Vietnam, les Soviétiques ont décidé d'utiliser la puissance de feu pour sauver des vies et pallier leur déficit en infanterie. Cette pratique s'est avérée coûteuse, disproportionnée, source de dommages collatéraux et sans doute *in fine* inefficace.

À la différence de ce qu'ils ont pratiqué pendant la deuxième guerre mondiale, les Soviétiques en Afghanistan, en cas d'accrochage, même s'ils subissent des pertes minimes passent à la défensive et demandent dans la foulée des appuis feux.

Pour eux, la fonction prime le grade. C'est pourquoi il ne faut pas être surpris de voir dans cet exemple un lieutenant en premier commander un capitaine.

Commentaire du traducteur

La nécessité pour les troupes au sol de disposer de feux précis et immédiats de saturation montre une fois de plus sa pertinence dans cet exemple. Pour être efficace, ils doivent être variés : la gradation doit être respectée entre l'arme de petit calibre jusqu'à la bombe d'avion d'une tonne. Le but est de reprendre d'emblée l'ascendant sur un ennemi initialement en position de supériorité, car il a l'avantage d'attendre sur un terrain qu'il connaît et qu'il a préparé avec soin. Cependant, l'emploi disproportionné de ces moyens conduit d'une part à risquer des pertes collatérales, tout en tendant à figer et à stériliser la manœuvre. Cette dernière devient complètement stéréotypée, donc tout à fait prévisible pour les insurgés. En effet, l'infanterie progresse, déniche l'ennemi, se poste et attend les appuis. C'est en général le moment que choisit l'ennemi soit pour s'imbriquer pour

contraindre l'adversaire à annuler les tirs par précaution, soit pour s'exfiltrer, avant que les positions ne deviennent intenables.

P48/CH2

Un bataillon de fusiliers motorisés mène un raid

Par le commandant S.A. Nikitin

En plus des tâches de sécurité des bases et de zones particulières, les unités d'un bataillon autonome de sécurité peuvent se voir confier des missions de participation inopinée aux combats, à la suite de l'exploitation de renseignements recueillis au contact.

En juillet 1985, nos unités de reconnaissance dans la province de Kunduz repèrent la zone à partir de laquelle l'ennemi s'apprête à tirer avec des roquettes de 122 mm sur les quartiers généraux de la division et sur les camps de base de ses régiments. Le colonel Volobuev, chef d'état-major de la division, décide de dépêcher un bataillon, renforcé d'une compagnie de chars en direction du camp des moudjahidines, afin d'empêcher tout tir, de se saisir des lanceurs et des stocks de bombes[8].

L'une des sections de la compagnie est chargée d'assurer la sécurité du PC du détachement effectuant le raid. Elle est articulée de façon organique[9]. J'en prends le commandement pour la durée de la mission. Notre unité parvient rapidement à l'emplacement du site de lancement et des stocks de munitions, grâce au professionnalisme de la section du génie détachée. En moins d'une demi-heure et quasiment sans incident, nous nettoyons le site, détruisant le stock de munitions et plusieurs sites de lancement. Surprise et détermination ont été les clés du succès.

Au même moment, la section de reconnaissance du détachement de raid rend compte qu'une caravane de quarante chameaux, protégée par plusieurs cavaliers, est en train de faire mouvement depuis le haut Chaharasia vers le bas Chaharasia. Le colonel Volobuev me donne l'ordre d'occuper les hauteurs qui surplombent la route, afin d'intercepter l'ennemi. Quand les moudjahidines parviennent à portée de nos armes, nous ouvrons simultanément le feu en tête et en queue de colonne. Celle-ci subit, de plus, un barrage d'artillerie continu à l'avant. Le groupe d'assaut descend investir la route pour capturer les gardes survivants.

Quand nous nous retirons de la zone, je prends le commandement de l'arrière-garde qui couvre le retrait du gros. Alors que mon « broniegrupa » se replie, les moudjahidines nous tirent dessus à partir des hauteurs avoisinantes avec une mitrailleuse lourde de type DShK et des armes légères infanterie. Le réservoir d'un des BRDM (véhicule blindé de reconnaissance)[10]est percé. Le véhicule s'embrase. Nous sommes dans l'incapacité de l'évacuer avant la tombée de la nuit. Toutefois, appuyée par mon engin, l'équipe de dépannage évacuation[11] parvient finalement à tracter le BRDM calciné vers un endroit à couvert.

Commentaire de l'édition américaine

Une des missions du bataillon est d'assurer la sécurité du PC de la division et de ses moyens logistiques. On voit bien sur la carte qu'au moins une compagnie assure la mission de sécurité du PC. Cette unité est également utilisée comme force de réaction rapide et comme réserve.

Commentaire du traducteur

La récupération des véhicules sous le feu : à l'instar des soins et de la récupération des blessés, celle des véhicules et du matériel nécessite procédure, équipement, formation et entraînement. L'éventualité de devoir récupérer un véhicule au contact de l'ennemi doit être acquise comme un savoir-faire indispensable et prise en compte systématiquement lors de la phase de planification de la mission pour l'ensemble des véhicules du détachement, quelle que soit sa taille. L'enjeu est important : perte d'un véhicule ou matériel lourd aux mains de l'ennemi qui peut l'utiliser pour se renforcer et comme un trophée à destination de son opinion et de l'opinion internationale ; blocage de l'ensemble du convoi sur une route étroite par un véhicule endommagé, ce qui offre à l'ennemi la possibilité de fixer facilement le détachement immobilisé.

Pour faire face à ce risque permanent, il s'agit de s'équiper en prévision (mise en place préalable des câbles, des élingues, des barres nécessaires), de mettre au point des procédures simples applicables rapidement et aisément par l'ensemble des équipages, et de s'entraîner pour rôder les gestes afin de gagner du temps le moment venu.

P56/CH3

L'assaut sur la vallée de Xadhighar et la saisie de caches d'armes de munitions

Par le lieutenant-colonel S. Yu. Pyatakov[12]

Début mars 1986, le chef de détachement de Spetsnaz reçoit une information venant d'agents de renseignement et de l'état-major du ministère de la Sécurité intérieure afghane : dans la vallée de Xadhighar située dans la province de Kandahar, se trouveraient des caches d'armes et de munitions. En vue de confirmer le renseignement, il envoie deux groupes de reconnaissance[13] dans la zone. Il rend compte des résultats à son chef et demande qu'une mission aérienne soit lancée. Celle-ci confirme les rapports précédents. Le commandement décide alors de mener un assaut sur la vallée.

Deux BFM (bataillons de fusiliers motorisés) appartenant à une brigade de fusiliers motorisés autonome, un détachement de Spetsnaz, un bataillon d'artillerie équipé de canons de 122 mm D30, une section de canons quadri-tubes antiaériens ZSU 23/4[14], une escadrille d'hélicoptères MI8[15], une escadrille d'hélicoptères d'attaque MI24 et une escadrille de SU 25 Frogfoot[16] sont désignés pour participer à l'opération. Le chef d'état-major du district militaire du Turkestan, le général Gusev, prend le commandement de l'ensemble.

Le plan arrêté est le suivant : les deux BFM, renforcés par un bataillon d'artillerie quitteront le camp de base de Kandahar et mèneront un raid de quatre vingt-cinq kilomètres de nuit, en direction de la vallée. L'assaut commencera le 20 mars 1986 à 9 h, au moment même où les aéronefs effectueront du *strafing* (tirs canon et roquettes) et bombarderont la vallée. Le détachement de Spetsnaz mènera un assaut héliporté avec quatre compagnies sur les hauteurs dominant la vallée. Leur mission consistera à interdire tout repli aux moudjahidines, à demander et à régler les feux de la troisième dimension (aéronefs et artillerie).

L'opération débute comme prévu le 20 mars à 6 h du matin. Les passes de bombardements et de *strafing* commencent dans le fond de vallée et sur

les villages proches abritant les moudjahidines. À 8 h, les Spetsnaz s'emparent des hauteurs favorables pour observer et intercepter les insurgés en exfiltration.

Le groupe d'assaut formé des deux BFM, renforcés par le bataillon d'artillerie, réussit à faire mouvement dans les temps, de nuit et hors piste, afin d'éviter les mines. Le 20 mars à 8 h 30 il se regroupe et se réarticule avant de déboucher dans la vallée.

La préparation d'artillerie dure vingt minutes. Elle a été précédée de trois heures de frappes aériennes qui ont, soit détruit, soit neutralisé les systèmes d'armes ennemis. L'assaut débarqué est appuyé par les BMP et des tirs à hausse de zéro des ZSU 23/4. Nous attaquons en deux échelons[17], chacun constitué d'un BFM. Une compagnie de Spetsnaz embarquée sur BMP reste en réserve.

Jouant sur leur avantage en termes de puissance et de rapidité, les unités d'infanterie motorisée reconnaissent rapidement la vallée, sans rencontrer de résistance significative. Des groupes de cinq ou six moudjahidines essayent de quitter les lieux, en utilisant différents sentiers. Sans succès, car ils sont pris dans les embuscades de Spetsnaz ou subissent les tirs des aéronefs. Les reconnaissances aériennes continuent à traquer et à détruire toute nouvelle cible qui se dévoile.

Le 20 mars à midi, l'assaut sur la vallée est fini. Quatre mitrailleuses lourdes ont été détruites, ainsi qu'un mortier et deux fusils d'assaut. Ont été capturés deux mitrailleuses lourdes, un mortier, une vingtaine d'armes légères, un important stock de munitions, des documents et des équipements de combat. Nous ne déplorons aucune perte.

Commentaire de Frunze

L'opération ne peut pas bénéficier du facteur surprise. La mise en place d'un dispositif aussi important n'a pas échappé à l'attention des insurgés. Cela s'explique par le fait que l'ennemi, utilisant tous les moyens de reconnaissance à sa disposition, a pu deviner à l'avance l'heure de départ et la direction de la progression.

Par ailleurs, l'expérience du théâtre a montré qu'en utilisant un nombre volontairement limité de moyens de reconnaissance, la progression y

perdait en efficacité, en appui feu. Cette situation conduit de fait le chef interarmes à se retrouver *in fine* avec un dispositif de bouclage trop étiré, ce qui offre alors l'opportunité à l'ennemi de fuir à travers la montagne dès le début de l'offensive.

Le succès de cet assaut est largement imputable à la qualité du commandement, qui a planifié et employé l'ensemble des moyens interarmes et interarmées. Lors de la conduite d'opérations de ce type, il est important de rechercher autant que faire se peut la surprise. À cette fin, les actions de déception sont utiles pour dissimuler les intentions et tromper l'ennemi. En un mot, il s'agit de faire preuve d'imagination.

Commentaire de l'édition américaine

L'architecture du commandement est peu orthodoxe. En effet, c'est le chef d'état-major d'une région soviétique qui prend le commandement de l'opération, alors qu'il n'appartient pas à la chaîne décisionnelle de la 40^{e}armée[18].

Cela tend à montrer deux choses : que le commandement ne faisait pas forcément confiance à certains chefs de la 40e armée, désignant des individus de confiance au coup par coup ; de façon plus cynique, que d'autres étaient à la recherche d'une gloire facile en menant des opérations à partir de l'Union soviétique sans pour autant servir en Afghanistan, perspective assez repoussante pour beaucoup.

L'emploi des forces spéciales est ici mis en lumière. Ces dernières sont motorisées. Quand elles conduisent des assauts par air, leurs véhicules sont regroupés dans des « broniegrupas ». Cette souplesse renforce leur manœuvrabilité.

Commentaires du traducteur

Le principal enseignement de ce combat est la disproportion écrasante entre les impressionnants moyens déployés et le maigre bilan. Faute de la mise en place rapide et discrète d'un bouclage qui aurait complètement encagé l'ennemi, transformant la vallée en une souricière, l'ennemi est passé relativement facilement à travers les mailles un peu trop desserrées du filet.

Les forces spéciales sont ici employées comme de l'infanterie légère conventionnelle. Leur capacité, après une mise en place discrète sur plusieurs jours, à renseigner sur l'ennemi et sur le terrain pour conseiller le chef interarmes dans la mise en place du dispositif futur de bouclage/ratissage n'est pas exploitée. Employer des forces spéciales comme de l'infanterie légère n'est jamais une bonne idée, sauf cas ponctuel exceptionnel : les missions spéciales ne sont pas assurées ; l'infanterie classique se voit reléguée aux missions les moins exaltantes et perd motivation et savoir-faire.

À noter que l'infiltration sur le terrain d'un harpon constitué d'officiers du poste de commandement de l'opération en avance de phase pour affiner la planification, c'est-à-dire pour vérifier l'adéquation entre l'opération prévue, le cadre (terrain, ennemi) et le but à atteindre peut également représenter une piste intéressante.

P60/CH4

Un bataillon aéroporté s'empare de la passe de Satukandav

Par le lieutenant-colonel A.N. Shishkov[19]

Fin 1987, les insurgés, particulièrement résolus combattent le gouvernement afghan et les forces soviétiques et interdisent quasiment complètement l'accès au district de Khost, provoquant l'asphyxie. Ils coupent, en effet, les lignes de communication, étranglant le ravitaillement des forces en armes, munitions et vivres. Le haut commandement décide, en réaction à cette situation intenable, de déclencher l'opération *Magistrale.* Il lance dans la bataille des moyens énormes : plusieurs divisions et régiments. Le but est d'écraser les forces de guérilla sur la grande route Kaboul-Gardez-Khost. De plus, l'opération permettra de déminer la route et d'appuyer le ravitaillement et la reconstitution des réserves logistiques sérieusement entamées, au profit des forces gouvernementales du district de Khost.

Avant que l'opération ne débute, le gouvernement afghan tente de résoudre le problème du ravitaillement en pariant sur la négociation. Cependant, le chef local de la résistance de la province de Paktia, Mawlawi Jalaluddin Hagani, profite de cette trêve pour se renforcer ; il finit par rejeter l'offre qui lui est faite. Il n'est pas question pour lui d'autoriser les forces soviétiques et gouvernementales à pénétrer dans la province. Un des verrous principaux de cette région est le dispositif d'interdiction que l'ennemi a mis en place dans la passe de Satukandav. Celle-ci est le seul point de passage à travers la montagne entre Gardez et Khost. Au moment du début de l'opération, environ quinze mille Moudjahidines sont actifs dans la zone. La passe de Satukandav, qui est située à trente kilomètres à l'est de Gardez, a été surnommée par la presse occidentale « le bastion inexpugnable sur lequel les Russes se briseront les dents ».

Participent à l'opération une division de fusiliers motorisés[20], la 103^{e} division aéroportée, un régiment de fusiliers motorisés autonome, un régiment parachutiste autonome, différentes unités interarmes et des forces spéciales de la 40^{e} armée, auxquels il faut ajouter des régiments de l'armée

afghane. Le général de corps d'armée B.V. Gromov, chef de la 40e armée commande en personne l'opération[21].

En plus de l'entraînement habituel mené en garnison, l'ensemble des unités subit une préparation spécifique, après avoir quitté leur camp de base et s'être regroupé dans la région de Gardez le 21 novembre 1987.

Plusieurs plans sont à l'étude, visant tous à s'emparer de l'objectif pour déverrouiller le couloir, afin ensuite d'exploiter ce succès initial en lançant un maximum de forces dans la profondeur de la province de Paktia, le long de la route principale.

Jour après jour, nous prédisposons dans les zones où nous avons prévu d'installer nos divisions et nos régiments nos stocks de vivres, de munitions et de divers matériels. L'ensemble des PC est installé entre le 21 et le 27 novembre. Chaque chef entreprend à son niveau une reconnaissance en profondeur de sa zone d'action.

Le 28 novembre, à la suite de négociations infructueuses, les divisions et les régiments de la 40earmée, renforcés par les unités afghanes se lancent à l'attaque. Le général Gromov, pour tester les systèmes d'armes ennemis, en particulier les armes antiaériennes, fait parachuter vingt mannequins pour simuler une opération aéroportée. L'ennemi ouvre le feu sur eux, ce qui permet aux observateurs d'artillerie de repérer les points d'appui et les positions de tir des insurgés. Ces derniers sont frappés dans la foulée depuis la troisième dimension, puis par un tir d'artillerie d'une durée de quatre heures.

Le 29 novembre, après une courte préparation d'artillerie, le régiment de fusiliers motorisés (moins un bataillon) débarque et grimpe sur les hauteurs dominantes pour s'en emparer. Sa tâche accomplie, il a pour mission de mettre en place un point d'appui à l'est et d'interdire aux réserves ennemies de faire mouvement en direction de la passe à partir du nord-est (à partir de la direction du saillant de Parachinar).

Les unités sont reçues fraîchement par un feu nourri. Par son indécision et son manque de combativité, le chef de corps brise l'élan de son régiment dès la première phase de l'opération. La nuit du 29 au 30 novembre, les moudjahidines tirent avantage des erreurs adverses et lancent des attaques sur les bataillons à partir de plusieurs directions. Connaissant bien le terrain,

bien approvisionné et possédant de l'armement d'excellente qualité, l'ennemi inflige des pertes sévères au régiment.

L'échec tient à plusieurs raisons. Premièrement, le PC régimentaire est situé beaucoup trop loin de ses bataillons, ce qui l'empêche de commander de façon directe, « à la voix », au vu du terrain montagneux. Deuxièmement, le régiment ne dispose d'aucun poste d'observation avancé. Troisièmement, le commandement a mal évalué les besoins en munitions, ce qui fait que dès le deuxième jour le personnel commence à puiser dans le stock de précaution. Quatrièmement, le combat est commandé de façon passive et hésitante, faute d'intelligence de situation.

Le général Gromov décide de poursuivre la progression en direction des positions ennemies, en engageant dans la bataille les unités de la division aéroportée, épaulées par les forces afghanes. Le 1er décembre, le premier bataillon aéroporté et un bataillon commando afghan se rassemblent près du PC du régiment motorisé autonome.

Le chef de corps du bataillon, le commandant Petrov et son homologue afghan étudient attentivement la situation et coordonnent leurs actions. Ils lancent ensuite l'assaut sur le piton principal. Deux compagnies parachutistes s'emparent des hauteurs avoisinantes pour appuyer l'assaut principal des deux groupes d'assaut sur le piton. La progression est ralentie par des tirs de mortier et de mitrailleuses lourdes ennemis, jusqu'à ce que le commandant de bataillon demande l'appui feu de l'artillerie divisionnaire sur les positions de combat des insurgés.

L'irruption simultanée et brutale de deux groupes d'assaut parachutistes sur le piton principal prend les moudjahidines par surprise ; ils commencent alors à se retirer de leurs positions. À la demande du commandant de bataillon, des tirs d'artillerie sont déclenchés sur les arrières du dispositif ennemi, écrasant les pentes opposées du piton ainsi que le chemin à partir duquel les réserves ennemies pourraient être engagées.

Le commandant Petrov rend compte de cette situation et de sa décision au commandement. Il décide de poursuivre sa progression dans la zone de la passe de Satakundav, tout en menant des frappes sur les insurgés sur les flancs et les arrières, en vue de contrôler la passe.

Précédé par une préparation d'artillerie, le premier bataillon parachutiste et le bataillon commando afghan commencent l'assaut en direction de la passe. L'ennemi, n'ayant pas anticipé l'attaque décisive sur le piton principal, a de fait perdu l'initiative. Une partie de ses troupes se retire. Le bataillon progresse vers le sud, appuyé par des feux d'artillerie, ce qui interdit en permanence à l'ennemi de se rétablir.

Les forces de la guérilla qui défendaient la passe n'ont pas une idée exacte des forces soviétiques et afghanes qui font mouvement vers leurs flancs et leurs arrières. Elles entament un repli dans la foulée, abandonnant leurs armes collectives et leurs munitions sur les positions de tir.

Tirant avantage de la déroute ennemie dans la passe, le premier bataillon parachutiste s'en empare dans la foulée et, avec ses camarades afghans, consolide ses positions pour être en mesure de tenir le terrain fraîchement conquis.

Cet assaut décisif a permis de s'emparer de la clé de voûte du système de défense ennemie.

Commentaire de Frunze

L'opération *Magistrale* a donné lieu aux conclusions suivantes :

1) les critères de succès sont une fine connaissance de la situation, un processus continu d'analyse, l'esprit de décision et d'initiative et la bravoure ;

2) les facteurs les plus importants dans ce type d'opérations offensives en montagne sont une coordination interarmes poussée, et un appui d'artillerie permanent ;

3) l'utilisation judicieuse des caractéristiques du milieu montagneux à l'aide d'un travail de reconnaissance incessant permet de remplir la mission avec un minimum de pertes ;

4) vaincre en montagne, dans un contexte en permanence mouvant, suppose un contrôle permanent de la troupe.

Commentaire de l'édition américaine

L'opération aéroportée de déception est un trait de génie en la matière, pour obliger l'ennemi à dévoiler ses positions de tir. Il s'avère que cette opération a été la plus importante de la guerre. À noter que l'intense préparation d'artillerie de quatre heures, qui excède largement les normes admises à l'époque par la doctrine soviétique, n'a pas suffi à faire taire la résistance. Pas plus que l'opération *Magistrale* d'ailleurs. Les moudjahidines ont à nouveau coupé la ville de Khost des forces soviétiques et afghanes et en ont fait le siège (comme ils l'avaient fait à de multiples reprises depuis 1981).

Commentaire du traducteur

Ce combat de type relativement classique est intéressant à plusieurs titres.

La guérilla décide de renoncer à son avantage relatif de furtivité en défendant ferme une zone très étendue avec un dispositif très conséquent, qui s'apparente quasiment à celui d'une armée (15 000 hommes). Elle s'expose ainsi à une réponse conventionnelle, où les avantages soviétiques vont pouvoir jouer : effectifs, structure et moyens de commandement, puissance de feu. L'enjeu est à la hauteur de ce renoncement : il s'agit de la défense d'un sanctuaire, indispensable en termes de ravitaillement de préparation des opérations, au vu de sa proximité avec le Pakistan, qui soutient l'effort des insurgés. L'espoir des forces de contre insurrection reste toujours de pouvoir concentrer un ennemi auparavant insaisissable afin de pouvoir le détruire de façon classique. La guérilla n'accepte le duel que si elle n'a pas le choix. C'est le cas dans cet exemple.

Ce qui fait la différence entre l'échec et le succès dans cette opération de saisie d'un verrou, c'est le rythme, qui repose sur la combinaison harmonieuse du mouvement et du feu. Le régiment échoue parce qu'il n'arrive pas imposer son tempo à l'ennemi et il finit par perdre l'ascendant sur lui, une fois que ce dernier a compris les vulnérabilités du dispositif et les hésitations du commandement. Les deux bataillons soviétiques et afghans l'emportent car ils sont combatifs, surprennent ennemi et le déstabilisent en permanence en maintenant leur progression et en restant appuyés par des feux indirects au contact pour avancer, mais aussi dans la profondeur pour interdire un repli organisé. Les insurgés n'ont ni le temps ni la possibilité matérielle de se rétablir sur des positions défensives nouvelles,

car ils subissent immédiatement des tirs particulièrement judicieusement appliqués. L'ennemi, frappé de toutes parts, frontalement de feux directs et à l'arrière de feux indirects se disloque.

C'est une évidence, mais en montagne, l'emploi de l'artillerie suppose au préalable la conquête de points hauts (ou un survol) permettant d'observation et donnant aux chefs un temps d'avance en permanence sur la manœuvre ennemie, en « photographiant » son dispositif présent pour deviner les mouvements futurs, ce qui permet d'anticiper la manœuvre amie.

L'emploi de la déception paye, permettant de dévoiler les positions ennemies. Dans le même ordre d'idées, dans le cadre d'une progression en ambiance rapidité, l'utilisation de tirs *a priori* sur des positions suspectes peut permettre de lever certains dispositifs d'embuscade, en jouant sur le manque de nerfs et de discipline de feu de l'adversaire. Quelques balles peuvent largement épargner le sang.

P66/CH5

La prise du village de Spinakalacha

Par le lieutenant-colonel V.D. Vlasyan

Du 21 au 26 décembre 1987, l'ennemi s'empare d'une série d'avant-postes de sécurité dans la région de Daman, qui est sous la responsabilité d'un corps d'armée afghan[22]. L'ennemi peut alors faire circuler librement armes et munitions vers la région de Kandahar. Deux bataillons d'une brigade autonome de fusiliers motorisés sont dans l'incapacité de rétablir la situation[23].

Le 27 décembre à 20 h, notre commandant de division le général de division Uchkin me convoque pour me donner ses ordres. À l'époque, je commande un bataillon de fusiliers motorisés. Ma mission est d'effectuer un déplacement de cinq cents kilomètres en direction de Kandahar. Je dois avoir rejoint la zone du village de Spinakalacha le 31 décembre au matin. La mission est de couper l'agglomération des principales bases de soutien des insurgés et de créer les conditions permettant à la brigade autonome de fusiliers motorisés de reconquérir les positions perdues. Je profite du temps de préparation pour augmenter, au-delà des normes réglementaires, les stocks de munitions, d'eau, de carburant et de vivres. Je récupère également des renforcements. Le 29 décembre à 4 h du matin, je fais mouvement.

Le 30 décembre à 16 h, nous atteignons Kandahar. Là je rencontre le général de division Pishchev, l'adjoint de la 40^{e} armée, qui me donne des ordres particuliers. Nous devons pénétrer dans la zone d'opérations le 31 décembre à 11 h, donner l'assaut et nous emparer du village de Spinakalacha à 15 h. Il s'agira ensuite d'interdire le débouché du canyon et de tenir le terrain jusqu'au 7 janvier 1988. Cela donnera le temps au régiment afghan de consolider ses positions dans la zone et de me relever ensuite sur place.

À 11 h, le bataillon fait mouvement sur la route, flanc-gardé par des patrouilles de sûreté. La bataille s'engage aussitôt que nous entrons dans la zone. Deux de mes hommes sont tués, trois sont blessés. À 12 h 12, je rassemble le gros de mon bataillon à un kilomètre et demi au sud du village. De 12 h 20 à 12 h 40, je mène personnellement une reconnaissance.

J'apporte la dernière main aux ordres pour l'assaut, et j'affine la coordination entre l'emploi de l'artillerie et de la troisième dimension. Je rends compte de mon ordre d'opérations à mon chef à 12 h 40.

Dix minutes plus tard, ma section de reconnaissance commence l'ascension du versant montagneux à partir de l'ouest, en vue de détruire les avant-postes de sûreté ennemis installés sur les hauteurs et sur les approches du canyon et du village de Spinakalacha. Au cours de leur progression, mes hommes découvrent une cache contenant cent cinquante missiles artisanaux, ainsi que deux lanceurs. Ils piègent le dépôt et poursuivent leur progression, afin de pouvoir appuyer le flanc gauche du détachement d'assaut. À 13 h 20, la patrouille prend un avant-poste ennemi et parvient à établir une liaison radio de bonne qualité avec mon PC[24].

À 13 h 20, j'informe mes subordonnés du début de la préparation d'artillerie. Un bataillon d'obusiers autopropulsés de 152 mm, un bataillon autonome d'obusiers autopropulsés de 122 mm, ainsi qu'un bataillon de lance-roquettes multiples délivrent leurs tirs pendant dix minutes. Deux escadrilles d'avions d'appui feu rapproché SU 25 Frogfoot prennent le relais dans la foulée des tirs, bombardant et straffant la zone.

À 13 h 35, ma 5e CFM rejoint sa ligne de débouché située à deux cents cinquante mètres du village. Elle s'est réarticulée en groupe d'assaut. Forte de quarante-six hommes, elle comprend une équipe de sapeurs et huit BMP2. Je l'ai renforcée d'un char équipé d'une charrue anti-mines[25] et d'une compagnie d'infanterie afghane de quarante hommes. Alors que la 5e CFM fait mouvement, je l'appuie des feux d'une équipe de tireurs d'élite, d'une section de lance-flammes, d'une section de lance-grenades automatiques AGS 17 et d'une batterie de mortiers. À 13 h 40, je demande au bataillon de lance-roquettes multiples de mettre en place des tirs fumigènes pour créer un rideau qui aveuglera l'ennemi.

À 13 h 40, mes unités se lancent à l'attaque du village. Nous rencontrons une forte résistance sur le flanc droit, au point que la compagnie afghane se replie jusqu'à sa ligne de débouché initiale. Je ne parviendrai pas à les décider à revenir au contact. Ils ne feront rien de plus par la suite pour essayer de remplir leur mission. L'ennemi commence à basculer ses forces vers la gauche, afin de pouvoir appliquer des tirs de flanc sur la 5° CFM. Nous butons sur les épais murs adobe du village. Mes hommes parviennent

cependant à y pratiquer des brèches à l'aide d'explosifs, ce qui permet à mes sections de s'y engouffrer et de bondir à l'assaut par trinômes. Ma 5° CFM fait maintenant face au gros de l'ennemi.

À 13 h 55, ma 4° CFM (le groupe d'assaut numéro 2) attaque sur le flanc gauche du bataillon. Elle perce les défenses ennemies et détruit le dispositif d'interdiction du canyon. L'une des sections arrive à frapper l'ennemi par l'arrière, ce qui soulage de fait la 5° CFM. Les deux autres sections de la 4° CFM prennent pied aux abords ouest du village et jettent un dispositif d'interdiction. À 15 h, elles échangent des tirs avec les moudjahidines qui sont en train de se replier vers les montagnes.

À 16 h, la 5° CFM achève la destruction de l'ennemi dans la partie est du village et s'installe elle aussi en interdiction, face aux débouchés de la zone boisée voisine, où se sont réfugiés les insurgés survivants. À 18 h, j'organise la défense du village, tout en apportant un appui feu à un régiment d'infanterie afghan[26] qui attaque au nord pour s'emparer des pentes sud de Graklacha.

Commentaire de Frunze

L'analyse de ce combat montre :

– premièrement que le mouvement du bataillon dans les temps vers Kandahar et sa concentration en toute discrétion doivent leur succès à une préparation méticuleuse et exhaustive ;

– deuxièmement, parce qu'ils étaient expérimentés, les chefs ont su faire preuve d'initiative au cours des combats dans le village ;

– troisièmement, le rôle du chef a été essentiel dans la coordination, la reconnaissance, l'emploi des appuis et leur combinaison avec les mouvements ;

– enfin, la manœuvre de la section de reconnaissance, l'emploi des sapeurs, des lance-flammes, de ses groupes de trois à cinq hommes au cours de l'assaut dans le village méritent une mention particulière.

Commentaire de traducteur

Le commandant de bataillon rend compte à ses chefs de l'ordre d'opérations qu'il a prévu. Il s'agit du système du « *back brief*». Cette méthode est précieuse, en particulier dans un combat interarmes et interarmées qui fait intervenir de nombreux acteurs appartenant à des chaînes de commandement souvent différentes. Elle permet au chef, quel que soit son niveau, de s'assurer de la compréhension des ordres qu'il avait donnés au départ dans l'esprit aussi bien que dans la lettre, de vérifier la disponibilité des moyens qui vont être donnés en renforcement, ainsi que de la cohérence avec les autres opérations en cours. Elle présente cependant le risque d'une dérive si elle est dévoyée ; d'inviter certains chefs à faire de l'entrisme dans le commandement de leurs subordonnés et de déroger au principe sain en vertu duquel chacun tient son rôle, tout son rôle et rien que son rôle (la subsidiarité).

Le principe du groupe d'assaut, bien décrit dans la doctrine soviétique, prouve une fois encore sa pertinence. Il s'agit d'un sous-groupement tactique interarmes (compagnie combinant des modules appartenant à des armes différentes), calibré au cas par cas selon la nature de l'engagement à conduire. Il permet de donner au commandant d'unité tous les moyens dont il a besoin pour remplir sa mission en agglomération, en particulier du génie et des possibilités d'appui feu immédiat, puissant et tendu (lance-grenades automatiques, lance-flammes, etc.), ainsi que des chars qui avec leur capacité de tirs directs à moyenne portée peuvent prendre en enfilade les rues et détruire des groupes ennemis défendant une habitation.

P70/CH6

Un bataillon de fusiliers motorisés (BFM) mène une offensive de nuit dans la zone montagneuse du canyon de Andarab

Parle commandant V.G. Tarasyuk[27]

Début mars 1988 notre régiment passe par Kaboul après avoir participé à l'opération *Magistrale,* qui a été un plein succès, pour retourner à son camp de base située à Kunduz. Après avoir négocié notre passage à travers le tunnel de Salang, le commandant de la division ordonne au régiment de faire halte dans le canyon d'Andarab. Il nous apprend par la même occasion qu'il y a tout juste 24 heures, les moudjahidines ont capturé le gouverneur de la province de Baghlan, ainsi que le chef local des forces de sécurité afghanes, dans le même canyon.

Le chef de corps de notre régiment, le lieutenant-colonel Telitsyn reçoit l'ordre de faire mouvement en limite d'une zone contrôlée par les forces gouvernementales afghanes, de prendre contact avec l'ennemi, de lui appliquer des tirs massifs et de créer les conditions nécessaires pour obtenir la libération des chefs de la province.

Il parvient à rassembler pour la mission deux BFM, la compagnie de reconnaissance du bataillon, un bataillon d'artillerie autopropulsée (moins une batterie). Il reçoit, qui plus est, le renforcement de deux batteries d'artillerie, en mesure de délivrer des tirs éclairants à partir de positions le long de la route principale Salang-Puli-Khumiri. Chaque BFM ne dispose en fait que de deux compagnies, de la section de reconnaissance du bataillon et de sa batterie de mortier (elle aussi réduite). En fait, le régiment est réduit à la portion congrue : de quarante à quarante-cinq BMP, de vingt-cinq à trente obusiers, six mortiers automatiques de type Vasilek, quatre mortiers de 82 mm et environ trois cents hommes.

Le chef de corps décide d'atteindre la ligne de débouché à la nuit et de s'approcher avec les BMP jusqu'au pied du massif montagneux, avec un BFM et la compagnie de reconnaissance. Arrivées là, les unités doivent débarquer et entamer l'ascension en trois sous-groupements (deux compagnies de fusiliers motorisés et la compagnie de reconnaissance).

Après une progression de un à un kilomètre et demi, ils prendront contact avec l'ennemi.

L'appui feu nécessaire sera fourni par les moyens organiques et les renforcements précédemment évoqués.

La compagnie de reconnaissance précède la compagnie motorisée d'une heure, afin de tromper l'ennemi et de donner un coup de sonde en contre-pente du canyon.

Le 1er BFM reçoit l'ordre de faire mouvement, appuyé par des feux d'artillerie et le deuxième BFM, qui tirera par-dessus tête à son profit, au moment délicat où ils se redéploiera en colonnes de compagnie[28]. Ensuite, le 1er BFM doit franchir un oued[29] (lit de rivière à sec) et se déployer en formation de combat au pied de la montagne. C'est à ce moment que doivent débarquer la première, la troisième compagnie, ainsi que la compagnie de reconnaissance, plus la section de reconnaissance du bataillon.

Là, le bataillon se réarticule en deux groupes. Le premier est formé par la première compagnie. Le second comprend la troisième compagnie, renforcée par la section de reconnaissance.

En tant que chef d'état-major, je commande le deuxième groupe. Nous devons faire l'ascension de la montagne, trouver l'ennemi et lui couper ses routes de repli. Le « broniegrupa » du bataillon nous appuie avec ses canons de 30 mm de ses BMP2, dans l'intervalle entre les deux groupes.

Le premier groupe comprend trente-six soldats, une mitrailleuse lourde de 12.7 mm, un lance-grenades automatique de 30 mm AGS 17, deux mortiers, ainsi que de l'armement de petit calibre. La compagnie de reconnaissance à pied est forte de trente-huit hommes, de deux mitrailleuses lourdes, d'un AGS 17 et d'un mortier.

Selon les renseignements, nous faisons face à environ cent soixante-dix à deux cents hommes dans la zone.

Nous nous préparons à combattre dix heures en pleine journée. Un soin particulier est apporté à l'entretien du matériel. Nous n'avons pas besoin de nous réapprovisionner, car les recomplètements ont été effectués à Kaboul.

Dans l'élaboration des ordres, nous apportons une attention particulière à la coordination. Le chef de corps mène une reconnaissance de jour avec l'ensemble des chefs, chefs de section inclus. Le groupe des officiers embarque dans deux BMP. La plupart sont à l'intérieur des véhicules et sont habillés comme des soldats, sans signe de grade apparent. Chemin faisant, ils en profitent pour repérer l'ensemble de leurs itinéraires de progression et pour coordonner leurs mouvements respectifs.

Le 25 février à 21 h, le régiment se met en route. Au début, le mouvement ainsi que le déploiement du 1er BFM se déroulent selon le plan. Ensuite, cependant, l'ascension accuse un retard de 1 h 15. Pour deux raisons. Tout d'abord un véhicule du soutien saute sur une mine. Le conducteur est choqué par le blast et l'adjoint des services techniques du régiment est blessé. Cela s'explique par le manque de fiabilité de nos détecteurs de mines quand ils sont utilisés en montagne. Ensuite personne n'a pris le soin de faire la reconnaissance du lit de rivière. Nous découvrons au dernier moment que la berge est impraticable, car elle est haute de un à trois mètres et forme un angle droit. Cela nous oblige à faire manœuvrer les BMP et à exécuter des mouvements en zigzags sur cinquante à cent mètres au cours du franchissement. D'où une perte de temps supplémentaire.

Les sections progressent par bonds et en appui mutuel au cours de leur approche. À chaque fois qu'une hauteur est conquise par une section, cette dernière appuie la progression d'une autre. La réussite de la progression tient également à l'appui de l'artillerie et des BMP. Le premier groupe progresse de huit cents mètres dans la montagne, tandis que le deuxième, renforcé par la section de reconnaissance avance de mille trois cents mètres. Le 26 février à respectivement 1 h 30 du matin et 3 h 30, le premier et le troisième groupe ont rempli leur mission.

Au cours de l'ascension, nous découvrons plusieurs postes de combat et des feux de camp aux braises encore fumantes. Nous désamorçons deux dispositifs explosifs. Toutefois, les pertes de temps au cours des phases d'approche de déploiement nous ont fait rater l'opportunité de couper les chemins de repli ennemis. Cela étant, la guérilla ne réussit pas non plus à s'exfiltrer en totalité de la zone, dans la mesure où l'autre versant du canyon est contrôlé par les forces de sécurité afghanes.

À l'aube, nous entamons l'observation des environs. Nous décelons des signes d'activité ennemie. Nous déclenchons des tirs de mitrailleuses lourdes et de lance-grenades automatiques, tout en demandant à l'artillerie de délivrer des feux.

Le bilan est mitigé, car l'ennemi connaît le terrain, et sait se camoufler et se protéger.

À la tombée de la nuit, nous recevons l'ordre de quitter la montagne et de rejoindre le régiment. Après le retour au camp, nous apprendrons des services de renseignement qu'au cours de l'opération, l'ennemi a perdu trente tués ou blessés.

Commentaire de Frunze

Nous retrouvons dans cet exemple les critères de succès habituels : la coordination, notamment celle des feux et des appuis mutuels ; l'utilisation des mesures de déception (coup de sonde dans la direction opposée, reconnaissance du terrain par les chefs dans le plus grand secret).

Au nombre des erreurs, la principale est le manque de prise en compte des caractéristiques du terrain, en particulier au cours de l'approche : franchissement non préparé du lit de rivière, ouverture d'itinéraire approximative.

Commentaire de l'édition américaine

L'infanterie soviétique était surchargée. Transporter un lance-grenades automatique et un mortier de 82 mm ne sont pas une tâche facile. D'où une perte de mobilité, en particulier face à des moudjahidines légers et en général surplombant leur ennemi au départ de l'action. La mise en place d'un bouclage par assaut vertical (parachutage ou héliportage) semble la réponse la plus appropriée pour pallier ce problème.

La progression en perroquet[30] a été utilisée par les Soviétiques tout au long de la guerre d'Afghanistan. Elle n'était pourtant pas décrite dans la doctrine prévue pour l'engagement en centre Europe. Ce mode de progression s'impose sur des terrains difficiles ou si l'ennemi ne peut pas être fixé par des tirs d'artillerie et des frappes aériennes.

Les Soviétiques ont subi de lourdes pertes dues aux mines, en raison du terrain montagneux qui rend l'ouverture d'itinéraire difficile et pour des raisons techniques tenant à l'utilisation de détecteurs de mines métalliques, alors que les insurgés utilisaient de nombreuses mines en plastique, indétectables par ce moyen.

À la lumière de cet exemple, on s'aperçoit que le dispositif soviétique de quadrillage du terrain manquait largement de densité. Ce qui imposait de fait aux unités participant aux opérations de lancer des mouvements de grande amplitude, parfois de cinq cents kilomètres. Il apparaît qu'ils n'ont pas consacré un nombre suffisant de troupes pour l'emporter dans la guerre. Ils ont engagé des forces pour soutenir le gouvernement marxiste léniniste d'Afghanistan, espérant que ce dernier disposerait de suffisamment de temps pour construire l'armée nécessaire pour gagner la guerre.

Cela ne veut pas dire pour autant que les Soviétiques n'avaient pas l'intention de l'emporter. La 40e armée était bien plus conséquente que l'ensemble des forces de sécurité afghanes réunies. Elle était par ailleurs renforcée par des unités aériennes et des unités de réserve stationnées en Union soviétique. Les Soviétiques contrôlaient le pays et ils étaient en mesure d'intervenir efficacement en tout lieu et en toute heure. Toutefois, leur intervention n'aurait pu être efficace dans la durée que s'ils avaient pu demeurer sur les zones conquises. L'insuffisance de leurs effectifs le leur interdisait. C'est pourquoi ils n'ont pas été en mesure de conquérir et de tenir le pays. Le secrétaire général du parti communiste, Gorbatchev, donna aux forces armées comme directive de remporter la victoire en 1985. Faute de pouvoir atteindre cet objectif, il décida de procéder à un retrait dans la dignité.

Pourquoi cet échec militaire en Afghanistan ? Tout d'abord les Russes ont été dans l'incapacité d'interdire la frontière avec le Pakistan et l'Iran pour couper les flux logistiques à destination des insurgés. Ensuite, en raison des réticences des opinions publiques (en particulier celles du tiers-monde) et de leur impuissance à pouvoir soutenir une force plus importante, ils n'ont pas injecté un volume suffisant de troupes dans le pays. Par ailleurs, l'Afghanistan est un pays aux croyances et aux traditions fortes, en rupture avec celle des Soviétiques et l'idéologie communiste du gouvernement afghan. Cette dernière s'en prenait directement aux structures ethniques, communautaires, ainsi qu'aux croyances religieuses. En outre, les

Soviétiques ont manifesté très peu de respect pour le peuple afghan. Ils utilisaient les forces de sécurité afghanes (armée nationale, supplétifs, services secrets et milices locales) comme de la chair à canon. Ces troupes démoralisées et inefficaces n'ont regagné de leur respectabilité perdue qu'après que les Soviétiques se soient retirés. De plus, les envahisseurs firent subir à la population de nombreux dommages collatéraux, par un emploi indiscriminé des frappes aériennes et de l'artillerie, visant à pousser les paysans à déserter les campagnes pour tarir les sources d'approvisionnement des moudjahidines. Enfin, les Soviétiques ont rechigné à payer le prix du sang pour vaincre, tentant de compenser le renoncement au choc des poitrines par la puissance de feu.

Ce qui apparaît également clairement dans cet exemple, ce sont les problèmes d'effectifs : il manquait à chaque unité au moins le tiers de ses forces vives. On estime que le quart, voire le tiers des unités soviétiques étaient en permanence indisponibles, en raison de maladies comme l'hépatite, le typhus, le paludisme, la dysenterie et la méningite.

Facteur aggravant, les forces afghanes étaient dans une situation de pénurie d'effectifs encore plus préoccupante.

Commentaire de traducteur

Cette vignette pose le problème général du nombre de troupes nécessaires en contre-rébellion pour pouvoir à la fois quadriller et intervenir. Quadriller permet de contrôler la population, de l'influencer, de renseigner sur les insurgés et donc de prévenir leurs actions plutôt que de réagir à leurs coups. Intervenir permet de guérir en agissant très vite. Les succès tactiques de l'armée française en Algérie s'expliquent par exemple entre autres par un ratio de force de un soldat pour vingt habitants, ce qui donnait globalement au commandement les moyens à la fois de quadriller et d'intervenir.

Par ailleurs, le problème du poids non pas seulement du fantassin équipé en général, mais du combattant débarqué se posait déjà avec acuité en Afghanistan. Les matériels avaient été conçus pour être servis principalement à partir des véhicules, ou à tout le moins à pied sur de très courtes distances, une fois le débarquement effectué au plus près de l'ennemi, sous les tirs d'appui nourris des véhicules blindés. Il en allait tout

différemment en Afghanistan. Une armée qui s'était préparée à un engagement principalement blindé mécanisé sur des terrains ouverts de centre Europe, face aux forces de l'OTAN, devait combattre principalement à pied sur un terrain montagneux et dans un climat rude pour l'effort physique. Il s'agissait de plus d'aller dénicher un ennemi par nature fugace, en combinant deux principes bien souvent contradictoires à savoir, la rapidité et la discrétion. Si on veut aller vite, on utilise des itinéraires rapides mais exposés aux vues et à l'écoute. Si l'on veut être discret, on doit aller lentement en employant des chemins dérobés ou des modes de transport plus furtifs pour échapper aux observations de l'ennemi. D'où un sérieux effort de refonte des modes d'action pour pouvoir concilier ces deux exigences, afin de pouvoir surprendre l'ennemi.

À noter que la reconnaissance du terrain en préalable de l'action par les chefs est certes séduisante, mais elle est de nature à éventer la surprise, même si elle est conduite discrètement.

---

1. Un groupe d'assaut est une formation interarmes du volume une section ou d'une compagnie, mise sur pied de façon temporaire pour interdire ou détruire un point d'appui par assaut. Il comprend en général des fusiliers motorisés, des sapeurs, et des équipes de lance-flammes. Un détachement d'assaut est, lui, du volume d'un bataillon ; il possède des blindés ou de l'artillerie en appui direct (c'est-à-dire qu'il peut lui donner des ordres directement).
2. Cet officier a servi en Afghanistan de juin 1983 à juin 1985 comme chef de section et comme commandant de compagnie dans un bataillon de fusiliers motorisés.
3. Il s'agit de les isoler morceau par morceau, en les coupant les uns des autres, pour les empêcher de coordonner leurs mouvements et leurs appuis.
4. Ces trois régiments appartiennent à la cinquième division de fusiliers motorisée, d'après l'étude des archives.
5. Il s'agit d'une répétition sur un terrain modélisé représentant celui sur lequel va se dérouler réellement l'opération. Les moyens les plus rudimentaires suffisent souvent pour cela (boîtes de rations simulant des constructions, fils représentant les itinéraires, caisses de munitions figurant les hauteurs, etc.). Chaque participant joue son rôle sur le terrain, exécutant le plan prévu et levant des « lièvres » éventuels (oublis, incohérences, réactions possibles de l'ennemi, etc.). Ce genre d'exercice est absolument indispensable pour s'assurer d'une exécution sans faille et de bonnes réactions face à l'imprévu.
6. Il s'agit d'un bataillon disposant d'un équipement et d'une articulation classique, mais bénéficiant d'un entraînement spécifique et d'équipements supplémentaires pour combattre en montagne.
7. La principale difficulté du combat en localité est la coordination des mouvements et des feux, car les vues sont coupées par les habitations et la topographie parfois complexe des lieux rend la progression difficile. La qualité des transmissions s'en ressent également souvent, en raison des

masques, ce qui complique la coordination. S'agissant des mouvements, l'emploi d'artifices, de fanions et de tout autre moyen qui permet de bien signaler les positions amies pour les discriminer de celle de l'ennemi est le bienvenu. Cela permet aux unités, au minimum de ne pas effectuer de fratricides, au mieux de pouvoir s'appuyer mutuellement sous forme de renseignements, de manœuvre et de tirs.

8. Il s'agit de la roquette de 122 mm, munition du lance-roquette multiple BM21. La plupart des bombes étaient tirées à partir de dispositifs artisanaux : tripodes, bâtons en croix. Bien que peu précis, ce genre d'armes pouvait faire du dégât contre une ville, une base militaire ou un autre type d'objectif de surface étendue.

9. C'est-à-dire qu'elle dispose de son équipement et de ses effectifs réglementaires.

10. Il s'agit d'un véhicule blindé 4x4. Il est armé d'une mitrailleuse de 12.7 et de 7.62 millimètres. C'est un véhicule amphibie, protégé contre les tirs d'armes légères et les éclats. Ce qui laisse à penser que le réservoir a sans doute été percé par une mitrailleuse lourde.

11. C'est-à-dire celle chargée de réparer puis d'évacuer un véhicule endommagé. À savoir que sous le feu, le choix est simple : abandonner le véhicule après l'avoir neutralisé ou le récupérer rapidement en étant appuyé. Cela suppose des moyens, une organisation et des modes d'action particuliers.

12. Cet officier a servi en Afghanistan de mars 1984 à juin 1985 comme commandant en second d'un bataillon de fusiliers motorisés.

13. Chaque groupe de Spetsnaz comprend seize hommes équipés d'un lance-grenades automatique AGS 17, deux mitrailleuses PK, d'un fusil de tireur d'élite SVD et de différentes armes légères.

14. Normalement destinée à tirer sur des aéronefs, cette arme s'est révélée au cours de différents conflits comme une redoutable arme d'appui sol-sol.

15. Hélicoptère de transport moyen qui emporte une douzaine de combattants, selon le poids et l'altitude bien entendu.

16. Avion destiné à l'appui feu rapproché des troupes au sol.

17. C'est-à-dire communément en deux « vagues » successives.

18. Celles déployées en Afghanistan.

19. Cet officier a servi en Afghanistan de février 1986 à juin 1988, comme conseiller supérieur du chef opérations d'une division aéroportée. Il a reçu les plus hautes distinctions soviétiques.

20. En fait les 201e et 108e ont fusionné leurs unités temporairement pour former une division composite.

21. C'est dire l'importance de l'opération, et de ses retentissements internationaux éventuels. L'armée soviétique joue son image face à un siège.

22. Il s'agit du deuxième corps d'armée afghan, dont le quartier général est à Kandahar.

23. La 70e brigade de fusiliers motorisés autonomes.

24. Pouvoir établir la liaison avec son chef est le premier souci d'un détachement isolé et exposé. Le terrain montagneux est particulièrement exigeant dans ce domaine, car peu propice à la propagation des ondes, hormis de point haut en point haut.

25. Il s'agit d'une sorte de charrue fixée à l'avant des chars, permettant de labourer le terrain pour faire exploser les mines avant le passage des véhicules.

26. Le septième régiment d'infanterie.

27. L'officier a servi en Afghanistan d'avril 1986 à avril 1988 comme chef d'état-major d'un bataillon de fusiliers motorisés.

28. Dans la doctrine soviétique, les unités motorisées ou mécanisées, pour aller vite progressent d'abord en colonnes de bataillon, puis se fractionnent en colonnes de compagnies, puis de sections. Chaque changement de formation est un moment délicat où les forces sont vulnérables, car elle sont en train de se réorganiser. D'où la nécessité d'un appui immédiat et puissant pour faire face à toute éventualité.

29. Une coupure sèche selon la terminologie militaire.

30. Il s'agit de la pratique de l'appui mutuel d'une position à l'autre, l'unité en mouvement dépassant l'unité statique pour pouvoir à son tour appuyer.

CHAPITRE 3

LES ASSAUTS VERTICAUX

LE procédé d'assaut vertical a été mis en œuvre avec succès pour mener des attaques surprises contre les forces de guérilla et leurs camps de base, dans des endroits éloignés ou des terrains difficiles, pour aller frapper des objectifs distants. Il a également été employé dans un cadre interarmées, en complément d'une progression terrestre.

Il s'agissait habituellement de s'emparer d'un point clé du terrain ou de carrefours. La mise à terre se faisait directement sur l'objectif ou à proximité immédiate. De façon systématique, l'atterrissage de la première vague et du gros était précédé par des tirs d'aéronefs, d'artillerie et même d'armement léger depuis les machines, visant à neutraliser l'ennemi.

P78/CH1

Assauts verticaux dans les provinces de Nangarhar et de Laghman

Par le commandant S.A. Urban[1]

En février 1983, le bureau renseignement de la brigade nous informe de la présence d'environ cent cinquante insurgés, agissant par petits groupes dans la zone de responsabilité de la brigade. Ils bombardent les avant-postes de sécurité et des installations civiles avec des mortiers de 81 et minent les routes.

Le commandant de la brigade décide d'en venir à bout. Il prévoit de les attaquer dans les villages de Kama (situé dans la province de Nangarhar à environ douze kilomètres de notre camp de base) et de Ghaziabad. Il compte mettre à terre deux compagnies, l'une dans la zone de Kama et l'autre dans la foulée dans le village de Ghaziabad. Le « broniegrupa » du BFM participant et une compagnie parachutiste feront mouvement depuis Jalalabad jusqu'à Ghaziabad, en soutien de leur action. Le poser d'assaut sera précédé d'une préparation d'artillerie de dix minutes, sous les ordres du capitaine Kostenko, commandant de bataillon. Le commandant Ermolaev, l'adjoint soutien, commandera le « broniegrupa ». La première vague comprendra une section d'assaut par air, une équipe du génie et un groupe de lance-flammes.

Le 12 février, le poser prévu près de Kama a lieu. La deuxième compagnie[2] ratisse la zone boisée, mais sans résultat. Le « broniegrupa » fait lui mouvement en direction du village de Ghaziabad.

Le 13 février, nous menons un assaut par air avec la première compagnie[3], cette fois-ci près de Ghaziabad, afin de nous emparer de la crête au sud, dans l'intention d'interdire tout repli ennemi. Toutefois, avant que le « broniegrupa » n'atteigne Ghaziabad à partir du nord, l'ennemi se retire dans les montagnes.

Le 14 février matin, le commandant de bataillon décide de récupérer les deux compagnies d'assaut par air et de les remettre à terre près du village de Charbagh (dans la province de Laghman). À partir de là, elles doivent franchir à pied les montagnes pour atteindre le village de Bailam. En effet,

selon des renseignements, les moudjahidines auraient entreposé des munitions dans ce village et ils y disposeraient d'un hôpital.

Les compagnies qui progressent doivent agir en coopération avec le « broniegrupa » pour boucler Bailam et détruire l'ennemi qui s'y trouve. Nous disposons de vingt-quatre heures pour accomplir notre mission.

La zone autour du village a été fortifiée et les mesures de sûreté ont été renforcées. Malheureusement, nous perdons l'avantage de la surprise, car l'ennemi a observé notre mise à terre. Les moyens nous manquent pour nous emparer du village. En fin de compte, le 17 février en fin de journée, le commandant de brigade finit par nous accorder les appuis feux aériens et d'artillerie nécessaires pour nous emparer du village. Le bataillon a perdu vingt-cinq à trente hommes.

Commentaire de Frunze

À moins de disposer d'appuis feux conséquents, si l'on perd l'avantage de la surprise, on ne peut réussir un assaut par air.

Commentaire de l'édition américaine

L'arrivée du « broniegrupa » avant les unités d'assaut par air a eu pour effet de chasser l'ennemi, qui a glissé entre les mâchoires du piège avant qu'elles ne se referment. Le manque de coordination entre les unités progressant à pied et l'élément motorisé a été immédiatement sanctionné.

Commentaire du traducteur

Une fois encore, sans une estimation précise de l'ennemi qui permet de calculer les rapports de force nécessaires pour le détruire, une opération ne peut réussir, sauf par chance. C'est d'autant moins le cas ici que l'avantage de la surprise s'évanouit rapidement. Facteur aggravant, la violence du choc de l'assaut ne peut prendre le relais comme facteur de succès, faute de moyens. Ces derniers arrivent, mais un peu trop tard.

L'approximation concernant le décompte des pertes amies est étonnante, surtout au niveau d'un bataillon. Le compte rendu reste muet sur celles de l'ennemi.

Ce dernier a choisi de rester dans des modes d'actions de guérilla furtifs. Quand il risque l'anéantissement, il préfère s'esquiver. Il choisit en revanche d'avoir recours à des missions classiques (défendre une position) quand il sent qu'il peut prendre l'avantage face à un ennemi en position de faiblesse.

P81/CH3

Assaut par air dans la zone du village de Rumbasi

Par le commandant V. V. Kovalev[4]

Début janvier 1985, le commandant de notre brigade de fusiliers motorisés[5] reçoit un renseignement qui fait état de la tenue d'une réunion ennemie le 25 janvier près du village de Rumbasi (au sud-ouest de Kandahar). Doivent y assister les chefs de la guérilla de trois provinces, qui comptent coordonner à cette occasion leurs actions futures. Décision est prise de les détruire.

Le plan du commandant de brigade est le suivant : faire mouvement vers le village le 25 janvier, isoler la guérilla dans la foulée, lancer un assaut par air pour boucler le village et enfin détruire l'ennemi. Le matin suivant, la brigade poursuivra sa progression en direction du sudouest pour achever la neutralisation de tout insurgé rencontré dans la région. Le mouvement se fera en un seul échelon. Le bataillon d'assaut par air de la brigade conduira l'assaut vertical.

Dans ce cadre, la mission de notre bataillon est de s'emparer d'une zone de poser au sud-est de Rumbasi, de détruire tout ennemi rencontré à proximité, de mettre en place un dispositif de bouclage à l'est et au sud-est du village et de tenir ces positions jusqu'à l'arrivée du gros de la brigade. Nous ferons alors jonction avec celle-ci et reprendrons avec elle la progression.

Nous nous préparons au combat du 23 au 25 janvier dans notre camp de base. En plus des préparatifs habituels, nous faisons effort sur l'entraînement technique à l'assaut par air. L'état-major du bataillon fixe le fractionnement[6] des différentes vagues d'hélicoptères, ainsi que les modalités de transport du matériel et de l'armement. L'aérodrome est situé près du camp de base. Le 25 janvier à 11 h, le bataillon fait mouvement vers l'aérodrome, charge les hélicoptères et met la dernière main à l'organisation des rotations[7]. L'embarquement de l'ensemble des pax et du matériel est terminé à 13 h.

La première vague vole à basse altitude sur une colonne en direction de l'objectif. Une passe de chasseurs-bombardiers et deux passes d'hélicoptères d'attaque MI24 frappent la zone de poser. Nos hélicoptères de transport MI8 avec leur armement de bord font de même. Alors que l'élément de tête qui a pris place à bord des quatre premiers hélicoptères se pose, l'ennemi le prend à partie avec des lance-grenades automatiques et de l'armement de petit calibre. Décision est prise de déplacer la zone de poser pour le gros du bataillon qui est censé se poser par la suite, d'un kilomètre vers le sud-est.

La première vague détruit l'ennemi autour de la zone de poser grâce à son courage et son esprit de décision et s'installe en position bouclage autour de Rumbasi. Au cours du combat, ses éléments tuent un grand nombre d'ennemis et capturent plus de trente armes et lance-grenades automatiques, ainsi que des munitions.

Alors que le gros du bataillon est en approche pour se poser sur la nouvelle zone poser, il est pris à partie par des feux croisés d'armes de petit calibre. Il ne parvient pas de ce fait à gagner les lisières du village. Deux hélicoptères d'attaque viennent l'appuyer, mais en vain. Les tirs d'artillerie de la brigade font défaut. L'ennemi ne peut donc pas être neutralisé avant l'arrivée du gros de la brigade.

Quand l'artillerie de la brigade est à portée de tir, le gros du bataillon fait un bond en avant pour s'emparer des positions de bouclage. Les moudjahidines qui tentent de se retirer du village en direction de Ruvabad sont hachés par les feux nourris de la première vague.

Notre bataillon déplore deux tués et trois blessés. L'ennemi a perdu plus de cent hommes. Nous avons capturé une grande quantité d'armement et de munitions. L'opération doit son succès à la surprise, aux mesures de déception (nous avons monté une fausse opération dans une autre zone) et l'action décisive et courageuse de la première vague.

Toutefois, le bataillon n'a pas complètement rempli la mission. Nous avons péché par manque de coordination avec les aéronefs en appui, ce qui n'a pas facilité les posés initiaux. De plus, nous étions hors de portée de l'artillerie de la brigade et nous n'avons pas pensé à utiliser des fumigènes ou des mines dispersables.

Commentaire de Frunze

À la lumière de l'expérience, on voit bien qu'un détachement d'assaut par air a besoin de disposer d'appuis feux internes, pour assurer son autonomie. Une compagnie doit recevoir une section de mortiers, une section de lance-grenades automatiques et un groupe du génie. Un bataillon devrait disposer d'une batterie de mortiers, de deux ou trois sections de lance-grenades automatiques et d'une section du génie. De surcroît, il doit bénéficier de l'appui d'un bataillon d'artillerie et d'une batterie de lance-roquettes multiples BM21 à portée de tir de la zone de poser. Le tout doit être appuyé par les aéronefs.

Il est plus pratique d'utiliser un couloir aérien unique si l'on estime que les défenses anti-aériennes de l'ennemi sont faibles et quand le terrain facilite une approche en toute discrétion. Les hélicoptères d'attaque doivent précéder et flanc-garder l'élément d'assaut par air pour préparer la zone de poser, puis la survoler en permanence, en utilisant l'armement de bord si nécessaire. Les troupes d'assaut par air doivent être entraînées à utiliser l'armement de petit calibre à partir des hélicoptères en vol.

Commentaire de l'édition américaine

Le manque d'hélicoptères rend difficile l'emport de l'ensemble des appuis feux organiques. Il paraît plus crédible et plus pragmatique d'appuyer les posés à partir des airs.

Commentaire du traducteur

L'assaut par air à partir d'hélicoptères suppose idéalement au préalable de disposer d'une gamme complète d'engins : hélicoptères de commandement pour coordonner l'ensemble des moyens (manœuvre, observation, appui), hélicoptères d'attaque pour délivrer l'appui, hélicoptères moyens pour transporter la troupe, hélicoptères lourds pour emporter du matériel et éventuellement quelques véhicules (transmissions, plateformes de tir...).

Il mérite d'être précédé par l'infiltration au préalable d'équipes d'observation qui vont s'assurer que la zone est praticable techniquement et tactiquement. Techniquement, en répondant à des questions simples : axe d'approche optimal (à déterminer en fonction de la présence éventuelle de l'ennemi), possibilité de poser simultané pour combien de machines, nature

du terrain (obstacles, déclivité, etc.). Tactiquement, dans le même ordre d'idées : dispositif antipersonnel ennemi et positions, dispositif antiaérien, minage ou piégeage, voire obstruction de la zone de poser. L'enjeu est de savoir si le premier échelon va pouvoir se poser et prendre d'emblée l'ascendant sur l'ennemi éventuel. Sinon, l'opération est suicidaire.

Compte tenu des élongations, cela demande une permanence de l'appui aérien, contraignante en termes de planification, difficile à gérer en conduite et qui plus est fragile par nature, car toujours susceptible d'être remise en cause par exemple par l'évolution de la météorologie ou la présence d'un dispositif antiaérien trop dense, sous-évalué au départ. À noter que le bombardement *a priori* de la zone de poser peut sembler séduisant, mais il présente l'inconvénient de lever la surprise, s'il n'est pas pratiqué dans les dernière minutes précédant le poser.

Le chef d'un élément d'assaut par air doit dans la mesure du possible envisager le pire, c'est-à-dire l'éventualité d'une rupture de l'appui aérien. Celle-ci peut entraîner l'impossibilité de bénéficier d'appuis feu, ou d'enlever sa troupe en fin d'action pour des raisons tactiques (trop forte pression de l'ennemi) ou tout simplement météorologiques. C'est pourquoi il doit prévoir une certaine autonomie en termes d'appui et de logistique. Il subit la rude contrainte de tenir l'équilibre entre la nécessité de rester léger pour être souple et manœuvrier, tout en se préservant la capacité de durer seul, sans soutien. Le dilemme est toujours cruel lors de la préparation des sacs et des fardeaux.

P85/CH3

L'assaut par air et le bouclage de l'ennemi dans la vallée de Lar-Mandikul

Par le commandant V.G. Chabanenko[8]

Le 16 mars 1985, nos services de renseignement apprennent que des forces de la guérilla se sont concentrées dans la vallée de Iar-Mandikul, à trente kilomètres au nord-est de Kaboul. Le commandant de la 103e division parachutiste donne l'ordre au chef de corps de mon régiment de les détruire.

L'idée de manœuvre de mon chef est la suivante : poser d'assaut du régiment à six kilomètres de l'ennemi, infiltration par la vallée, interdiction de ses sorties, puis ratissage avec une partie du régiment, appuyé par le reliquat. Des aéronefs fourniront l'appui feu ainsi que quelques lance-roquettes multiples situés à quinze kilomètres de la vallée avec notre « broniegrupa ».

Le 19 mars, nous atterrissons sur la zone de poser. L'ennemi nous a repérés immédiatement. Il ouvre un feu nourri et commence rapidement à se désengager pour échapper à nos frappes aériennes et d'artillerie. Seules les unités d'avant-garde des premier et deuxième bataillons réussissent à atteindre leurs positions de bouclage, mais elles ne disposent pas d'un rapport de force suffisant pour fixer le gros de l'ennemi. Au cours des quarante-huit heures suivantes, nos groupes de fouille trouvent et détruisent des caches d'armes et de munitions. Les unités en appui réussissent à occuper les points clés du terrain, ce qui leur permet d'appuyer les groupes de fouille et de refouler l'ennemi qui tente de bousculer les unités en bouclage.

Dans une vallée adjacente, le même scénario se produit. L'ennemi réussit à échapper aux griffes du dispositif du régiment et se met à progresser à travers la vallée. La raison en est simple. Nous nous sommes posés au niveau de la queue de colonne ennemie et que nous n'avons pas pu rallier les positions de bouclage prévues par le régiment. De plus, une fois encore, notre poser avait été décelé et nous avons atterri au mauvais endroit. Tout cela parce qu'au lieu de respecter les zones de poser prévues par la

planification, les pilotes nous ont déposé hors des feux ennemis et dans des zones suffisamment larges (4 km2) pour leur assurer un poser en douceur. Il m'a fallu deux heures pour réarticuler les unités de mon bataillon. C'est pourquoi j'ai été dans l'incapacité de faire mouvement vers mes positions de façon appropriée et à temps.

L'ennemi a ainsi pu fuir.

Commentaire de Frunze

Cette opération souligne la nécessité d'être renseigné en permanence sur l'ennemi jusqu'au déclenchement de l'action, afin de pouvoir affiner les plans et de changer si nécessaire la zone de poser. Une compagnie devrait disposer d'une zone de poser, un bataillon devrait en avoir deux ou trois, distantes chacune d'un kilomètre et demi au maximum. Les zones doivent être à l'abri des feux ennemis. Il va sans dire qu'il est nécessaire de planifier systématiquement une zone de poser alternative.

Les actions de combat en Afghanistan et cette opération en particulier, démontrent que l'extraction de la force d'assaut, une fois sa mission accomplie, mérite une attention particulière, car c'est durant cette phase que les pertes sont les plus élevés. Au cours du trajet retour vers les zones de regroupement et de récupération par hélicoptère, il s'agit de veiller à ce que l'ennemi ne se soit pas installé autour de la zone d'enlever. Pour tenir l'ennemi à l'écart, l'emploi de mines dispersables par air ou par lance-roquettes multiples sur les axes d'approche ennemis est recommandé. De plus la mise en place de postes de combat tout autour de la zone contribue à la sécuriser. Ces postes doivent être évacués en même temps que la force principale.

La saisie d'une zone d'enlever est une véritable opération dans l'opération. Il s'agit de s'assurer d'un appui aérien permanent à partir des aéronefs, d'un déplacement en formation de combat, éclairé par des reconnaissances jusqu'au point final.

Il faut établir les plans de chargement des hélicoptères immédiatement après réception de l'ordre d'évacuation, quitte à les affiner une fois l'unité rassemblée sur la zone d'enlever. Les sections de mortiers doivent être évacuées les premières, les fusiliers vidant les lieux les derniers. C'est au chef de l'opération d'assurer le commandement de la récupération. C'est

pourquoi il part le dernier. Les hélicoptères d'attaque doivent être prêts en permanence à délivrer des feux, notamment sur les pistes d'accès aux points hauts utilisées par l'ennemi. Une fois à bord des hélicoptères, les soldats doivent être prêts à employer leur arme, en vol, à travers les portes.

Les hélicoptères doivent stationner le moins de temps possible sur la zone d'enlever, car ils représentent une belle cible d'opportunité. Leur présence au sol ne doit pas excéder une minute trente.

Une fois l'opération terminée, le retour peut se faire par hélicoptères ou par engins blindés. Au cours de cette opération, le bataillon a effectué le trajet retour en véhicule et a progressé en formation tactique, chaque unité appuyant l'autre par bonds successifs, ce qui a permis de réduire les pertes au minimum au cours du repli.

Commentaire de l'édition américaine

Il peut être contestable d'évacuer les mortiers en premier. Dans certains cas, le commandant de compagnie peut avoir besoin de ses mortiers jusqu'au dernier moment.

Commentaire du traducteur

Le choix des zones de poser et d'enlever reste un problème crucial, dont la résolution en planification repose sur la reconnaissance préalable à l'aide de la cartographie, puis de confirmations sur le terrain (photos aériennes, images satellites, croquis d'observation réalisés suite à des patrouilles, renseignements de la police et de la population locale).

En conduite, il n'est pas choquant que des pilotes choisissent de ne pas se suicider en se posant directement sur un ennemi qui les attend de pied ferme. Le grief habituel des troupes au sol qui reprochent souvent aux pilotes de les poser au mauvais endroit et en général trop loin n'est pas toujours fondé. L'incompréhension mutuelle est souvent due à un manque de dialogue initial, de connaissance des limites des uns et des autres, et d'une certaine mauvaise foi. L'entraînement en commun en est le seul remède.

S'agissant de l'opération de bouclage en elle-même, l'ennemi s'échappe une fois de plus, faute d'un dispositif étanche, c'est-à-dire mis en place à la

fois avec discrétion et rapidité. Rappelons l'extrême difficulté de l'exécution de ce procédé, déjà mentionnée précédemment.

P89/CH4

La destruction d'une force de guérilla par assaut par air dans la province de Lowgar

Par le commandant Selivanov[9]

L'activité ennemie est en augmentation dans la province de Lowgar au mois d'août 1985. Les insurgés bombardent Kaboul à partir du sud-est, attaquent des convois militaires et civils ainsi que des postes soviétiques et afghans. Selon les renseignements des services de sécurité afghans (le Khad), des détachements avancés de la guérilla se situeraient dans une zone délimitée par un triangle Khurd-Kaboul, Malang, Kala et Malikheyl. Au total, cinq à six cents hommes, regroupés en une quinzaine d'unités de la guérilla y stationneraient. Le gros des forces a lui été repéré de dix à quinze kilomètres au sud-est de cette zone. C'est là, dans le village de Tizini-Khas, que les moudjahidines ont constitué des dépôts d'armes et de munitions gardés par quelque trois cents hommes armés de mitrailleuses lourdes et de mortiers. Le gouvernement afghan décide de mettre un terme aux bombardements de Kaboul, en installant un camp de base tenu et armé par un bataillon de Sarandoy dans la vallée de Lowgar.

La 103^{e} division parachutiste reçoit l'ordre d'attaquer les guérilleros. L'idée de manœuvre du commandant de division est de faire faire mouvement à ses unités en secret vers la zone d'opérations entre le 9 et le 11 août; puis du 11 au 18, d'encercler et de détruire les détachements avancés des insurgés, tout en leur interdisant de se replier vers leur base principale.

Deux régiments parachutistes sont désignés pour l'opération. Il manque un bataillon à l'un et deux à l'autre. Ils reçoivent le renforcement de la compagnie de reconnaissance du troisième régiment, une compagnie de reconnaissance autonome, un bataillon du génie, un bataillon de chars, et un régiment d'artillerie (auquel manque un bataillon). Deux groupes de reconnaissance sont formés à partir de la compagnie du même nom du régiment restant et un à partir de la compagnie de reconnaissance autonome. Leur mission est de mener le 13 août un raid de cinquante kilomètres dans la profondeur, pour interdire les débouchés des deux canyons au sud de la vallée de la province de Lowgar. Le gros de la force

(c'est-à-dire trois bataillons parachutistes) effectuera un assaut par air au nord du village de Khurd-Kabul, attaquera l'ennemi et interdira son repli en direction du sud. Alors, en coopération avec les groupes de reconnaissances, le gros parachèvera sa destruction

Cependant, ce plan d'opération se trouve dès le départ compromis. Les détachements avancés de la guérilla attaquent le tout nouveau poste afghan tenu par le bataillon des Sarandoy. Ce dernier ne combat pas. Il se débande dans la panique. Le commandant de division décide alors de fusionner les deux groupes de reconnaissance et de les renforcer d'un groupe du génie. Au lieu d'aller dans la zone prévue, ils effectueront un poser d'assaut à l'est du village de Malikheyl et boucleront le canyon.

L'échelon de commandement du groupement et la compagnie de reconnaissance régimentaire sont dans la première vague. La seconde vague est constituée par la compagnie de reconnaissance autonome et le bataillon de Sarandoy. Des hélicoptères survoleront la zone d'opérations toute la journée pour assurer le relais radios, afin de garantir aux troupes au sol des liaisons permanentes.

Le vol dure trente minutes. Les deux premières vagues atterrissent sur le versant ouest du canyon et font mouvement vers le sud-est sous un tir nourri de mitrailleuses lourdes et de mortiers. À la faveur de la tombée de la nuit, ils s'en sortent sans aucune perte. Mais ils ne peuvent bénéficier d'aucun tir d'artillerie, puisqu'ils sont hors de portée. En outre, du fait de l'obscurité, ils ne peuvent pas non plus recevoir d'appui aérien. L'ennemi tient les hauts et les prend à partie à partir de trois directions différentes. Ils se retrouvent fixés, le temps pour l'adversaire d'exfiltrer environ six cents hommes hors du canyon. La compagnie de reconnaissance fait feu sur les guérilleros qui se replient. Maigre consolation.

Le plan prévoyait, en effet, que l'ensemble des forces boucle le canyon et interdise tout repli. La densité des tirs ennemis a dissuadé le chef du groupe de reconnaissance d'engager ses troupes dans le canyon. Il a préféré les enterrer en défensive le long de la crête. Le lendemain matin, 14 août, le premier régiment de la division effectue son poser d'assaut, précédé par des tirs d'artillerie sur la zone d'atterrissage. Même si l'ennemi déplore quelques pertes, le but de l'opération n'a pas été atteint. L'attaque s'est produite trop

tard, ce qui a donné le temps à l'ennemi de replier le gros de sa force à travers le canyon et d'échapper à nos frappes.

Après avoir reçu de plus amples renseignements sur les insurgés, le commandant de division, le général de division Yarygin, décide, pour sauver l'opération, de rebondir, et de passer directement à la phase suivante : mettre la main sur les dépôts d'armes et de munitions, mais aussi détruire les insurgés dans les villages de Tizini-Khas et de Zandekhkalai.

Le reste du détachement d'assaut comprend un régiment parachutiste aux ordres du lieutenant-colonel Solovev et un groupe de reconnaissance sous mon commandement. Ce groupe est formé par la compagnie de reconnaissance autonome et le régiment afghan Sarandoy qui n'ont pas été infiltrés la nuit précédente.

Le plan du commandant de division est le suivant : le 14 août à 14 h 45, les troupes seront enlevées par MI8 à partir d'une zone voisine de Malikheyl. Elles donneront l'assaut par air dans la région de Tizini-Khas en trois rotations sur quatre ZP (zones de poser). La première rotation s'installera en interdiction à 18 h 30; pour 19 h, elle devra avoir préparé et mis en œuvre un plan de feu[10] complet. L'échelon principal suivra cette première vague et aura pour mission de détruire l'ennemi dans la zone, tout en interdisant au gros des insurgés de se replier. Une fois le bouclage en place, chaque compagnie dépêchera une section en avant pour donner des coups de sonde.

Les rotations : participent à la première rotation le deuxième bataillon (cent quatre-vingts hommes sur 18 MI8) et le premier bataillon (cent vingt hommes sur 12 MI8) qui appartiennent chacun au 350^{e} régiment parachutiste. La deuxième rotation comprend le PC de la division et celui du régiment, la compagnie de reconnaissance régimentaire, une compagnie du premier bataillon (cent quatre-vingts hommes), et le groupe de reconnaissances (les cent vingt hommes). La troisième rotation comprend les membres du groupe de reconnaissance (cent quatre-vingts hommes).

Les zones de poser : le deuxième bataillon se posera sur la ZP1 ; le premier bataillon (moins une compagnie) sur la ZP2 ; le groupe reconnaissance sur la ZP4 ; et le reliquat sur la ZP3. Les zones de poser bénéficieront d'une préparation d'artillerie de 14 h 12 à 14 h 28. Ensuite, les

aéronefs les bombarderont de 14 h 30 à 15 h. Un appui feu aérien sera disponible en permanence en l'air de la fin du poser jusqu'à 18 h.

Le chef du groupe d'assaut par air commet une erreur et pose tous les groupes six kilomètres à l'ouest de la zone prévue. Nous devons alors franchir les montagnes pour rallier les secteurs prévus. Nous avons perdu l'avantage de la surprise. Nous ne trouvons aucune cache d'armes et de munitions dans le village de Tizini-Khas.

Toutefois, les explications d'un guide afghan nous éclairent. Les noms de villages imprimés sur la carte et leur appellation réelle par les autochtones diffèrent. Le village marqué Tizini-Khas se nomme en fait Zandekhkalai. Nous fonçons nous en emparer. Nous bousculons les forces ennemies qui interdisent les approches du village et celles qui tiennent les hauteurs verrouillant l'entrée du canyon. Ensuite, le groupe de reconnaissance fouille les caches avec une compagnie parachutiste, tandis que le régiment afghan de Sarandoy nous appuie.

Au cours de cette action couronnée de succès, notre groupe de reconnaissance abat environ cent cinquante moudjahidines et met la main sur sept caches d'armes. Le professionnalisme du groupe de reconnaissance, entre autres, a permis à la division de remplir sa mission.

Commentaire de Frunze

Les première et deuxième phases de l'opération fourmillent d'erreurs. Au cours de la première phase, les Soviétiques atterrissent en fin de journée, se privant de fait de l'appui de l'aviation. De plus, ils ne disposent d'aucune possibilité de tirs d'artillerie à portée. En outre, les renseignements ne précisent pas la localisation de l'ennemi. Enfin, les itinéraires d'approche des hélicoptères et les zones de poser sont mal planifiés au cours de la deuxième phase de l'opération.

Commentaire de l'édition américaine

Les Soviétiques n'hésitaient pas à réarticuler leurs moyens, notamment ceux de reconnaissance qui pouvaient basculer au profit d'une autre unité.

La lecture de la cartographie ainsi que la navigation sont particulièrement difficiles en montagne, en particulier en Afghanistan, où

les points de repère manquent aussi bien au sol que vu du ciel.

Commentaire du traducteur

L'emploi d'hélicoptères en relais radios en terrain montagneux représente une solution un peu riche, mais tout à fait pertinente (bien que dangereuse, si l'ennemi dispose de défenses antiaériennes). L'héliportage d'équipes de transmissions sur des hauteurs choisies avec soin pour assurer la permanence des liaisons vers le bas et vers le haut[11] est une autre solution, à condition de leur fournir un groupe de protection. Ce procédé est non seulement dangereux car il ajoute une « cible molle », mais il est très consommateur en effectifs et en logistique, surtout si l'opération est appelée à durer.

Le problème de la cartographie est essentiel. Il s'agit de disposer d'une bonne couverture au départ (si possible numérique de nos jours). Mais celle-ci n'est pas suffisante et ne peut être réalisée que par les seuls moyens images (satellites, photos aériennes). Des relevés topographiques doivent être effectués en permanence au sol, au gré des patrouilles pour préciser la position des grottes, des caches naturelles, des nouvelles habitations et surtout la toponymie, en vérifiant scrupuleusement la correspondance entre les noms de villages et leur appellation réelle. Il s'agit là d'un véritable travail de fourmi, réalisé dans une optique de contrôle du terrain et de la population qui s'y trouve.

P94/CH5

La saisie d'un centre d'entraînement de moudjahidines par assaut par air

Par le lieutenant-colonel Istratiy[12]

En octobre 1985, nous recevons un renseignement faisant état de la présence d'un centre d'entraînement ennemi situé au sud-ouest de Kandahar, destiné à entraîner les tireurs de missiles sol-air portables.

Mon commandant de bataillon me communique ses ordres. Le 13 octobre, la compagnie d'assaut par air mènera un assaut vertical et sécurisera une zone de poser à proximité du centre d'entraînement. Après avoir recueilli le reste du bataillon, elle participera à sa saisie et à sa destruction.

Au cours de l'entraînement préalable, nous apportons une attention particulière à l'analyse du retour d'expérience des combats passés et de la mission de la compagnie et des sections. Nous affinons les ordres à l'aide de photographies aériennes. Grâce à elles, nous parvenons à identifier des couloirs d'infiltration permettant de s'approcher de l'objectif, des positions de tir éventuelles ainsi que des zones de concentration des feux. Nous dressons un catalogue des cibles que nous voulons faire détruire par l'artillerie, ou les aéronefs.

Nous disposons de quarante-huit heures pour nous préparer à l'opération. Le commandant de bataillon planifie chacune des missions des sections sur la carte et organise un « *wargaming* » qui a pour but de passer en revue tous les cas non conformes. Il veille à assurer l'équilibre entre la puissance de feu de l'unité et celle des aéronefs en appui. De même, il arrête personnellement les positions de tir des mortiers et des lance-grenades AGS17, ainsi que l'emplacement du poste de commandement et d'observation de la compagnie. Au cours du *« wargaming* », il insiste sur l'action de mon groupe de tête lors de la phase de prise et de sécurisation de la zone de poser.

Le 13 octobre au matin, ma compagnie lance l'assaut. En dépit d'une planification minutieuse, nous nous retrouvons coupés du gros du bataillon. Après une journée complète de combat, la situation devient critique. Nous

sommes presque à court de munitions. Les tentatives de ravitaillement par hélicoptère échouent. Mes hommes doivent tirer au coup par coup plutôt que par rafales. Je ne cesse de demander l'appui de l'artillerie et des aéronefs sur les positions ennemies.

Le gros du bataillon tente une percée pour établir la jonction avec la compagnie. Il s'avère que cela sera impossible avant le 14 octobre matin. Nous ne pouvons pas tenir aussi longtemps. C'est pourquoi après avoir fait le point, je décide d'attaquer à la nuit tombée.

Mes ordres sont simples. La deuxième section s'emparera de la pente sud-est de la Crête 2825, et en coordination avec le dispositif en appui, elle fera diversion en attirant l'attention de l'ennemi sur elle. Les première et deuxième sections déborderont simultanément l'ennemi par l'ouest et par l'est le 14 octobre à 2 h 30 du matin. Elles attaqueront en même temps à partir de deux directions pour s'emparer de la base, et tiendront ensuite le camp jusqu'à l'arrivée du bataillon.

Le plan se déroule comme prévu. À 4 h, nous sommes maîtres de la base, sans avoir subi la moindre perte. Nous avons capturé trois mitrailleuses lourdes, deux fusils sans recul, dix-sept armes individuelles et des munitions. À 6 h, l'ennemi tente de reprendre la base, mais nous parvenons à le repousser. Au cours du combat, mes hommes utilisent les armes et munitions qu'ils ont capturées à l'ennemi. Une fois qu'il nous a rejoint, le gros du bataillon inflige de lourdes pertes à l'ennemi et l'oblige à se replier, lui interdisant toute possibilité de reconquérir le camp d'entraînement.

Commentaire de Frunze

Cet exemple montre qu'une attention particulière doit être apportée à la dotation initiale en munitions, vivres, eau et piles (pour les radios).

De plus, il faut s'assurer qu'un flux logistique continu puisse alimenter les troupes au contact à partir de la zone de poser. Le ravitaillement peut décider du sort d'un combat en montagne. Cela repose sur une bonne coordination avec les aéronefs. En règle générale, plus la zone de poser est proche de la zone de combat, plus les ravitaillements sont exposés, donc susceptibles d'être annulés ou reportés.

Commentaire de l'édition américaine

Les Soviétiques sont à court de munitions au bout d'une journée de combats. Cela tient certainement à l'abus du tir par rafales illimitées.

Commentaire du traducteur

Il est curieux de voir le commandant de bataillon élaborer puis donner lui-même les ordres aux sections. Cette opération initiale de niveau compagnie est certes essentielle, car elle conditionne la réussite de celle du bataillon, à qui elle ouvre la porte. Cependant, c'est plutôt au commandant d'unité de rendre compte de son ordre d'opération, sous forme d'un « *backbrief* » et de passer à cette occasion en détail l'action de telle ou telle section. Chacun travaille alors à son niveau et garde le recul nécessaire.

La gestion des munitions est une affaire essentielle, surtout pour des troupes isolées et qui plus est combattant en montagne à pied. Il s'avère tout d'abord que le tir par rafales (qui plus est illimitées) des fusils d'assaut est relativement inefficace. Mieux vaut disposer de quelques fusils-mitrailleurs qui vont saturer les positions ennemies pour permettre un redéploiement du dispositif ou appuyer un assaut et utiliser les fusils d'assaut au coup par coup, en coordination avec les armes de précision.

S'agissant des stocks, il s'agit au départ de prévoir une surdotation, en sélectionnant bien les types de munitions les plus utiles, selon l'engagement probable. Avant l'action, il s'agira de prévoir le pire, c'est-à-dire le cas où le ravitaillement ne suit pas, parce que l'unité se trouve fixée, voire encerclée, ou qu'elle est beaucoup trop éloignée des moyens logistiques. Le suivi des consommations pendant l'action à tous les échelons est indispensable. Le commandant d'unité doit déterminer le seuil de stocks à partir duquel il faut prendre la décision soit de se replier, soit de risquer le tout pour le tout en lançant une attaque décisive, le pire étant de ne rien décider, c'est-à-dire d'accepter l'anéantissement ou la capture sur place. Le capitaine fait en l'occurrence preuve d'un bel esprit de décision.

La manœuvre de la compagnie est hardie. Il choisit de déborder sur deux itinéraires parallèles. Il prend un risque, dans la mesure où il disperse ses forces, mais entretient ce faisant l'incertitude, dans la mesure où il complique l'analyse de ses intentions par l'ennemi.

La question du bon choix des zones de poser se pose à nouveau : si elles sont proches, elles permettent la surprise et le choc immédiat, mais s'exposent au feu, compliquant le poser ultérieur des aéronefs. Si elles sont éloignées, les avantages et les inconvénients sont inversés. Le choix pourrait être alors fait d'en adopter deux, une à proximité pour l'assaut et une seconde au profit de la logistique. Mais il y a un prix à payer à cela : absorber un volume de troupes trop important pour la sécurisation, au détriment de la manœuvre et disperser le dispositif, ce qui conduit à le fragiliser. On en revient à la nécessité d'une planification préalable prenant en compte l'impératif du soutien et de la récupération finale.

Il paraît pertinent, pour les troupes d'assaut, de conserver une capacité de déblaiement et d'équipement (moyens légers de signalisation de jour et de nuit) d'une zone de poser, en prévoyant un lot minimal d'outils (selon que la zone est boisée ou non, tronçonneuse, pioches, etc.). Cet attirail peut également s'avérer précieux pour le combat en localité. Il s'agit là encore de faire des choix pour optimiser l'équipement emporté, compte tenu des charges offertes en hélicoptère et de la capacité limitée de portage du combattant.

L'intérêt des largages à grande hauteur peut représenter une solution pour ravitailler une troupe coupée des flux logistiques. Ils ont pour intérêt d'éviter d'exposer des aéronefs, si l'imbrication est forte. Leur efficacité repose sur leur précision, bien entendu.

P98/CH6

Le bouclage du canyon d'Islam-Dara
par assaut vertical d'un bataillon parachutiste

Par le lieutenant-colonel S. I. Pariy[13]

En 1985, l'ennemi a subi une série de revers dans les provinces de Kaboul et de Kunar ; on assiste alors à une recrudescence sensible de ses activités. Il bombarde, en effet, des bases militaires et des postes avancés et fait feu sur des convois civils. La situation le long de la frontière sud du pays dans la province de Kandahar est particulièrement préoccupante. L'une des plus importantes bases de la guérilla est située à cent cinquante kilomètres au sud de Kandahar. Elle entraîne les insurgés et leur fournit armes et munitions pour aller combattre loin à l'intérieur des terres. Elle est installée dans le canyon d'Islam-Dara et se compose de différents camps, d'un hôpital, d'une grande boulangerie et de dépôts d'armes et de munitions.

Le commandant de division donne l'ordre au chef de corps de mon régiment parachutiste d'effectuer un poser d'assaut avec un bataillon aux sorties nord du canyon et de mettre à terre un autre bataillon aux sorties sud. Les deux unités doivent interdire les débouchés du canyon, puis participer à la destruction de l'ennemi avec les autres régiments de la division, sachant que cette dernière sera engagée dans la foulée.

Mon bataillon (le premier) doit initialement embarquer une compagnie parachutiste renforcée de la section de reconnaissance dans huit hélicoptères MI8, puis escorté par quatre hélicoptères d'attaque MI24, s'emparer par assaut vertical de la zone de poser numéro un (ZP1).

L'échelon de tête doit se saisir, pour le 18 novembre en fin de journée, de deux hauteurs clés du terrain ainsi que d'un col. Le 19 novembre, il appuiera la mise en place du reste du bataillon et du régiment. Mon bataillon verrouillera alors les entrées nord du canyon pour interdire tout repli ennemi dans cette direction.

Au cours de notre préparation, les commandants d'unité apportent une attention particulière à l'étude de la zone d'objectifs à l'aide de photos aériennes. Ils affinent leur coordination et dirigent un exercice

d'entraînement aux liaisons (un exercice PC transmissions, un carré vert selon le jargon en vigueur).

Les troupes s'entraînent pendant une semaine, et achèvent cette période par un exercice de niveau compagnie, destiné à restituer les missions suivantes : prise et contrôle d'un mouvement de terrain, bouclage d'une zone et appui d'une opération héliportée. Le 18 novembre, la mission de la première vague du bataillon a été étudiée dans le détail. Le commandant de bataillon en prend le commandement.

Le 18 novembre à 15 h, notre première vague (sous-groupement de tête) est héliportée. Au cours de l'approche sur la zone de poser, l'ennemi abat quatre de nos hélicoptères, blessant sept de nos soldats. Les hélicoptères restants sont dans l'incapacité de se poser et regagnent la base. La mission de la première vague doit pourtant être remplie par un groupe réduit de survivants pris sous le feu. La section de reconnaissance est en meilleure posture. Elle s'empare d'une hauteur favorable et, de là, appuie le repli des survivants. Elle prend l'ennemi de flanc, détruit deux positions de tir et s'empare de deux hauteurs clés du terrain prévues. Les survivants réussissent à se replier, puis ils s'installent sur des positions défensives sur une hauteur.

Le 19 novembre au matin, les positions ennemies identifiées par la section de reconnaissance subissent un déluge de feu d'artillerie et de frappes aériennes, ce qui permet alors au reste du bataillon, suivi par le régiment, de se poser sur la ZP2. La première est mise à terre sans encombre. Le 19 novembre, à 8 h, la deuxième compagnie parachutiste s'empare des hauteurs favorables pour interdire les sorties nord du canyon.

Le 20 novembre à 4 h, la troisième compagnie parachutiste s'empare des hauteurs dominant les versants ouest du canyon. Deux sections de la première compagnie parachutiste chassent l'ennemi installé sur une autre hauteur et, en prennent le contrôle le 19 novembre à 6 h 30.

De ce fait, le 20 novembre à 4 h, les sorties nord du canyon sont totalement bouclées, ce qui contraint l'ennemi à tenter de se retirer en direction du sud-ouest. Entre-temps, les autres unités de la division ont pu s'emparer des hauteurs et boucler le canyon. Elles achèvent la destruction de l'ennemi.

Notre bataillon n'a subi aucun décès et ne déplore que les sept blessés de la première vague et les trois accidentés de la route. Quatre hélicoptères de manœuvre ont été détruits. L'ennemi a perdu trente-cinq hommes.

Commentaire de Frunze

L'ennemi a concentré le gros de ses forces dans la partie sud du canyon. Nous avons réussi à le tromper sur la position réelle de l'essentiel de notre dispositif, ce qui a permis *in fine* de le vaincre.

Il s'agit de bien prendre en compte la qualité des défenses antiaériennes mises en place par l'ennemi. Les différentes positions étaient inter-connectées et protégées, notamment des coups de l'artillerie et des aéronefs. En raison d'un manque de renseignement sur la position de ces armements, nos hélicoptères d'attaque ont tiré de façon indiscriminée sur les hauteurs, alors que les mitrailleuses qui ont abattu les hélicoptères de manœuvre étaient situées au pied des montagnes.

Le succès de l'opération a reposé sur l'action courageuse et décisive de la première vague. Chaque échelon qui se pose sur une ou plusieurs zones de poser doit se préparer à mener une action en autonome, dans la mesure où il peut s'avérer impossible de poser d'autres vagues sur le même point par la suite.

La charge offerte et donc l'emploi des hélicoptères varient selon l'altitude. Ainsi, un MI8 pourra transporter six à huit combattants à 2 000 mètres, mais seulement quatre ou cinq entre 3 000 et 4 000 mètres d'altitude.

Commentaire de l'édition américaine

La contre-guérilla est l'affaire des chefs de section et des commandants de compagnie. L'autonomie et l'initiative aux plus bas échelons sont pour cette raison un critère de succès déterminant. Autant cette qualité était développée chez les parachutistes soviétiques, autant elle semblait manquer dans les forces motorisées.

Il est difficile de retenir un critère de succès pour la contre-guérilla. Le décompte des cadavres est loin d'être satisfaisant. Il s'avère que, dans la plupart des combats, les Soviétiques ne parvenaient pas à détruire le gros.

Ils s'en prenaient aux arrière-gardes et aux éléments les plus faibles. Cela s'explique par des systèmes de bouclage relativement poreux, en particulier de nuit.

L'absence d'un corps de sous-officiers professionnels a certainement fait gravement défaut aux Soviétiques au cours de ces actions de bouclage/ratissage. Les appelés se retrouvaient dans des positions de commandement, préférant souvent dormir ou refuser le contact, par peur d'être tués.

Commentaire du traducteur

Les exercices de rodage des transmissions et des procédures radio sont indispensables. Ils permettent d'éviter les erreurs grossières (oubli d'une procédure particulière à un moment critique) qui peuvent coûter du temps et des vies. Ils permettent de fluidifier la manœuvre, en faisant largement l'économie des délais de mise en route en début d'opération. Or il s'avère que c'est bien souvent le démarrage qui est critique et qui conditionne la suite, en particulier pour des missions de ce type où l'essentiel est d'arriver vite, fort et par surprise. Traditionnellement, mais sans en faire une règle générale, la première phase consiste à placer l'unité dans les conditions de réaliser l'effet majeur[14] qui se situe dans la plupart des cas au milieu de la deuxième phase, celle qui voit la destruction de l'ennemi.

Concernant les charges offertes par les hélicoptères en montagne, la tendance consiste à surmotoriser les machines. Elle a un coût.

Le problème des indicateurs de succès ou d'échec en contre-insurrection est majeur, en particulier dans des démocraties où les militaires doivent rendre compte du résultat de leur action à leur gouvernement et indirectement à l'opinion publique. Tout d'abord le résultat n'est pas uniquement cinétique, mesurable par la réussite de telle ou telle opération tactique de destruction d'une bande identifiée. Sachant que le but à atteindre est de faire basculer la population du côté des forces contre insurrectionnelles, beaucoup d'actions *a priori* « non guerrières » doivent être prises en compte. Elles sont souvent peu spectaculaires, mais elles constituent un investissement rentable dans la durée. Par ailleurs, s'agissant des actions cinétiques de destruction des insurgés, le bilan des pertes ennemies reste tout de même révélateur des coups portés à l'insurrection.

L'essentiel est de veiller à ce que le vivier des insurgés ne se renouvelle en permanence en raison de l'exaspération de la population ou de la porosité excessive de la frontière (ici celle du Pakistan). Les Madrasas (écoles coraniques) formaient des centaines de combattants par mois à l'époque de la guerre, couvrant très largement les pertes subies par l'insurrection.

Le bilan des pertes amies mérite aussi d'être étudié de près, car il rencontre un écho international et intérieur très fort. L'analyse de son augmentation est délicate car facilement biaisée. Une recrudescence des morts et des blessés peut signifier une perte de contrôle de la situation dans laquelle les forces sont de plus en plus passives et subissent des coups d'épingle successifs (attentats, embuscades, attaques de postes isolés et de convois...). Elle peut également traduire à l'inverse les résultats d'une reprise d'initiative sur l'ennemi qui est traqué dans des sanctuaires qui paraissaient auparavant inexpugnables, au prix de pertes plus élevées liées à la dureté inhérente à l'engagement offensif, notamment en montagne.

P102/CH7

Un assaut par air dans la région fortifiée de Melava

Par le commandant N.G. Ten'kov[15]

Au printemps 1987, un compte rendu renseignement nous révèle que les moudjahidines ont fortifié une région non loin de Jalalabad, dans la province de Nangarhar. Des stocks d'armes, de munitions, de médicaments et de vivres ont été constitués, en provenance du Pakistan. Les points clés du terrain ont été fortifiés, protégés par des champs de mines denses. De profondes tranchées et des abris ont été creusés dans la roche. Chaque hauteur a été transformée en point d'appui, capable d'assurer une défense omnidirectionnelle ; elle dispose d'une arme antiaérienne, d'un mortier de 82 millimètres et d'une mitrailleuse lourde. Toujours selon les estimations de nos services, environ cinq cents hommes armés d'armes automatiques et de fusils de précision défendent la zone. L'ennemi a organisé son dispositif et ses combattants assurent une protection omnidirectionnelle et permanente.

La brigade d'assaut par air reçoit l'ordre d'opérer un mouvement de cent vingt kilomètres en direction de Kaboul avec deux bataillons parachutistes renforcés, un bataillon d'artillerie et quelques unités spécialisées de la brigade. Une fois sur place, elle doit se ravitailler et se remettre en condition, avant de faire à nouveau route sur cent soixante-dix kilomètres de Kaboul à Jalalabad. À l'arrivée, la brigade doit se réarticuler avant de lancer l'opération proprement dite.

Le plan visant à détruire l'ennemi dans la région fortifiée est le suivant : effectuer simultanément un mouvement sur la route de trente-deux kilomètres à l'aube du 12 avril et un assaut par air avec deux bataillons au plus près des points d'appui ennemis. Après avoir neutralisé le dispositif défensif des insurgés, les bataillons exploiteront le succès en engageant les réserves. Ils saisiront les stocks, prendront le contrôle des points d'appui et des postes de combat. Ils feront ensuite sauter tous les travaux d'aménagement du terrain effectués.

La veille de l'opération, le commandant de brigade et ses officiers d'état-major étudient la carte et les photographies aériennes de l'objectif, en vue de

déterminer le meilleur couloir d'approche aérienne, les zones de poser et de calculer le temps nécessaire pour mener l'opération. Les troupes suivent un entraînement d'assaut par air, d'attaques de sentinelle et de capture de caches.

Conformément au plan, la brigade entame son mouvement routier en *black-out*[16] le 11 avril à 20 h 30. En raison de la densité des champs de mines sur l'itinéraire, la brigade rejoint le point de regroupement avec trois heures de retard. L'embarquement dans les hélicoptères se fait dans la foulée.

Grâce à la compétence de l'adjoint de la brigade et à la qualité des commandants des premier et deuxième bataillons, les hélicoptères peuvent décoller dans les temps, c'est-à-dire à 6 h 30. Effectuant un vol tactique[17], les pilotes atteignent le versant des montagnes défendues par les points d'appui sans se faire détecter et débarquent les troupes à 6 h 44. Les hélicoptères d'attaque appuient le poser, tandis que des feux d'artillerie neutralisent les positions de tir ennemies. Simultanément, deux patrouilles de MI8T s'en prennent aux mitrailleuses lourdes et aux cantonnements des gardes.

La lutte pour la conquête des crêtes a duré en tout et pour tout dix-sept minutes. Nous avons perdu cinq hommes, trois tués et cinq blessés. L'ennemi a été totalement pris au dépourvu et a perdu des dizaines de combattants. Au cours des vingt-quatre heures suivantes, nous traquons les survivants. Nous faisons main basse sur un énorme stock d'armes et de munitions. À titre d'exemple, le nombre de missiles artisanaux capturés dépasse le millier.

Commentaire de Frunze

Le succès est dû à un plan minutieusement préparé, reposant sur une bonne analyse de l'ennemi, du terrain et de l'emploi des forces.

Commentaire de l'édition américaine

L'ouverture itinéraire n'a pas été effectuée de façon satisfaisante, d'où un retard de trois heures. On relève dans cet exemple comme dans d'autres, une carence dans l'emploi des moyens de reconnaissance. Par définition, ces derniers permettent d'éviter au gros de la force d'être surpris, ce qui facilite

son engagement. À ce titre, l'emploi d'équipes de renseignement humain s'impose, en particulier dans le cas de ce type d'opérations d'assaut par air.

L'utilisation des hélicoptères a permis aux Soviétiques de s'affranchir de l'usage systématique de véhicules blindés, peu discrets car cantonnés aux axes et peu adaptés aux terrains difficiles de l'Afghanistan. Les conscrits soviétiques rechignaient à s'engager directement au contact de moudjahidines décidés à en découdre.

Les Soviétiques compensaient ce manque de combativité par leur supériorité aérienne, qui reposait notamment sur l'emploi des hélicoptères d'attaque MI24, engin meurtrier et particulièrement redouté au moins jusqu'en 1988. A partir de cette date, l'arrivée des missiles sol-air portables Stinger limita dans une certaine mesure leur efficacité, de même que les problèmes de soutien logistique des machines qui clouaient une partie de la flotte au sol. Ce sous-dimensionnement consenti du soutien s'explique par le fait qu'ils voulaient limiter leur engagement dans cette guerre, aussi bien sur le plan logistique que psychologique.

Commentaire du traducteur

La destruction des ouvrages de fortification des zones de sanctuaires mérite d'être soulignée. Dans la mesure où l'ennemi a tendance à réutiliser les mêmes sites pour combattre et se soutenir, ce genre d'action est particulièrement rentable. Il s'agit plus généralement également d'éradiquer toute l'infrastructure de soutien, en transformant la région en zone interdite. Cette décision doit être mesurée en fonction de l'effet à atteindre sur la population. Si la zone est peu densément peuplée l'impact sera limité. À l'inverse, le résultat humain d'une telle entreprise peut s'avérer largement contre-productif. Là encore, la décision tactique de destruction doit être mesurée à l'aune de la nécessité de conquérir la population, but final de la lutte.

La fouille des caches et des habitations représente un savoir-faire qui ne s'improvise pas. Il s'agit de mettre en place des procédures qui à la fois autant que faire se peut respectent les usages de la population (éviter, autant de pénétrer dans la partie privée de l'habitation, pour ne pas humilier les occupants et s'en faire des ennemis, respecter l'intimité, notamment les femmes...), tout en permettant de découvrir ce que l'on cherche en agissant

rapidement et précisément. L'opération part d'abord d'un renseignement préalable précis qui permet d'aller droit au but et d'éviter de fouiller l'ensemble des habitations en suscitant de la rancœur. Ensuite, la mise en place rapide d'un dispositif de bouclage étanche (par exemple autour d'un village) s'impose. Enfin, les équipes de fouille doivent coordonner leur progression. Cette action doit être appuyée si besoin par des palabres avec les représentants du village, pour expliquer et justifier, tout en faisant passer des messages. L'emploi des chiens et du génie constitue un plus indéniable. L'appui de la police locale, ne serait-ce que pour des raisons légales, démultiplie l'efficacité de telles opérations. Il s'avère indispensable en termes de légitimité.

---

1. Cet officier a servi en Afghanistan de décembre 1981 à avril 1984 comme chef de section, puis comme commandant de compagnie d'un bataillon d'assauts par air.
2. D'assaut par air.
3. *Idem.*
4. Cet officier a servi en Afghanistan de juin 1983 à juillet 1985 comme chef de section, commandant de compagnie et chef d'état-major de bataillon.
5. La 70e brigade motorisée autonome.
6. Il s'agit pour le chef de prévoir la répartition du personnel dans les hélicoptères, vague par vague, en ayant un œil particulier sur les moyens de commandement et d'appui interne. L'enjeu est de pouvoir engager le combat dès le poser en ayant des modules cohérents d'emblée, sans toutefois mettre tous ses œufs. Il faut envisager le cas où un ou plusieurs hélicoptères manquent à l'appel.
7. C'est-à-dire l'organisation du cadencement et du volume des vagues d'assaut.
8. Cet officier a servi en Afghanistan de décembre 1983 à juin 1985 comme commandant de bataillon.
9. V. V. Selivanov a servi comme officier renseignement d'un bataillon parachutiste.
10. Il s'agit au vu du terrain de planifier les différents tirs d'appui indirects de l'artillerie, de l'aviation et des hélicoptères de combat qui vont être nécessaires à la manœuvre.
11. C'est-à-dire vers les unités subordonnées mais aussi vers le commandement.
12. Cet officier a servi en Afghanistan de 1984 à 1986 comme commandant de compagnie.
13. Cet officier a servi de septembre 1985 à octobre 1987 comme chef d'état-major puis chef de corps d'un bataillon parachutiste.
14. C'est-à-dire l'action particulière dont la réussite va déterminer le succès de l'ensemble de l'opération. Par exemple, pour la saisie d'un carrefour, le contrôle d'une hauteur dominante à partir de laquelle les armes lourdes vont pouvoir appuyer rend la perspective de la prise du point quasi certaine. C'est l'effet majeur.
15. Cet officier a servi en Afghanistan comme adjoint au chef des opérations d'une brigade autonome.
16. C'est-à-dire tous phares éteints, pour préserver la surprise. L'efficacité de ce genre de mesures est relative. Tout d'abord, elles ralentissent la vitesse de progression et génèrent des accidents. Ensuite,

de toute façon la population et les nombreux insurgés infiltrés assurent un maillage dense sur l'ensemble du territoire et peuvent renseigner l'insurrection de tout mouvement routier d'ampleur.
17. C'est-à-dire au ras du sol, en suivant les mouvements de terrain pour échapper aux vues et aux éventuels radars.

CHAPITRE 4

DÉFENSE ET SÉCURITÉ DES POSTES A VANCÉS

LA supériorité globale en termes numériques et d'équipements des forces soviétiques et de leurs alliés explique que les actions défensives aient été conduites exclusivement en réaction, et ce à des niveaux tactiques relativement bas (section, compagnie et bataillon) et non planifiées comme telles. En revanche, de nombreuses mesures de sécurité furent prises pour se prémunir des actions adverses.

Les Soviétiques font en théorie une nette distinction entre les actions défensives et les mesures de sûreté[1]. Cela s'explique aisément par la nature d'un ennemi qui menait des actions ponctuelles du fort au faible sous forme de raids ou d'embuscades.

Cette expérience révèle *a posteriori* que les actions défensives de sûreté ont été essentielles, permettant de sécuriser les activités quotidiennes de régions entières, de garnisons et de bases avancées. Elles ont permis en outre de nettoyer de la présence des moudjahidines certaines zones ou points clés du terrain comme les tunnels et les cols.

P108/CH1

Une section de fusiliers motorisés défend les abords du village de Jurm

Par le commandant S. V. Milyuk[2]

En août 1980, nous apprenons qu'une bande importante de guérilleros est en train de se rassembler dans les environs du village de Baharak, situé dans la province du Badakhshan. Un régiment de fusiliers motorisés autonome tient garnison à Faizabad et contrôle la zone alentour dans le but d'assurer la stabilité de la province. Au vu de l'immensité de la zone, le régiment s'est scindé en deux groupements, localisés sur deux bases avancées : une sur le village fortifié de Baharak, et l'autre aux sorties de Faizabad. Son bataillon de chars organique est demeuré en Union soviétique[3].

Le chef de corps décide de détruire l'ennemi sur les hauteurs entourant Faizabad, puis de faire mouvement vers le village de Jurm, de l'encercler afin de détruire les insurgés qui s'y sont rassemblés.

En vue de permettre aux unités de parvenir de façon synchronisée (c'est-à-dire en respectant les délais du plan prévu) dans la zone d'opération, ma section est dépêchée en tête pour réparer plusieurs portions de route et un pont détruit qui traverse la rivière de Kokcha. À noter que l'ensemble de mon personnel débarqué est indisponible pour la mission, car il a été désigné pour remplir d'autres tâches. Je ne dispose donc que de mes trois BMP et de leurs équipages. Je reçois le renforcement de vingt soldats afghans, embarqués sur deux camions et un bulldozer. Au cours de la préparation de cette mission, je fais effort sur l'entretien des véhicules et de mon armement. J'emporte soixante-douze heures de vivres.

Le 3 août, je mène ma troupe de bric et de broc dans la zone située entre un kilomètre et demi à deux kilomètres et à l'ouest du village de Jurm, où se situe le pont détruit. Après un bref examen du terrain, je comprends que l'ennemi s'est installé en défense ferme aux abords de la localité. Je décide alors de jeter immédiatement un dispositif défensif, donnant l'ordre à mes hommes de commencer à embosser[4] les véhicules et à creuser des emplacements de combat individuels.

Le bulldozer nous est très utile. Malheureusement, son conducteur et les autochtones employés pour réparer la route et le pont refusent catégoriquement de rester avec moi jusqu'au lendemain et s'en retournent au village de Baharak.

En quatre heures, tout le monde est enterré. Je fais poster les soldats afghans entre les véhicules du convoi d'infanterie. Nos positions de combat ressemblent à des puits, avec leur forme circulaire. Elles permettent d'observer et de tirer à 360°, tout en offrant un abri aux soldats pour se reconditionner. Nous consolidons les postes de combat avec des pierres et de l'argile.

Mes équipages ont déjà connu le baptême du feu ; c'est pourquoi quand l'ennemi commence à bombarder nos positions à la tombée de la nuit, la réaction s'organise avec méthode et sang-froid. Ils savent tirer de nuit car ils ont déjà pris les mesures préparatoires qui s'imposaient. Les conducteurs démarrent leurs engins au bon moment et fournissent une aide précieuse aux tireurs[5]. Les chefs d'engins commandent les tirs de l'extérieur des véhicules en s'appuyant sur l'observation des trajectoires des munitions traçantes[6]. Ils donnent les ordres aux équipages en utilisant une rallonge branchée à leurs casques[7]. Cette adaptation leur permet d'observer le terrain tout en commandant les tirs. Au lever du jour, l'ennemi se replie, sans avoir pour autant renoncé à s'emparer de la position. Il renouvelle son attaque la nuit suivante et nous bombarde à nouveau.

Je profite du répit pour donner des ordres de détail à mes subordonnés et affiner la coordination. Dans la journée, nous posons des mines antipersonnelles et éclairantes[8] aux abords de notre position, tout en continuant à réparer la route et le pont.

L'ennemi tente plusieurs ruses pour venir à bout de notre défense. Le lendemain, le caporal Tagirov remarque un petit groupe d'hommes déguisés en locaux qui traversent le pont et charrient du matériel sur des ânes. Il s'aperçoit qu'un mince filet d'un liquide de nature indéterminée s'écoule d'un des colis transportés sur le pont de bois. Après un examen rapide, nous découvrons qu'il s'agit d'essence. Nous en nettoyons la plus grande partie avec de l'eau et nous recouvrons le tout de sable. La nuit venue, l'ennemi tire de nombreuses munitions traçantes sur le pont, sans réussir à l'enflammer.

Commentaires de Frunze

La bonne organisation et la coordination de la sûreté de la force ont permis de faire échec aux attaques des moudjahidines.

Commentaire de l'édition américaine

Dans les armées occidentales, ce genre de mission serait normalement confié à une unité du génie. Elle échoit ici à une unité d'infanterie, renforcée par des troupes afghanes et des civils. Le résultat est positif.

À noter qu'ici le « broniegrupa » constitue le pion de base de la défense alors qu'en général il est employé comme une réserve mobile susceptible d'intervenir au profit d'un secteur menacé. Le chef de section n'utilise pas les hauteurs qui voisinent sa position, sans doute parce qu'il ne peut pas y embosser ses véhicules et parce que ces derniers ne pourraient pas s'appuyer mutuellement. Il reste cependant surprenant qu'il n'ait pas placé un poste d'observation sur une hauteur.

Commentaire du traducteur

L'attitude de la population est intéressante : elle collabore activement à réparer une route et un pont qui profite directement à la vie économique locale ; elle renseigne très certainement les insurgés sur le matériel, la disposition d'esprit, la cohésion de cet ensemble de bric et de broc, permettant aux insurgés de préparer leur attaque. Elle refuse de poursuivre le travail sachant qu'une action est imminente. C'est un indice d'alerte à ne pas occulter.

La fausse caravane qui tente d'imbiber le pont d'essence pour le détruire ultérieurement révèle l'inventivité des insurgés pour qui la ruse fait partie des modes d'action du faible au fort ; l'impérieuse nécessité de maintenir une vigilance constante vis-à-vis de la population, le terreau des guérilleros. Cette vigilance ne doit pas entraîner une attitude d'hostilité systématique vis-à-vis de cette dernière qu'il s'agit de gagner à la cause, particulièrement contre-productive.

Contrairement à une idée reçue et véhiculée au temps de la guerre froide pour la bonne cause, les Soviétiques n'ont pas toujours pratiqué une

politique de terreur systématique vis-à-vis de l'ensemble de la population. Ils ont parfois su composer avec certains chefs de tribus pour acheter la paix localement et temporairement.

Ce qui rend perplexe dans cet exemple jusqu'à lui donner un aspect un peu irréaliste, c'est le fait pour le commandement soviétique d'envoyer un petit détachement isolé, peu adapté, très vulnérable de par son volume et sa composition dans la zone future des contacts, ce qui évente la surprise et lui fait courir un risque en termes de protection. D'autant plus qu'il doit subir quarante-huit heures d'isolement, ce qui ne correspond à aucune doctrine de l'époque pour une unité conventionnelle.

Cette vignette tend à justifier qu'au-delà de vingt-quatre heures, au-delà de certaines élongations, il semble indispensable de ne pas descendre en deçà du seuil d'un sous-groupement tactique interarmes (SGTIA). Une unité isolée doit disposer de capacités de commandement de plusieurs sections ou pelotons (blindés, infanterie, génie), de moyens de coordination des appuis qui pourraient être déclenchés à son profit (mortiers, artillerie, hélicoptères et chasse) et d'un volume de force permettant de manœuvrer, de durer, d'engager le combat et de pouvoir accueillir des renforcements.

Si le chef de section soviétique fait le choix de ne pas occuper un poste d'observation sur la montagne, c'est sans doute aussi parce qu'il manque de personnel. À moins de condamner un des engins en lui retirant son équipage, il ne dispose d'aucune marge de manœuvre dans ce domaine, pour durer et organiser l'observation.

P112/CH2

La mise en place d'un avant-poste de contrôle dans la banlieue de Kaboul

Par le commandant S. V. Mos'kin[9]

Fin mai 1982, l'ennemi lance des actions contre des camps de l'armée soviétique. Il réussit en particulier à prendre à partie en tir direct le quartier général de la 40e armée[10]. Les chefs de la guérilla vont même jusqu'à annoncer qu'ils comptent bien détruire très prochainement l'état-major. Le haut commandement réagit et décide de se protéger sans délai.

Le commandant Avramenko, mon chef de bataillon, décide de mettre en place un nouveau poste de sécurité, qui sera armé par ma section de fusiliers motorisés (vingt-huit hommes embarqués sur trois BTR70). Je reçois le renforcement de deux lance-grenades automatiques AGS 17 et de trois mitrailleuses de type PK disposant d'un dispositif de visée nocturne, ainsi que d'autres matériels d'observation de nuit.

Un engin du génie réalise à notre profit pendant soixante-douze heures des embossements pour mes engins (positions principales et positions de rechange[11]), ainsi que des postes de combat pour mes hommes. L'ensemble du dispositif est relié par des tranchées. Nous creusons également des emplacements de tirs secrets sur les flancs du poste, au profit des servants des mitrailleuses.

Nous construisons un poste d'observation disposant de vues lointaines sur l'ensemble de notre zone. Nous mettons en place des moyens de communication visuelle entre ce poste et les emplacements de tirs secrets, afin de pouvoir coordonner les feux. Nous minons le découvert qui nous entoure (mines antipersonnel à pression et à relâchement de pression[12]). Le glacis est ceint de deux réseaux de barbelés. Nous installons à leur extrémité des dispositifs éclairants. Une ligne filaire téléphonique est installée pour assurer la liaison avec le commandant de bataillon, une section de chars voisine, ainsi qu'avec l'officier de permanence du quartier général.

J'organise mes tours de services comme suit : deux tiers de mes hommes activent les postes la nuit, un tiers le jour. Chaque soldat dispose de consignes claires en cas d'alerte.

En septembre 1982, nous mettons en échec une tentative d'un groupe de reconnaissance ennemi qui cherche à pénétrer dans le quartier général. Avant de déclencher leur attaque, les moudjahidines bombardent notre position au mortier. Le jour précédent, ils ont tâté le dispositif en faisant traverser notre champ de mines à un grand troupeau de moutons. La nuit suivante, les insurgés renouvellent leur tentative d'intrusion vers le PC, en s'infiltrant par un lit de rivière asséchée et un canal d'irrigation. Nous abattons deux hommes qui progressaient dans le champ de mines. Nous récupérons sur les corps des armes et des documents.

Commentaire de Frunze

Les mesures de protection passive ont payé, mettant à l'abri le commandement de la 40e armée d'une attaque massive[13].

Commentaire de l'édition américaine

Les Soviétiques avaient tendance, faute de goûter les actions défensives, à développer une culture de bunker, c'est-à-dire à attendre l'ennemi de façon passive et non pas d'envoyer des patrouilles, de monter des embuscades, de mener des reconnaissances. Pourtant, de nuit, ce genre d'action peut s'avérer très concluant. Seule la police afghane avait coutume de mener des reconnaissances nocturnes.

Commentaire du traducteur

Le chef de section nous décrit de façon relativement scolaire l'ensemble des mesures de protection qu'il prend. Il néglige les procédés offensifs de ce genre de mission, qui consistent à aller chercher l'ennemi, plutôt que de le subir, en effectuant des patrouilles, en donnant des coups de sonde, en tendant des embuscades de groupe sur des itinéraires d'infiltration laissés libres, pour attirer l'ennemi.

Dans ce type de guerre, c'est au milieu des populations qu'il faut aller chercher le renseignement. La mise en place d'un point d'appui a en fait trois avantages : filtrer les mouvements de véhicules sur un axe ; manifester

une capacité de présence et de contrôle vis-à-vis de la population ; enfin, obliger l'ennemi à se concentrer pour pouvoir le détruire. Le guérillero est, en effet, par nature fuyant ; il se disperse quand il n'a pas l'avantage et ne se concentre que pour frapper une cible dont il est sûr de la destruction à moindre coût. Un check point, de par son caractère isolé et fixe, de par la routine qui peut endormir la vigilance du personnel, représente une bonne cible.

Tout l'enjeu consiste donc à pouvoir le contraindre à se concentrer pour pouvoir le détruire, en l'attirant avec un appât, une « chèvre ». C'est une fois cette concentration obtenue que la supériorité d'armées conventionnelles peut jouer à plein, en termes de coordination, d'appui feu et de manœuvre à condition où ces capacités sont réactives. Si par ailleurs les forces contre insurrectionnelles ne réussissent pas à préserver la surprise le plus longtemps possible avant le déclenchement d'une action planifiée, elles deviennent vite une force inutile car pataude, toujours en retard.

P115/CH3

Un poste de sécurité repousse un raid ennemi

Par le commandant I.A. Egiazarov

Pendant la seconde quinzaine du mois de juin 1982, le haut commandement décide de renforcer et de développer les capacités d'action du gouvernement afghan autour de la ville de Rukha dans la vallée du Panjsher. Cette décision est prise au cours d'une opération dans cette vallée à laquelle participent des forces du gouvernement afghan et un détachement de Spetsnaz[14].

L'armée nationale arme une série de postes de sécurité sur les hauteurs dominant la ville de Rukha. Ils sont mal protégés, ils manquent d'armes lourdes et de soldats. Inutile de préciser que le moral de ces derniers est au plus bas. Le haut commandement décide alors de renforcer les postes existants et d'ajouter des avant-postes supplémentaires. Un détachement de Spetsnaz[15] reçoit la mission de les tenir.

Le 13 juin, je reçois l'ordre d'occuper avec mon groupe de Spetsnaz[16] les hauteurs qui font face au reste de la force, de l'autre côté de la rivière du Panjsher. Ma mission est de mettre en place un poste d'observation, afin de déceler l'activité des moudjahidines dans la zone du petit village de Marishtan. Avantage induit du dispositif : il empêche l'ennemi de mener des reconnaissances et de lancer une attaque surprise sur notre bataillon. Quinze hommes sont sous mes ordres. En plus de nos armes légères d'infanterie, nous sommes équipés de deux lance-grenades automatiques AGS 17, d'une mitrailleuse lourde DShK et d'un mortier de 82 mm. Nous sommes en mesure d'être appuyés par une batterie d'artillerie organique[17] du détachement de Spetsnaz. Selon nos renseignements, l'ennemi est susceptible d'agir le 16 juillet. Son action pourrait prendre *a priori* la forme d'un raid sur les avant-postes de sécurité, c'est-à-dire sur nos positions.

Le 15 juillet nous prenons pied sur notre sommet et nous lançons les travaux de protection de la position, dans l'ordre suivant :

– construction des positions de tir et rédaction d'un plan de feu complet ;

– renforcement des postes de combat et des abris avec du matériel de récupération locale, afin de nous fondre dans le terrain ;

– construction de postes d'observation avec des pierres et de l'argile ;

– minage des approches du poste ;

– construction, sur une terrasse voisine, d'un obstacle antipersonnel de notre cru[18]

– désignation des tours de garde et d'observation.

Trois hommes restent sur le qui-vive dans la journée, tandis que sept autres prennent la garde la nuit. Nous sommes ravitaillés en munitions et en nourriture tous les trois jours.

À 18 h 30 le 18 juillet, nous sommes en train de dîner ; l'observation s'est relâchée (mes sonnettes ont également décidé de manger sans mon autorisation...). Le poste est devenu aveugle par négligence.

L'ennemi en profite pour s'infiltrer et s'approcher jusqu'à dix mètres de notre position défensive. Il ouvre le feu simultanément avec trois mitrailleuses lourdes à partir des positions de « Black hill » et de « Fang mountain », deux positions en surplomb. Hormis les deux sonnettes, tous les hommes se postent dans leurs abris. L'ennemi, pour conserver son initiative, monte à l'assaut de nos postes, lançant des grenades. Les moudjahidines qui ont réussi à atteindre la terrasse supérieure tombent dans le piège antipersonnel, alors qu'ils approchent de notre périmètre. Cet obstacle brise leur élan et nous permet de les abattre à bout portant.

L'ennemi laisse quatre morts sur le terrain. Le reste parvient à se replier, appuyé par les mitrailleuses lourdes. Nous ne déplorons aucune perte.

Commentaire de l'éditeur américain

La tâche principale du chef, y compris dans les forces spéciales, est de contrôler le niveau de vigilance de ses hommes. Le relâchement a failli coûter la destruction du poste.

Le piège antipersonnel employé mérite d'être étudié.

Commentaire du traducteur

On retrouve là un schéma de guerre classique au niveau d'une section. Le chef applique les procédures consciencieusement et avec efficacité. L'emploi de forces spéciales, pour une mission d'infanterie conventionnelle de ce genre, surprend. Cela s'explique par la pénurie d'infanterie légère motivée au sein du contingent soviétique de l'époque.

Tout le problème est de pouvoir durer avec un détachement aussi réduit, en maintenant un niveau de vigilance constant. C'est une question de commandement de contact. L'absence de sous-officiers professionnels dans l'armée soviétique semble avoir constitué une faiblesse à cet égard, qui s'est certainement payée en termes de qualité de l'encadrement.

Le grand enjeu de ce type de missions qui peuvent devenir répétitives est de lutter contre la routine, le syndrome du désert des Tartares.

Notons à nouveau la capacité remarquable de l'ennemi à mettre à profit les vulnérabilités d'un dispositif pourtant bien conçu. La moindre faiblesse se paye, face à un ennemi qui maintient une observation constante, dans l'attente d'une faille, d'une fenêtre d'opportunité qu'il saura exploiter rapidement et souvent habilement.

Le vieil adage « pas un pas sans appui », valable pour les missions dynamiques, pourrait être complété pour les missions statiques par «pas une position hors d'une bulle d'appuis feux indirects à base d'artillerie et de mortiers ». L'objectif est de pouvoir déclencher des feux repérés, précis et puissants sur l'ennemi qui se dévoile puis qui se replie. Cela suppose une étude préalable très attentive du terrain, à même de déterminer les itinéraires d'infiltration et de repli, les positions de tir que va *a priori* occuper l'ennemi, etc.

Rappelons l'intérêt de ce genre de postes, qui est aussi d'attirer l'adversaire dans des nasses constituées à base de pièges, de feux directs et indirects. Cela suppose, bien entendu, de ne pas se laisser surprendre par un adversaire qui va essayer d'utiliser la surprise et d'agir vite, et qui recherchera éventuellement l'imbrication afin d'échapper aux feux indirects.

P118/CH4

Le combat d'une patrouille près du village de Chandaran

Par le lieutenant-colonel F. V. Zhitoryuk[19]

En avril 1985, mon bataillon de fusiliers motorisés remplit des missions de sécurité le long du tronçon de soixante-cinq kilomètres contrôlé par notre régiment sur l'axe Termez-Kaboul. Je suis renforcé par une compagnie de chars et une batterie d'artillerie. Ma mission est de m'assurer du passage sans encombre des convois soviétiques et afghans dans la zone d'action et de prévenir toute destruction du pipeline, des ponts et des tronçons d'autoroute.

Pour remplir cette mission, le chef de corps du régiment a décidé de mettre sur pied quatorze patrouilles mobiles de sécurité et vingt-trois postes fixes. Partant du principe qu'une section de fusiliers motorisés renforcée correspond à peu près à une patrouille de sécurité, tandis qu'une compagnie est en mesure d'armer deux ou trois patrouilles ou cinq ou six postes de sécurité, je réarticule mon bataillon, en conservant une réserve pour pouvoir réagir en cas d'accrochage.

La 31e patrouille de sécurité est la plus conséquente. Elle compte en tout cent quatre-vingt-treize hommes, dont mon PC, une section de transmissions, une section de tir[20] de la batterie de mortiers, une compagnie de chars (moins une section), la batterie d'artillerie (moins une section de tir) et la section de reconnaissance bataillonnaire.

Selon nos renseignements, une force de cinq cents insurgés opère dans la zone de responsabilité du bataillon. Elle est équipée de mortiers de 82 mm, de fusils sans recul, de mitrailleuses lourdes, de grenades et de nombreuses armes de petit calibre.

Du 16 au 21 avril, notre division participe à une opération de nettoyage des forces de guérilla dans la région. Une fois l'action terminée, chacun retourne dans ses bases respectives. Les activités de la guérilla reprennent alors très rapidement et de plus belle. Les renseignements nous rendent compte qu'un poseur de mines blessé, formé par des services étrangers, a été localisé dans le village de Chandaran. Deux soldats russes renégats assurent sa protection.

Je décide de boucler le village dans la nuit du 22 au 23 avril pour détruire l'ennemi. Je mets sur pied un sous-groupement avec ma section de reconnaissance, la première section de la troisième compagnie et des éléments d'un bataillon afghan pour la mission. Nous alignons soixante-treize hommes, quatre chars, huit BTR et deux mortiers automatiques de type Vasilek. Nous bénéficions de l'appui d'une batterie d'artillerie.

Le 23 avril à 1 h du matin, deux groupes de cinq hommes se mettent en place le long du pipeline. Ils sont déguisés en agents de maintenance qui effectuent un contrôle de routine le long du tube. Ils s'approchent ce faisant pas à pas de la zone future de combat. Sous couvert de l'obscurité, ils rampent jusqu'à des positions de tir favorables. À 4 h du matin, la 31e patrouille de sécurité fait mouvement, profitant de la couverture du brouillard matinal. Elle interdit l'entrée de la vallée et ses abords, puis débarque pour se réarticuler en ligne ; le ratissage commence dans la foulée.

Grâce à une coordination serrée entre les forces soviétiques et la police afghane, nous enregistrons un minimum de pertes. Nous abattons trois moudjahidines et nous en faisons sept prisonniers. La pêche est fructueuse. Nous détenons les gardes du corps de Saïd Mansoor, un important chef de la guérilla des provinces du nord, ainsi que le poseur de mines blessé. Nous découvrirons plus tard que les moudjahidines étaient au repos dans le village et qu'ils n'ont offert aucune résistance à notre action, en raison de son caractère soudain et peu orthodoxe.

Commentaire de l'édition américaine

La force constituée est surdimentionnée s'il s'agit simplement de capturer un poseur de mines et deux renégats. L'objet principal de l'opération était sans doute de faire prisonniers ces derniers. Il est à noter que le sort qui leur a été réservé n'a pas été mentionné.

Commentaire du traducteur

On voit que les opérations ponctuelles de ratissage menées par la division en amont de l'action décrite n'épuisent pas la résistance pour autant. Celle-ci se cache, laisse passer l'orage puis reprend ses activités, faute d'un contrôle permanent de la population et de certains points du terrain.

L'utilisation de la ruse pour s'approcher au plus près des positions ennemies, sans éveiller la méfiance paye. L'emploi de méthodes peu orthodoxes surprendrait n'importe quel adversaire, mais plus encore des insurgés habitués à observer des dispositifs réglementaires. Ces derniers passent en effet leur temps à renseigner sur leur puissant adversaire. Ils finissent par très bien connaître les procédés, l'articulation, la mentalité des forces conventionnelles qui les pourchassent.

Ces forces appliquent les règlements d'emploi. Toute la difficulté consiste donc pour elles à naviguer entre les deux écueils de la routine qui est contre-productive ou celui de l'originalité à tout crin qui peut devenir vite déstabilisante.

Il s'agit en effet d'une part de pouvoir renouveler régulièrement les procédures, l'articulation[21] afin de ne pas monter des opérations « téléphonées », donc sans surprise et génératrices de vulnérabilité en termes de protection de la force. L'ennemi connaît en effet les points vulnérables de tel ou tel dispositif[22].

La révision permanente des savoir-faire peut d'autre part rapidement déstabiliser les unités pour des raisons bien compréhensibles. C'est l'affaire du commandement à tous les niveaux, de trouver le bon équilibre. Cela suppose pour que ça marche ; une grande qualité des chefs qui possèdent la culture militaire, la rigueur et l'imagination nécessaires pour innover avec bon sens ; ainsi qu'une solide cohésion des exécutants qui vont devoir expérimenter de nouvelles méthodes, ce qui bouscule leurs habitudes, et qui doivent y apporter leur adhésion.

La coopération avec la police afghane est évoquée comme un critère de succès de l'opération. Il s'agit là d'un aspect fondamental dans la lutte contre insurrectionnelle. Seule la police (ou dans d'autres pays la gendarmerie), de par sa proximité avec la population et ses techniques d'investigation, possède une véritable capacité de contrôle et de renseignement en profondeur du milieu humain, dans la mesure où elle est crédible[23] à ses yeux.

Elle opère à deux niveaux :

– tout d'abord contribuant à apporter la sécurité, qui rappelons-le est la première des doléances vis-à-vis de n'importe quel pouvoir établi. Elle

coupe ce faisant l'herbe sous le pied des insurgés qui tentent d'instaurer un pseudo État, en profitant du vide créé par l'absence ou le défaut de biens publics ;

– ensuite, elle peut constituer une partie du dispositif de maillage, à même de renseigner sur les mouvements et les concentrations d'insurgés. Sans cela, les forces sont myopes ; soit elles frappent dans le vide, soit elles frappent trop fort là où il ne fallait pas, occasionnant des pertes collatérales et nourrissant la rancœur qui alimente l'insurrection, dans un cercle vicieux.

C'est pourquoi la mise en place d'une police efficace et honnête et le développement d'une coopération bien huilée avec les forces d'intervention qui neutralisent les insurgés repérés est un gage de réussite incontournable.

P121/CH7

Une patrouille détruit un groupe de guérilleros dans la vallée de Khinjan

Par le lieutenant-colonel F. V. Zhitoryuk[24]

La destruction que décrit la vignette qui suit, d'une bande de quinze guérilleros armés de lance-roquettes RPG-2, d'une mitrailleuse lourde, d'un fusil de précision et de plusieurs Kalachnikov est emblématique des actions menées par les patrouilles de sécurité.

Le 12 mars 1986, mon bataillon est occupé à remplir des missions de sécurité, quand je reçois le compte-rendu suivant : « *un BRDM appartenant au bataillon local "Sarandoy" est au contact*[25] *dans la vallée de Khinjan* ». Il se trouve justement que ma 32e patrouille se trouve non loin de là. J'ordonne au commandant de la deuxième compagnie, le capitaine Yuzov, d'intervenir avec la réserve (huit soldats embarqués sur deux BTR). Quarante minutes plus tard, il me rend compte qu'effectivement des combats font rage.

C'est alors la section de reconnaissance qui est d'alerte. Je la dépêche immédiatement sur le lieu du combat.

Mon plan est le suivant : le capitaine Yuzov interdira avec sa réserve le débouché[26] de la vallée, tandis que la section de reconnaissance se scindera en deux groupes qui s'engageront en parallèle sur les deux bords de la coupure[27], afin de prendre l'ennemi à revers et le détruire au moment où il tentera de se replier. Le succès du plan repose sur une connaissance approfondie du terrain, le survol de la zone des combats par deux hélicoptères MI8[28], qui rendront compte de la composition et de la localisation de l'ennemi, et feront l'évaluation la plus juste possible des forces nécessaires pour boucler[29] et détruire les moudjahidines.

Vingt à vingt-cinq minutes après que la poursuite eut commencé, le commandant Kravets, un commissaire politique, me rend compte que nous sommes venus à bout de l'ennemi. Le bilan est lourd chez les insurgés : treize tués, deux prisonniers. Nous avons en outre mis la main sur deux

lance-grenades, une mitrailleuse, huit fusils d'assaut et deux fusils de chasse.

Commentaire de Frunze

Le succès repose ici sur une action originale, une bonne connaissance du terrain et un emploi judicieux des reconnaissances.

Commentaire de l'édition américaine

La souplesse et l'agressivité du commandant de bataillon méritent d'être soulignées. Il constitue très rapidement un sous-groupement *ad hoc* et cela marche.

Les unités chargées de la sécurité des axes semblent avoir été bien plus mobiles et agressives que leurs consœurs, clouées au sol dans des missions routinières et statiques sur les postes. D'où l'intérêt pour le commandement d'effectuer des rotations régulières entre les unités mobiles et les unités statiques, afin de maintenir dans l'ensemble de la troupe une attitude agressive.

Commentaire du traducteur

Dans cet exemple comme dans d'autres, qui précèdent et qui suivent, le grand défi est de pouvoir détruire l'ennemi avant qu'il ne se dérobe. Il s'agit donc à chaque fois d'une véritable course contre le temps qui s'engage dès le contact. Elle représente un véritable casse-tête pour le chef qui doit garder plusieurs fers au feu s'il veut réussir.

D'abord, il lui faut préciser rapidement les renseignements (nature, volume, attitude de l'ennemi). Simultanément il doit accoucher rapidement d'une idée de manœuvre, afin de tailler au plus juste la force suffisante. Il s'agit ensuite de la mettre très vite en alerte pour qu'elle dispose des délais de préparation nécessaires ; puis de l'envoyer rapidement sur les lieux, en lui donnant les ordres au fur et à mesure que les renseignements se précisent et que les ordres s'affinent, afin de gagner des délais.

L'effet à obtenir est de fixer l'ennemi, de le prendre la gorge afin de le neutraliser.

La capacité d'autonomie des chefs quel que soit leur niveau qui permet souplesse et réactivité est la condition indispensable pour que ce genre de manœuvre puisse réussir. Elle s'acquiert par la formation, l'entraînement. Elle se donne aussi facilement qu'elle se reprend. C'est au subordonné de chercher et de conquérir sa liberté d'action auprès de son chef, en lui inspirant confiance.

P124/CH6

L'attaque lancée par les moudjahidines sur un détachement de sécurité est repoussée dans la vallée du Panjsher

Par le lieutenant-colonel Serebryakov[30]

En août 1986, mon bataillon reçoit la mission d'assurer la sécurité des axes dans la vallée du Panjsher. Je réarticule mon bataillon pour mettre en place un dispositif mixte, à la fois statique et mobile, à base de patrouilles de sécurité et de postes fixes.

Une patrouille sous les ordres du lieutenant Tyubekin s'installe dans un périmètre défensif et organise le terrain en utilisant les moyens du bord. Les postes de combat sont en mesure de s'appuyer mutuellement. Il met au point un plan de feu, fait poser des mines sur les approches du poste et ses accès éloignés. Il dispose en tout et pour tout de treize soldats.

Les insurgés apprennent que la patrouille en question ne comprend qu'un petit groupe d'appelés. Ils voient l'aubaine et décident alors de s'emparer de la position. Le 4 août à 17 h 15, ils prennent à partie le détachement avec un mortier de 82 mm, une mitrailleuse lourde de 12.7 de type Cliff, et un lance-grenades automatique AGS 17. Les tirs de précision appliqués à partir des hauteurs achèvent de fixer le dispositif, ce qui interdit quasiment les mouvements d'une partie à l'autre du poste. Tirant parti de la timide riposte de notre patrouille qui manque cruellement de puissance de feu, les moudjahidines mettent en position un canon sans recul. Ils s'ouvrent avec cette arme un chenal à travers le champ de mines (celui-ci n'est pas indiqué sur la carte).

L'ennemi s'approche jusqu'à portée de lancer de grenades à main. Une batterie d'obusiers, renforcée par une section d'obusiers autopropulsés ouvre le feu pour appuyer le détachement soviétique. Cependant, le brouillard et la pénombre naissante réduisent les capacités d'observation et de tirs. Alors que l'un de mes commandants de compagnie, le capitaine Laurentev est en train de faire mouvement avec les quatre BMP2 de réserve pour venir renforcer le dispositif, le lieutenant Tyubekin fait une demande de tir sur sa propre position.

Nous accordons le tir, tuant vingt-trois moudjahidines et en blessant environ trente autres. L'ennemi se replie. Le détachement de sécurité a perdu son chef et six soldats sont blessés.

Commentaire de Frunze

Seule la demande de tir sur sa propre position a permis au lieutenant de sauver ses hommes.

Commentaire de l'édition américaine

Apparemment, la patrouille ne disposait pas d'engins blindés. Les soldats étaient abrités dans des trous de combat sans toit de protection, au moment où leur propre artillerie a frappé leurs positions.

Commentaire du traducteur

Cet exemple pose la question du plus petit détachement autonome possible. Comment le calibrer ? Cela dépend d'abord de la situation ennemie prévisible, des élongations par rapport au camp de base (évaluées en temps d'intervention d'un élément de réaction et non pas en distance), de la durée de la mission autonome, de la puissance de feu détenue, et enfin et surtout de la qualité de la troupe et du chef (niveau d'encadrement, niveau de qualification, expérience opérationnelle, mais aussi cohésion). Ce qui est envisageable pour des petits détachements de forces spéciales ou spécialisées ne l'est pas pour d'autres troupes. En deçà de la section, il paraît en règle générale difficile à un détachement de tenir dans la durée, tant la situation est par nature imprévisible, l'ennemi étant en permanence à la recherche de « cibles molles ».

Il est certain qu'il doit d'abord disposer de liaisons immédiates et permanentes qui doivent être vérifiées à tout moment, d'une surdotation logistique en vivres et surtout en munitions, d'une capacité minimale de coordination de certains appuis indirects (artillerie, appui feu des aéronefs).

Le lieutenant prend une décision douloureuse, de chef : déclencher un tir au plus près de ses positions au risque de causer des pertes fratricides, ou ne pas demander d'appui et être submergé.

P126/CH7

La sécurisation d'un camp de base

Par le lieutenant-colonel Yunakov

Mon bataillon appartient à une brigade autonome stationnée dans les provinces de Kandahar et de Helmand[31]. La brigade est constituée de trois bataillons de fusiliers motorisés, d'un bataillon d'assaut par air, d'une compagnie de transmissions, d'une compagnie de guerre électronique, d'un bataillon d'artillerie, d'un escadron d'hélicoptères ainsi que du PC de la brigade.

La mission du bataillon est triple :

– assurer la sécurité du camp de base près de Lashkargah, dans la province de Helmand ;

– escorter les convois à raison de deux à trois fois par semaine sur un tronçon de quatre-vingts kilomètres ;

– combattre les forces de la guérilla dans la zone.

Mon bataillon est renforcé d'une batterie d'obusiers de 122 mm D30 et de deux sections de chars. Notre camp est entouré d'un périmètre de protection de douze kilomètres. Sept positions de tir en assurent la défense. Chacune d'entre elles est activée par une ou deux sections motorisées disposant de un ou deux mortiers de 82 mm. Quand il s'agit d'aller combattre la guérilla à l'extérieur, j'envoie en général une compagnie de fusiliers motorisés, une batterie d'artillerie, une section de reconnaissance et deux sections de mortiers.

Les insurgés tirent des missiles artisanaux sur mon camp de base, peu après que j'aie installé la zone de sécurité. Ces attaques sont lancées à partir d'une zone boisée le long de la rivière Helmand. Début 1987, nous menons une opération, en coordination avec l'armée afghane pour nettoyer les forces des insurgés de Lashkargah et pour mettre en place des postes d'observation dans la zone couverte au profit d'un bataillon de Sarandoy. Une fois l'opération terminée, nous mettons en place un autre poste de sécurité dans le fort de Qala-Bust afin de contrôler la zone boisée qui jouxte les postes

d'observation. Un autre bataillon de Sarandoy en assure le service. Un officier de liaison est là pour maintenir une coordination étroite avec ce bataillon local.

Afin de protéger mes hommes des tirs de mortiers et de mitrailleuses lourdes, je fais effort sur l'organisation du terrain. Chaque équipe est complètement enterrée. Chaque position de tir est reliée aux autres positions de la section par des boyaux de communication. Chaque poste de combat dispose d'une zone de remise en condition enterrée, d'un plot de munitions, d'un poste de commandement de section, d'un réfectoire, d'un point d'eau, d'une salle d'eau et de toilettes. Afin d'améliorer les capacités d'observation, je fais installer des avant-postes de sécurité, armés par un radio-tireur de BTR, un conducteur et un grenadier voltigeur[32]. Ils sont mis quotidiennement en place à 18 h après avoir reçu leurs ordres, qui détaillent les différentes mesures de coordination (mots codes et de passe, etc.). Ils sont contrôlés toutes les deux heures et relevés toutes les quatre heures par le chef de section ou son adjoint. À la nuit tombée, les postes n'ont que la permission d'ouvrir le feu par rafales courtes pour effectuer des tirs de semonce. S'ils tirent des rafales illimitées, c'est le signal d'alerte. Chacun doit rejoindre ses positions de combat. Un catalogue de tirs d'artillerie est mis en place, prévoyant des feux de harcèlement et d'interdiction sur l'ensemble de la zone. Mes chefs me délèguent l'autorisation d'ouvrir le feu de nuit sans avertissement, en cas de détection d'un objectif dans la zone d'opérations. Interdiction absolue est faite à tout personnel de quitter sans ordre une position de combat. Au lever du jour, je vide l'ensemble des postes et fait tirer sur toute personne, convoi, caravane, repérés dans le désert du Registan, à quatre kilomètres du camp.

Chaque semestre, le commandant de bataillon effectue une rotation des unités. Celle-ci est exécutée de jour. Des unités auparavant chargées de la défense du camp prennent alors des missions d'escorte de convois. Pour les préparer, nous rôdons les procédures d'ouverture d'itinéraires, de vérification et de fouille de pont, de réaction aux attaques ennemies et d'évacuation des véhicules en feu.

Commentaire du traducteur

Les missions de contre-insurrection sont particulièrement gourmandes en officiers de liaison. Ces derniers doivent être prévus avant la projection,

au risque de prélever des cadres au sein des unités de combat. Il s'agit pour eux de coordonner l'action globale de la force avec de multiples partenaires militaires mais aussi locaux ou civils (armée et police locale, autorités, éventuellement alliés, organisations gouvernementales ou non).

La rotation des unités en cours de mission est intéressante, mais doit être pesée à l'aune de la connaissance du milieu et du risque de routine. Elle permet sur des mandats longs de varier les types de mission et de changer l'environnement du soldat, pour casser les habitudes. En effet, l'ankylose qui finit par s'installer dans les dispositifs statiques réduit la réactivité et l'efficacité opérationnelle dans les missions les plus difficiles, celles où il faut manœuvrer au contact. Elle évite par ailleurs, surtout si la composition ethnique de la population est variée, de voir se développer un certain « complexe de Stockholm », chaque unité finissant par prendre fait et cause pour les habitants ou la faction qui peuplent leur zone de responsabilité. Elle présente toutefois l'inconvénient dans une guerre au milieu des populations de créer une certaine perte de mémoire, notamment dans les contacts avec les forces locales et la population.

P129/CH8

La sécurité des itinéraires logistiques

Par le lieutenant-colonel Tubeev

L'objectif premier des chefs de la rébellion est de désorganiser la circulation des convois logistiques sur les axes principaux en Afghanistan. Les unités motorisées prennent généralement en compte la sécurisation des itinéraires, à raison de quarante à cent cinquante kilomètres de tronçon pour un bataillon et de deux à dix kilomètres pour une compagnie.

En février 1986, je commande le troisième bataillon de fusiliers motorisés, renforcé d'une compagnie de chars et de deux batteries d'artillerie. Il assure la sécurité de cent deux kilomètres d'itinéraires le long de la route principale entre Puli-Charkhi et Jalalabad, ainsi que la protection du barrage hydroélectrique de Naghlu. Je dispose de onze chars, quarante-deux BMP, douze obusiers autopropulsés, vingt-sept mortiers de 82 mm, neuf bitubes antiaériens de type ZSU 23-2[33], et de vingt-trois lance-grenades automatiques AGS 17. Je décide de diviser ma zone d'opérations en trois secteurs. La septième compagnie contrôle une bande de trente-deux kilomètres, la huitième de quarante kilomètres et la neuvième de trente. Cette répartition se fait après l'étude du terrain, des points clés, de l'activité ennemie et des capacités de mes différentes unités. Après avoir envisagé plusieurs solutions, je retiens celle qui me permet de réaliser la meilleure économie des forces, en mettant l'accent sur les secteurs critiques.

Mon système de sécurisation repose sur une série d'avant-postes disposés tout le long de la route. Chaque avant-poste est activé par une section de fusiliers motorisés, renforcée et appuyée par un ou deux lance-grenades automatiques, une ou deux mitrailleuses lourdes, un ou deux mortiers, et un char. Les postes fonctionnent en continu. Le jour, un homme par groupe ou un char sont de service, tandis qu'un binôme patrouille dans le secteur. De nuit, chaque poste active une ou deux sonnettes, situées de cinq cents à huit cents mètres du poste principal et armées par quatre hommes communiquant grâce à un téléphone filaire et des fanions. L'avant-poste est en mesure d'appuyer par le feu le poste principal.

Chaque poste peut assurer une défense autonome à 360°, reposant sur une répartition des secteurs de tirs principaux et secondaires qui se recoupent. Les armes collectives disposent chacune d'un emplacement de rechange[34].

L'organisation des appuis fait l'objet de tous les soins. Les moyens d'artillerie sont co-localisés avec les moyens d'infanterie, et disposés de manière à pouvoir appuyer l'ensemble des postes Le catalogue de tir de l'artillerie est réalisé avec minutie. Chaque tir est répertorié et numéroté, comme il se doit. Tous les itinéraires d'approche que pourraient utiliser les moudjahidines sont battus par les feux. Ce système permet de traiter un objectif deux à quatre minutes après la demande.

Nous choisissons avec soin les positions des avant-postes et nous les transformons en camps retranchés. Nous construisons des murs, des tranchées, des bunkers, des plots logistiques comprenant des munitions, des vivres et de l'eau. Chaque poste est entouré d'une double barrière de barbelés truffée de mines. Nous mettons en place des mines éclairantes et des détecteurs sur les itinéraires d'approche du poste. Les sorties et les entrées de l'enceinte sont fermées et minées la nuit. Pour qu'il n'y ait pas de méprise, les consignes à destination des extérieurs apparaissent visiblement sur des panneaux écrits en afghan, en russe et en anglais.

Chaque poste dispose de cinq unités de feu (de quoi mener environ six combats intenses), et de dix jours de vivres, d'eau et de carburant.

Chaque site dispose de la documentation suivante :

– la mission du poste et la phase de l'opération en cours ;

– la carte du chef de poste, comprenant les positions des groupes, le plan de feu et la situation ennemie ;

– les ordres reçus du commandant de bataillon ;

– un schéma du point d'appui ;

– l'ordre d'opérations du chef de poste ;

– un croquis d'observation ;

– les itinéraires de patrouille ;

– les secteurs de tirs ;

– l'ordre pour les transmissions ;

– le journal de marche et d'opérations, détaillant les opérations menées et les activités ennemies.

Il appartient ensuite au bataillon de diffuser un plan de sécurité qui détaille le nombre des postes, et leur composition, la répartition globale des véhicules, de l'armement et des munitions, les plans de défense des sites clés, les mesures de coordination entre les éléments, l'organisation du commandement et des transmissions, ainsi que celle des appuis. Il faut y ajouter un plan de relève des unités. Les compagnies disposent de leur équipement réglementaire, auquel s'ajoutent en renforcement des moyens de transmission, et de liaison filaire.

La radio constitue le principal moyen de communications dans les opérations de protection d'itinéraires. Tout véhicule ou toute unité dans la zone travaille sur un réseau unique, qu'il y stationne ou qu'il la traverse. La section de reconnaissance bataillonnaire est co-localisée avec le poste de commandement du bataillon. Sa mission est d'intercepter tout groupe de moudjahidines repéré dans la zone du bataillon. Elle s'acquitte de cette tâche en montant des embuscades sur des itinéraires conduisant à la route principale. Le lieu de l'embuscade s'intègre dans le plan d'embuscade global du bataillon. L'opération dure en général une nuit. Il peut arriver qu'elle se prolonge sur trois jours.

Commentaire du traducteur

Il semble que le système soviétique de défense des itinéraires était relativement passif : il consistait à établir des positions fortifiées, à s'y installer, puis à attendre l'ennemi. Ils ont sans doute appliqué la tactique de leurs moyens, n'ayant pas la ressource pour mener des opérations plus offensives et hardies.

Le manque d'entrain et d'expérience de bon nombre d'unités, notamment motorisées, ne permettait sans doute pas de confier des actions de recherche et de destruction à d'autres troupes que les unités de reconnaissance ou de forces spéciales. Ce qui produisait un effet pervers de substitution : ces dernières étaient alors utilisées non pas pour remplir la mission pour laquelle elles avaient été conçues, mais pour combattre comme réserve mobile d'intervention.

Le fait de se cantonner à des itinéraires balisés et en nombre limité entraîne une culture de poste, qui s'avère à terme contre-productive. Elle laisse tout d'abord le champ libre aux insurgés. Ils ont toute latitude pour se développer et s'organiser dans la profondeur. L'endoctrinement de la population, le recrutement, la préparation des opérations se font sans entrave.

Pourtant, l'expérience contre insurrectionnelle, tend à montrer qu'il est préférable d'occuper non pas le terrain mais d'être présent auprès de la population. Il faut être là pour savoir. Un moyen consiste à mener en permanence des actions de reconnaissance qui vont porter la confusion chez l'ennemi. Il s'agit, en effet, de créer chez lui ce même sentiment d'insécurité qu'il cherche à développer et à entretenir chez les forces contre insurrectionnelles, en tout cas celles qui restent passives et développent une culture de bunker.

Cette dernière a un triple effet pervers. Tout d'abord, rappelons qu'elle réduit la combativité des troupes. Ensuite, face à un dispositif figé, donc lisible, les insurgés sont en mesure de monter aisément leurs actions, qui plus est à répétition. Enfin cette attitude en réaction, non seulement coupe les forces de la population, mais renforce de façon paradoxale leur exposition au risque, donc leurs pertes. En effet, en s'enfermant dans les postes, elles deviennent aveugles, en plus d'être prévisibles et ne voient pas les coups venir, que préparent avec soin et facilité des guérilleros peu inquiétés sur leurs arrières.

La rédaction d'un journal de marche et d'opérations sur le poste est une idée précieuse. Elle donne de la mémoire aux unités qui se relèvent. Elle oblige les chefs à interroger leurs modes d'action après chaque opération, les poussant à se remettre en question si besoin, ce qui est la vertu attendue du processus de retour d'expérience. Elle permet en outre de conserver des traces des relations éventuelles avec la population et avec l'ennemi de la région. Il est bon de savoir pour l'unité relevante que par exemple le village qui se situe à une dizaine de kilomètres a été bombardé par erreur et que le ressentiment de la population reste fort, ou qu'à l'inverse une campagne de vaccination du bétail a été appréciée dans telle autre vallée.

La surdotation en matériel est la conséquence directe de la réarticulation des unités pour ce type de missions. Les unités motorisées sont prévues

pour combattre groupées. Dès lors qu'elles sont éclatées sur des postes, qui plus est sur des élongations parfois immenses, les moyens de protection, de communication et de feux s'avèrent insuffisants et doivent en général être renforcés.

Tout le système logistique doit être également repensé. Conçu dans un cadre d'engagement conventionnel, pour approvisionner de l'arrière vers l'avant des unités proches géographiquement et adjacentes, il doit être adapté pour faire face à une explosion des élongations, une menace omniprésente liée à la disparition de la notion de front. L'insurgé est à la fois partout et nulle part, sur le qui-vive, prêt à exploiter dans la foulée les vulnérabilités et les erreurs qui se présentent. Il faut donc plus de vecteurs logistiques, mieux protégés, escortés et capables d'agir en autonomie, le temps de bénéficier d'une intervention.

Chaque ravitaillement doit être organisé comme une mission de combat à part entière. Le renseignement préalable sur la zone traversée, les appuis-feux à disposition selon le lieu et l'heure, les renforcements à attendre doivent être planifiés avec soin. Quand la route logistique traverse plusieurs zones d'action de bataillons différents, l'enjeu principal consiste pour le chef de convoi à acquérir l'intelligence du terrain qu'il va traverser. Les outils modernes de numérisation qui offrent la possibilité de partager la situation tactique amie et ennemie constituent une réponse partielle. Sinon, le convoi progresse comme une taupe dans un terrain inconnu dont il va subir les coups ennemis, sans être en mesure d'anticiper. Il risque de plus de perturber les opérations des secteurs amis parcourus. Inutile de préciser qu'il faut pour cela des soldats logisticiens et non de simples techniciens. D'où un effort de doctrine, de formation, d'entraînement et d'équipement pour donner aux logisticiens les moyens de remplir leurs missions.

Le réseau unique s'impose dans une zone commune pour garantir l'unité d'action sous la houlette d'un seul chef, responsable de la sécurité de toute l'unité, qu'elle soit permanente ou en transit. Chacun peut partager la même situation tactique, notamment les renseignements et la position des forces amies. Cela suppose des ordres pour les transmissions rigoureux et bien diffusés, notamment au profit des unités extérieures (moyens logistiques, renforcements en feux...). Les erreurs dans ce domaine se payent chères et comptant.

1. Pour les Soviétiques, une troupe passe à la défensive (à des actions défensives) quand elle est confrontée à un rapport de forces défavorable (deux à trois contre un). La défensive se distingue donc des mesures de sûreté qui ont pour but de prémunir la force de façon passive ou active face à des actions adverses.
2. Cet officier a servi en Afghanistan de janvier 1980 jusqu'à juin 1981 comme chef de section.
3. Un régiment de fusiliers motorisés comportait organiquement un bataillon de chars. Les Soviétiques ont adapté leurs unités en fonction des effectifs disponibles (parfois très entamés par les pertes, les maladies et les accidents), des exigences du terrain et des types d'opérations menées.
4. C'est-à-dire les enterrer pour les protéger des vues et des coups, tout en leur permettant d'observer et de tirer.
5. La tourelle du BMP est alimentée par l'énergie électrique fournie par la batterie du moteur. C'est pourquoi, au cours des alertes et au combat, le moteur doit tourner, afin de foumir l'énergie nécessaire au fonctionnement de la tourelle.
6. Les munitions traçantes permettent de visualiser la trajectoire, en particulier de nuit et en l'occurrence, pour les insurgés, de mettre feu à une substance inflammable.
7. À l'intérieur d'un engin blindé, l'équipage communique grâce à un système de communication interne, l'interphone incorporé dans les casques (micro et haut-parleur). Le problème est que le chef d'engin a des vues limitées, notamment à courte portée. D'où une rallonge de casque qui lui permet de commander les feux depuis l'extérieur et d'avoir qui plus est un contact physique avec les fantassins qui combattent à proximité de l'engin.
8. Les mines éclairantes soviétiques permettent non seulement d'illuminer une zone, mais aussi de donner l'alerte aux sentinelles les plus somnolents, en raison des sifflements et des éclairs de toutes couleurs qu'elles produisent.
9. Cet officier a servi en Afghanistan de septembre 1980 jusqu'à novembre 1982 comme chef de section.
10. C'est-à-dire le poste de commandement de l'ensemble des forces soviétiques en Afghanistan ! C'est dire la valeur stratégique et symbolique de la cible pour les insurgés.
11. Elles permettent de faire évoluer le dispositif en fonction des besoins d'observation et de tirs.
12. Dans un premier cas, une simple pression du corps déclenche la mise à feu ; dans le second cas, c'est le relâchement de la pression exercée par le pied qui met à feu le dispositif.
13. Dévastatrice en termes d'image vis-à-vis de l'opinion afghane, soviétique et internationale.
14. Il s'agit des forces spéciales soviétiques qui, tout au long du conflit, montrèrent une remarquable aptitude à la guerre menée. Leurs qualités et spécificités en firent un outil remarquable dans la lutte contre la guérilla. Leur furtivité reposant sur leur légèreté et l'utilisation du terrain, leur capacité à employer le renseignement humain, mais surtout leur grande cohésion, gage de force morale dans un milieu aussi difficile furent autant d'atouts.
15. Un tel détachement est articulé comme un bataillon, bien qu'il compte moins de cent hommes (soit une petite compagnie). Un groupe comprend quinze ou seize hommes, voire moins. On trouve également des équipes de quatre hommes.
16. Le 31^{e} groupe du 177^{e} détachement.
17. Qui lui appartient en propre. Ce genre de dispositif intégré permet une connaissance mutuelle qui favorise la coordination et la réactivité entre les troupes de mêlée (infanterie et cavalerie) et ceux qui les appuient.
18. Il s'agit d'un obstacle typiquement soviétique qui consiste en un grand ressort comprimé et caché, composé de fils de haute qualité. Quand il est déclenché, il frappe de façon omnidirectionnelle, comme un fléau. véhicules et même des chars. Il est quasiment impossible d'en extraire quoi que ce soit ou qui que ce soit, sans disposer de pinces coupantes puissantes et de beaucoup de temps.
19. Cet officier a été déployé en Afghanistan en 1985 comme commandant de bataillon.

20. C'est-à-dire trois ou quatre tubes, avec les capacités qui leur permettent de tirer de façon autonome : équipe de reconnaissance des positions de tir, équipe de préparations des tirs, éléments d'observation détachée auprès des troupes au contact chargés d'observer les tirs en vue de les corriger pour les amener sur l'objectif.
21. C'est-à-dire la façon dont les différents modules sont combinés, comme dans un jeu de construction et ce, quel que soit le niveau d'emploi, de la section à la division : on trouvera du génie, de l'infanterie, des blindés, des éléments d'observation d'artillerie ou d'appui aérien, etc. Une sorte de costume sur mesure taillé en fonction de la mission.
22. Par exemple, si l'échelonnement des convois est toujours le même, les insurgés placeront un dispositif d'embuscade parfaitement adapté en fonction de la longueur du convoi, de la position des éléments de commandement et de protection...
23. Elle doit pour ce faire apparaître comme efficace, impartiale et non corrompue.
24. Il a servi en Afghanistan en 1985 comme commandant de bataillon.
25. C'est-à-dire qu'il a engagé le feu avec l'ennemi.
26. La sortie ou l'entrée selon le point de vue où l'on se place.
27. Une dépression humide (le ruisseau, rivière) ou sèche (oued, ouadi).
28. Hélicoptère soviétique qui transporte une dizaine d'hommes ; il est comparable au Puma.
29. Rappelons que cela consiste à mettre l'ennemi dans une « boîte » virtuelle (compartiment terrain particulier dont les abords peuvent être aisément interdits) dans laquelle on va pouvoir agir sur lui, c'est-à-dire le détruire ou le capturer.
30. Cet officier a servi en Afghanistan de mai 1986 à juin 1988 comme commandant d'un bataillon parachutiste.
31. *A priori* le 5^{e} bataillon de fusiliers motorisés, de la 70^{e} brigade de fusiliers motorisés autonome.
32. Il s'agit d'un soldat armé d'une arme automatique et non pas d'une arme collective.
33. Cette arme à une cadence de tir de 2 000 coups par minute et peut être fixée sur un camion ou un BTR. Cette cadence lui permet de saturer une position en réaction ou pour appuyer une manœuvre en neutralisant une position de tir. On remarque là encore le détournement d'une arme conçue au départ pour abattre des aéronefs et dont l'emploi été revu pour effectuer du tir à terre. Ce type d'armement est particulièrement prisé dans les conflits africains. Il peut être monté sur des pick-up et donne de la puissance de feu aux rezzous (raids traditionnels à chameaux et aujourd'hui en pick-up).
34. Cela permet de changer l'emplacement de la pièce, soit parce qu'elle est prise sous un feu trop intense ou que la protection a été détruite, soit parce qu'il s'agit d'appliquer des feux sur une autre direction.

CHAPITRE 5

LES MOUVEMENTS ET LES ESCORTES DE CONVOIS

AU cours des premières années de la guerre, l'ennemi s'en prend aux convois, en minant les tronçons de routes. Par la suite, à partir de 1986, il accentue sa pression et utilise des groupes spéciaux de diversion. Ces attaques se caractérisent comme suit : une recherche maximale de l'effet de surprise par une sélection soignée des sites d'embuscades ; des positions bien préparées, bien protégées et camouflées avec un grand art ; des procédures de minages de la route principale et des axes de variantement ; la destruction simultanée de plusieurs tronçons du convoi pour compliquer, voire interdire toute manœuvre ou mouvement en-dehors de la zone létale.

P136/CH1

Escorte d'un convoi de camions de Kaboul à Ghazni

Par le commandant Rovba[1]

Fin 1981, les insurgés se montrent particulièrement actifs dans la province de Ghazni. Des combats particulièrement violents font rage le long des axes Ghazni-Kaboul et Ghazni-Kandahar. L'ennemi fait effort sur le minage des routes les plus utilisées par les convois.

La 9e CFM est stationnée à six kilomètres à l'ouest de Ghazni[2].

Le 5 septembre, notre commandant de compagnie reçoit l'ordre d'assurer pour le lendemain une escorte d'un convoi de quatre-vingts véhicules de Ghazni à Kaboul, soit sur une élongation de cent soixante kilomètres. Notre mission est de débarquer le 7 septembre la cargaison, puis d'effectuer le mouvement retour le 8 septembre. Deux sections sont désignées pour assurer la sécurité et l'escorte du convoi. Le commandant de compagnie est doté d'une radio de type R 142, fournie par la compagnie de transmissions du régiment.

Mon chef décide une articulation du convoi groupée sur une seule colonne. Sur les sept BTR dont il dispose, il en place un en tête et deux en queue. Les quatre engins blindés restant sont répartis à raison d'un tous les quinze ou seize camions à l'intérieur du convoi. Les consignes sont claires. En cas de tirs sur un engin blindé, le groupe se déporte en direction du côté de la route d'où viennent les coups de feu, puis riposte avec l'ensemble de son armement. Il pourra ainsi appuyer les camions se dégageant de l'axe. Une fois que le convoi est sauf, le BTR rejoint la colonne et reprend sa position précédente. En aucun cas, l'ennemi ne doit pouvoir arrêter la colonne. L'expérience prouve en effet qu'il est très difficile de relancer le mouvement une fois ce dernier interrompu.

Le déplacement vers Kaboul se déroule sans incident. Toutefois, alors que nous revenons vers Ghazni, nous perdons du temps à faire le plein des camions-citernes qui constituent le gros du convoi. Le mouvement retour est censé reprendre à 6 h, mais nous ne démarrons finalement qu'à 10 h 30. Nous attendons dans les faubourgs de Kaboul pendant quatre heures, le temps que l'ensemble des camions-citernes nous rejoigne. Alors que nous

sommes à l'arrêt, des camions afghans isolés et chargés d'hommes et de matériel ne cessent de dépasser notre convoi.

Une fois l'ensemble des moyens regroupés, le chef donne l'ordre de reprendre la progression. Après 1 heure 30 de route, nous pénétrons dans la petite vallée de la rivière de Kaboul et traversons une zone boisée. Trois kilomètres en avant sur notre itinéraire, un poste de l'armée afghane est installé pour garder un pont sur la rivière. À son approche, notre vigilance se relâche. Le véhicule blindé du commandant de compagnie et le véhicule radio progressent en tête de colonne. Ils sont suivis par un camion-citerne remorquant un autre camion du même type. Une fois que l'ensemble du convoi se présente au niveau de la zone boisée, l'ennemi ouvre le feu à bout portant avec des lance-grenades sur les véhicules de tête. Le premier camion-citerne est touché. Simultanément, l'ennemi tire sur la queue de convoi et neutralise le BTR qui ferme la marche à coups de RPG (lance roquette anti-char à courte portée).

Les véhicules d'escorte réagissent bien. Ils appliquent les consignes et ripostent. La colonne parvient à sortir de la zone létale, alors que l'ennemi se trouve fixé. Le commandant de compagnie demande par radio un appui feu aérien. Trente minutes plus tard, la bataille s'engage avec l'arrivée des hélicoptères d'attaque. Ces derniers prennent à partie l'ennemi, afin d'appuyer l'engagement des fusiliers motorisés. L'adversaire cesse le feu et commence à se replier vers des positions de rechange. Nous avons perdu au cours du combat un tué et sept blessés.

Commentaire de Frunze

Cet exemple révèle un manque de préparation et de professionnalisme. Le personnel n'est pas entraîné spécifiquement à la mission, en particulier à la réaction aux attaques. L'attente prolongée dans les faubourgs de Kaboul donne tout loisir aux insurgés d'étudier attentivement la composition du convoi, pendant qu'ils le dépassent.

L'emploi des hélicoptères est trop tardif. Les moyens de reconnaissance ne sont pas utilisés pour faire leur travail, c'est-à-dire éclairer l'itinéraire largement en avant.

Toutefois, la résistance psychologique des conducteurs et le dévouement des fusiliers motorisés permettent à la colonne de s'extraire rapidement de la

zone létale.

Commentaire de l'édition américaine

Dans cet exemple, on perçoit de nouveau les travers du système d'encadrement soviétique. En l'absence d'un corps de sous-officiers professionnels, c'est aux officiers de la compagnie d'assurer à la fois l'entraînement des soldats et la planification des opérations. D'où inévitablement, des impasses.

Dans les embuscades, les insurgés tentent toujours de frapper le véhicule de commandement, aisément repérable en raison de ses antennes supplémentaires. Ces derniers sont d'autant plus vulnérables quand ils ne sont pas blindés, comme c'est le cas dans cette vignette. Le résultat est en général catastrophique, le convoi se retrouvant décapité au moment même où il aurait le plus besoin de recevoir des ordres pour réagir en plein chaos. Une parade consiste à la fois à équiper l'ensemble des véhicules d'antennes supplémentaires pour rendre la distinction plus difficile et à varier la place du chef dans la colonne, ainsi que le véhicule sur lequel il embarque.

Commentaire du traducteur

Cet exemple montre l'importance du drill dans la réaction aux embuscades. Le but est de reprendre au plus vite l'ascendant sur l'adversaire, afin d'échapper à une destruction complète. Il s'agit de manœuvrer en général pour sortir de la zone battue par les feux, de réarticuler un dispositif sommaire et de trouver au plus vite des positions de tir protégées. Simultanément, il faudra appliquer des feux brutaux et précis afin de réduire la pression qui s'exerce sur le reste du convoi.

Une fois une base d'appui constituée, le convoi pourra alors se dégager de l'axe et éventuellement accélérer pour sortir de la zone létale. Ce procédé suppose de l'armement de saturation adapté (mitrailleuses lourdes, lance-grenades automatiques, mortiers, canons de chars...), des procédures variées selon les types d'embuscades et de terrains et un entraînement sans relâche. La capacité de réaction à une embuscade repose aussi sur la faculté du chef à comprendre rapidement la situation (nature volume et attitude de l'ennemi, dispositif ami, qui est où dans la confusion générale, et toujours en mesure de réagir...?), afin de pouvoir donner au plus vite des ordres à des

subordonnés qui sont pour certains choqués et dans le doute. Pour cela il a besoin de comptes-rendus précis et rapides, afin de faire un point de situation.

Par ailleurs, les possibilités de variantement sur ce théâtre étant relativement limitées, en raison de la rareté des axes, la nécessité de modifier régulièrement l'articulation du convoi s'impose, afin de brouiller chez l'adversaire la vision du dispositif des amis. Cela complique, en effet, la mise en place de son propre dispositif d'embuscade, qui doit être taillé sur mesure sur le terrain justement en fonction de la cible qui se présente.

Chaque véhicule, y compris un vecteur logistique, doit disposer d'un moyen radio pour suivre en permanence la situation tactique de l'ensemble du convoi, pour recevoir les ordres et pour prendre les initiatives qui s'imposent, avec intelligence.

P140/CH2

Une compagnie d'assaut par air
escorte un convoi dans la vallée de Kunduz

Par le commandant Portnov[3]

Fin octobre 1981, l'activité ennemie devient préoccupante à Imam-Sahib, dans la région de Kunduz. Les insurgés lancent des attaques de diversion contre les bases soviétiques, tout en s'efforçant d'interdire toute exportation de coton[4] à partir des villes de Shekravan et de Shirkhan.

Le 26 octobre 1981, je reçois l'ordre d'assurer l'escorte d'un convoi de soixante-dix camions transportant du coton. Ma 7^{e}compagnie d'assaut par air doit s'acquitter de cette mission sur un tronçon de cent quatorze kilomètres de route entre Shekravan et Shirkhan. Je dispose de deux sections renforcées d'une section de mortiers, d'un groupe de mitrailleuses lourdes et de deux lance-grenades automatiques AGS-17, montés sur des BTR-D.

Pour préparer la mission, je fais participer tous les officiers, les sous-officiers et les conducteurs à un exercice de simulation sur caisses à sable. Nous passons ensemble en revue tous les modes d'action envisageables, véhicule par véhicule, en cas d'attaque de l'ennemi sur la colonne.

Ma patrouille de protection de tête de convoi comprend deux BMD[5], et un BTR-D armé d'un AGS-17. Elle éclaire la colonne un kilomètre en avant du gros.

Une fois le coton chargé, le convoi quitte Shekravan le 27 octobre à midi. Je suis renforcé par une compagnie de police afghane qui embarque à raison de trois ou quatre personnels sur chaque camion de transport. En cas d'attaque, ils passent sous mes ordres.

Alors que notre convoi s'approche du village de Basiz, l'ennemi ouvre le feu sur la patrouille de tête avec des lance-grenades et déclenche un engin explosif improvisé commandé à distance. Il tente également de détruire le pont qui enjambe le canal, ainsi que le BTR-D qui s'y trouve. Il veut bloquer le convoi. Grâce à la maîtrise du conducteur du BTR-D, son véhicule s'en sort indemne. Dans le même temps, les moudjahidines tirent

avec des fusils et des lance-grenades sur la colonne, d'une distance qui varie entre soixante-dix et cent mètres et mettent hors d'usage quatre camions de coton.

Je donne l'ordre à ma patrouille de sécurité avant (la deuxième section) et à la troisième section de manœuvrer dans le dos de l'ennemi, pour le prendre à revers. Les feux délivrés à partir d'un BMD et d'un AGS-17 suffisent à le fixer et permettent à la compagnie de police afghane de se déployer.

Ayant échoué dans sa mission, l'adversaire se replie, quittant ses positions préparées et subissant alors les tirs des sections qui l'ont débordé et encerclé sur ses arrières. Les insurgés se battent jusqu'au bout. Nous les détruisons. Je ne déplore qu'un seul blessé.

Commentaire de Frunze

L'effort de coordination doit concerner non seulement les officiers, les sous-officiers mais aussi l'ensemble des conducteurs, notamment ceux des engins blindés.

La patrouille de sécurité de tête doit recevoir des consignes non seulement pour éclairer mais aussi pour pouvoir combattre si besoin avec le reste de l'unité.

On revoit la nécessité de manœuvrer sur les flancs et les arrières de l'ennemi dans ce type de situation.

Commentaire de l'édition américaine

On remarque, là encore, un défaut de reconnaissance de l'itinéraire. Malgré le travail sur caisse à sable, la carte n'a pas été suffisamment étudiée pour déterminer les points de passage obligés, ainsi que les zones favorables à la concentration des tirs ennemis. Le pont représente le cas typique du point à reconnaître à pied, à la recherche de pièges et de mines.

Commentaire du traducteur

La menace des engins explosifs improvisés est présente à cette époque. Elle représente le meilleur rapport coût-efficacité pour un guérillero qui veut infliger des pertes à son ennemi. Elle permet de ralentir les

mouvements, d'obliger l'adversaire à renforcer sa protection, donc à s'alourdir physiquement et psychologiquement. Elle entretient un climat d'appréhension au sein des troupes, qui se répercute sur leur moral. La méfiance vis-à-vis de la population s'accroît, provoquant des attitudes agressives et parfois inutilement meurtrières, qui ne font que renforcer le ressentiment des habitants vis-à-vis de la force contre insurrectionnelle.

La lutte contre ces engins ne doit pas rester cantonnée à la sphère technique du déminage. Il s'agit bien d'une manœuvre interarmes, voire interarmées et interministérielle (quand il s'agit d'impliquer des policiers pour rechercher des indices, comme sur une scène de crime), à petite comme à grande échelle.

Il s'agit d'abord de prévenir la pose à l'aide du renseignement au milieu de la population et des insurgés, de l'étude du terrain, de l'historique des attentats passés[6] ainsi qu'en menant des fouilles ciblées. Mieux vaut ensuite guérir ou réduire le mal, en appliquant des procédures tactiques qui permettent, une fois l'explosion passée, de réagir vite pour reprendre l'ascendant sur l'ennemi. Enfin, l'étude minutieuse du lieu de l'attentat, à la manière d'une scène de crime, permet de prélever des indices qui vont permettre éventuellement de remonter les filières d'approvisionnement et de mise en place.

P143/CH3

Une escorte de convoi et les combats qui s'ensuivent dans le village de Daulatabad

Par le lieutenant-colonel Agzamov[7]

Fin 1981, l'ennemi monte des attaques contre les convois sur la route reliant Termez, Shebegan, Andkhoy et Maimana. La situation est particulièrement tendue à Daulatabad. Les renseignements font état d'une force sur place de vingt-cinq à trente hommes, armés de fusils. Agissant par surprise, l'ennemi s'en prend habituellement à un véhicule isolé ou à une colonne. Son but est de paralyser les ravitaillements dans la zone.

Le 2 décembre 1981, la 2e compagnie de reconnaissance stationnée à Maimana reçoit l'ordre d'escorter un convoi de cent vingt véhicules logistiques d'Andkhoy à Maimana, sur une distance de cent dix kilomètres. L'unité est renforcée par un groupe du génie, un groupe de lance-flammes (de type RPO), un canon quadritube de défense aérienne autopropulsé ZSU 23/4 et par un engin de remorquage BTS-4.

Nous disposons de deux jours pour nous préparer à la mission. Nous réglons en particulier les problèmes de soutien et d'entretien. Le chef du convoi est l'officier en second d'un détachement de Spetsnaz[8]. Il décide que nous ferons mouvement sur un seul axe, éclairés par une avant-garde.

Le 4 décembre à 5 h, la colonne démarre. Elle atteint sa zone de rassemblement et d'attente à trois kilomètres au nord-est d'Andkhoy, après onze heures de route. Les camions chargés nous rejoignent sur la position. Nous formons la colonne, en y intercalant les engins de combat. Nous mettons au point les mesures de coordination et fixons les modalités de la halte nocturne. Nous escomptons partir le 5 décembre au matin, afin de couvrir les premiers quatre-vingts kilomètres en cinq ou six heures, pause comprise. Le lendemain, nous atteignons Maimana. Une section est désignée pour former l'avant-garde.

Le convoi démarre dans les temps. L'avant-garde approche des lisières du village de Daulatabad. Elle rend compte que le village semble désert. Nous sommes cependant sur le qui-vive. Notre chef donne l'ordre de renforcer l'observation. Alors que les véhicules de tête et le gros du convoi

sortent du village, l'ennemi ouvre le feu à l'aide d'un lance-grenades et détruit un BMP2 KSH[9] ainsi qu'un camion-citerne. Les engins s'embrasent, bloquant les autres véhicules dans les rues étroites du village.

Les insurgés ouvrent alors le feu avec de l'armement de petit calibre. Deux autres BMP sont touchés. Le convoi se retrouve tronçonné en trois morceaux. Nous ripostons, mais de façon désordonnée. Le chef de convoi n'a plus aucun contact radio avec ses unités, en raison de la destruction de son véhicule de commandement. Chacun essaye de quitter la zone létale de son propre chef. Les contrôleurs aériens avancés (ou JFAC) demandent un appui d'hélicoptères d'attaque puis règlent les tirs. Les machines effectuent des passes de tir dans le village. Entre temps, la section d'arrière-garde reçoit l'ordre de ratisser la partie ouest de la localité. Les combattants débarqués sont appuyés par les feux des engins blindés et des hélicoptères. L'ennemi se retire face à cette réaction décisive.

Le bilan de cette bataille de trois heures est lourd. Quatre de nos soldats ont été tués, six ont été blessés, trois BMP ainsi que cinq camions ont été incendiés.

Commentaire de Frunze

Cet exemple révèle le manque de préparation de la mission, les déficiences du processus décisionnel et du commandement en conduite au cours de la bataille. Aucun chef n'avait été briefé sur les sites probables d'accrochages et les modes d'action possibles de l'ennemi.

Commentaire de l'édition américaine

L'élément de reconnaissance rend compte que ce village, connu pour être une zone difficile, est désert. Cela aurait dû inciter le chef du convoi à ne pas se contenter de renforcer l'observation, mais aussi de faire débarquer ses troupes pour le reconnaître. Le chef d'élément du convoi ne commence à manœuvrer pour se replier que lorsqu'il reçoit un appui feu aérien. Cela témoigne d'une forte aversion pour le combat débarqué au plus près de l'ennemi et d'une trop grande dépendance vis-à-vis des appuis aériens.

De vignette en vignette, on note que les pertes subies par les troupes afghanes sont rarement mentionnées, comme si elles étaient quantité négligeable. Cet oubli témoigne d'un certain mépris qui s'avère contre-

productif quand il s'agit de faire monter en puissance en les épaulant des forces nationales appelées à vaincre une guérilla par elles-mêmes.

Commentaire du traducteur

Rappelons que la récupération des véhicules s'avère cruciale, même si elle n'est pas décrite dans cet exemple c'est-à-dire la capacité à pouvoir extraire rapidement une machine immobilisée dans le pire des cas possibles, c'est-à-dire sous le feu, afin de pas bloquer l'ensemble du convoi qui resterait sinon dans la « gueule du loup ». Cela suppose un équipement particulier qui permet de tracter rapidement les véhicules, ainsi qu'un entraînement inlassablement répété des équipages, afin de réduire les délais de mise en œuvre de la procédure sous le feu.

Par ailleurs, l'approche d'une zone suspecte doit provoquer chez le chef une réflexion rapide sur une manœuvre éventuelle, « au cas où ». Il s'agit d'abord d'observer la configuration des lieux : d'abord les positions susceptibles d'être tenues par l'ennemi ainsi que les modes d'action possibles de ce dernier sur ce terrain, le type d'armement utilisable, les itinéraires d'exfiltration, puis en réaction les zones favorables pour jeter un dispositif et mettre en place des appuis, les itinéraires de débordement... Ensuite, le chef de l'élément doit préparer et diffuser à ses subordonnés un ordre de conduite qui précise les réactions en cas de prise à partie.

P147/CH4

La bataille de Maliykhel

Par le commandant Guboglo[10]

Au cours de l'hiver 1982, plusieurs groupes d'insurgés entretiennent une forte activité autour du village de Maliykhel et de la route principale entre Kaboul et Ghazni. Ils s'en prennent régulièrement aux convois militaires soviétiques.

Le 11 décembre 1982, le commandant d'unité de la 7e compagnie de fusiliers motorisés reçoit l'ordre d'escorter un convoi de camions sur un aller-retour entre Ghazni et Kaboul, soit une distance de cent soixante-dix kilomètres.

À l'aller, le mouvement se déroule sans encombre. Une fois les véhicules chargés, nous nous préparons à effectuer le mouvement vers Ghazni. Mon chef décide de positionner deux BTR en tête de colonne et deux BTR pour fermer la marche. Il répartit les machines restantes au sein du détachement, à raison d'une tous les huit camions. La première section reçoit la mission de reconnaître l'itinéraire à dix kilomètres en avant du convoi. La vitesse moyenne est fixée à 35-40 km/h. Une pause est prévue toutes les trois heures.

En cas d'attaque de l'ennemi avec de l'armement de petit calibre, les BTR et les hélicoptères d'attaque ont l'ordre de riposter de façon massive, pour appuyer l'exfiltration du convoi en dehors de la zone de concentration des feux ennemis. Si le terrain le permet, les BTR doivent foncer sur les positions d'embuscades potentielles, afin de bousculer les insurgés.

Le 13 décembre à 7 h 30, notre chef donne l'ordre de mouvement. Trente minutes après, l'un de nos camions de transport lourd tombe en panne. Décision est prise de le tracter avec un véhicule du même type et de le placer derrière le BTR PC, en tête de colonne. À 11 h 15, les véhicules de tête du gros approchent d'une zone couverte de végétation, près du village de Maliykhel. Alors que les engins franchissent le pont qui traverse la rivière, l'ennemi déclenche une mine radiocommandée. La colonne est bloquée à hauteur du pont. À ce moment précis, les insurgés ouvrent le feu

sur le convoi à partir des hauteurs qui surplombent notre mouvement de terrain.

Les tentatives pour dégager les camions échouent. Le chef ordonne à la deuxième section de contourner le pont, en passant par un petit ravin. Malheureusement, l'ennemi en a miné les sorties. La section perd son BTR de tête. Les tentatives pour l'évacuer échouent. Entre-temps, un deuxième BTR saute sur une mine. Compte tenu du caractère inextricable de la situation, le commandant de compagnie donne l'ordre à la troisième section (la mienne) de débarquer et de s'emparer de la hauteur qui domine notre mouvement de terrain. Ma manœuvre est simple et classique. Un groupe fixe l'ennemi, tandis que les deux autres débordent, afin de le prendre par les flancs et les arrières. À 11 h 45, la hauteur est entre nos mains.

Pendant ce temps, le gros tente à plusieurs reprises de reprendre pied sur la route, afin de gagner une zone à l'abri des coups. Toutefois, en raison du feu nourri qui pleut depuis une autre hauteur, ces tentatives restent vaines. Il faut coûte que coûte s'emparer de ce mouvement de terrain. En dépit de l'appui des armes de bord des BTR et des hélicoptères d'attaque, il en est hors de question. En effet, les flancs de la montagne forment un glacis qui rend une attaque frontale suicidaire. Quant à un débordement, il s'avère impossible dans les conditions du combat qui se déroule.

En fin de compte, notre chef réussit à bénéficier d'une nouvelle mission d'hélicoptères d'attaque. Il donne l'ordre à la première section (auparavant en reconnaissance) de s'emparer de la position. L'attaque est déclenchée à 12 h 40, appuyée par la section d'appui (dotée de mitrailleuses lourdes et de lance-grenades automatiques).

Mission accomplie. Le convoi peut reprendre son mouvement.

Commentaire de l'édition américaine

On s'aperçoit à la lumière de cet exemple que le retour d'expérience est relativement peu pris en compte au sein du même bataillon. Certes, on peut noter un bon usage de la section en reconnaissance, qui agit loin devant la colonne. Toutefois, le chef continue à progresser en tête, sur son véhicule de commandement ; les ponts ne sont pas fouillés pour y chercher des mines ; les sites d'embuscades probables ne sont pas reconnus par les fantassins débarqués. Les véhicules endommagés continuent à être tractés en tête de

colonne, juste derrière le véhicule de commandement. Aucune véritable tentative n'est faite pour contrôler les hauteurs ou vérifier qu'elles sont libres d'ennemis, avant le passage du convoi. Il n'est pas envisagé d'utiliser des forces aéromobiles pour appuyer la progression du convoi, en effectuant des bonds d'un mouvement de terrain à l'autre.

Par ailleurs, on ne note pas la présence de troupes spécialisées dans l'ouverture d'itinéraires, de réserve d'intervention rapide, de forces héliportées qui seraient pourtant tout indiquées pour couper les itinéraires de repli de l'ennemi, de plans de feu d'artillerie dignes de ce nom.

L'étude du terrain et de la carte s'avère insuffisante. Elle permet pourtant de déterminer les points de passage obligés, les zones privilégiées d'application des feux et les positions propices à une embuscade. Les forces de reconnaissance semblent rivées aux axes.

D'où une impression générale de passivité et de posture de réaction permanente.

Commentaire du traducteur

Un processus de retour d'expérience permettant aux troupes sur le terrain de faire face aux évolutions de l'engagement, sur le théâtre, en boucle courte par une diffusion rapide et éclairée des bonnes pratiques ainsi que des modes d'action ennemis est indispensable. Au niveau des états-majors centraux, un effort constant et répété d'adaptation des procédures et de l'organisation, de la formation et de l'entraînement, ainsi que des équipements doit rester le souci du commandement à tous niveaux, en préservant autant que faire se peut la cohérence des actions. Inutile en effet par exemple de développer un nouveau matériel alors qu'un simple changement de procédure ou une meilleure formation auraient suffi.

Par ailleurs, un effort particulier doit être consenti au profit de la formation et de l'entraînement des cadres de contact, pour leur apprendre à développer leur flair, à « sentir » l'ennemi et le terrain, en se mettant « dans sa peau ». À la découverte du terrain qui s'ouvre au fur et à mesure de leur progression, un certain nombre de questions doit les maintenir en éveil : « *Si j'étais l'ennemi, quel mouvement de terrain utiliserais-je pour remplir la mission, à savoir infliger le maximum de pertes, tout en pouvant m'esquiver ? Comment disposerais-je mon dispositif? Quand serait-il opportun de*

déclencher les feux et sur quelles parties du convoi ? » Sans cette réflexion constante, les capacités de réaction restent limitées et l'élaboration et l'application de modes d'action novateurs et adaptés s'avèrent difficiles. Les erreurs sont répétées.

---

1. Cet officier a servi en Afghanistan de 1981 à 1983 comme chef d'une section de fusiliers motorisés.
2. Elle appartient au troisième bataillon du 191e régiment de fusiliers motorisés autonome.
3. Cet officier a servi en Afghanistan de 1979 à 1982 comme adjoint du commandant d'unité puis comme commandant d'unité.
4. Le coton était l'un des moyens par lesquels le gouvernement afghan payait les Soviétiques pour leur aide, en plus du gaz naturel, de l'uranium, des pierres précieuses, des fruits et d'autres ressources. D'où l'intérêt pour les insurgés de s'en prendre à cette ressource.
5. *«Boevaia machina dessanta»* : le véhicule de combat infanterie largable qui peut transporter neuf hommes (en réalité plutôt sept). Il dispose d'une mitrailleuse de 7.62 mm et d'un canon de 73 mm dans la version 1, et de 30 mm dans la version 2.
6. Les insurgés réutilisant bien souvent les mêmes lieux de pose, comme d'ailleurs les mêmes lieux d'embuscades.
7. Cet officier a servi en Afghanistan de 1981 à 1983 comme chef d'un groupe de reconnaissance d'une compagnie de reconnaissance.
8. Forces spéciales soviétiques.
9. Véhicule de commandement, donc cible de choix.
10. Cet officier a servi en Afghanistan de 1981 à 1983 comme chef de section de fusiliers motorisés.

CHAPITRE 6

LES EMBUSCADES

CE procédé était principalement utilisé par les unités de reconnaissance, d'assaut par air, aéroportées et les Spetsnaz. Les unités motorisées montaient elles aussi les embuscades, mais après un entraînement spécifique.

P152/CH1

Une compagnie de fusiliers motorisés renforcée monte une embuscade dans la province de Kandahar

Par le commandant Pavlenko[1]

En mars 1981, notre 70e brigade de fusiliers motorisés autonome achève son mouvement en direction de son nouveau camp de base. Elle est appuyée par une escadrille d'hélicoptères d'attaque. Simultanément, cette unité en profite pour mener des reconnaissances sur les forces ennemies situées le long de la route entre Kandahar et Shindand.

Le commandant d'escadrille rend compte à 18 h 20 qu'un camion transportant du ravitaillement vient d'entrer dans le village de Musa-Kala, situé à vingt kilomètres de Kandahar, et qu'un nombre indéterminé d'insurgés s'y trouveraient. Cette information est confirmée par l'officier de renseignement de la brigade.

Il n'y a pas de temps à perdre. Le village se trouve près de la frontière pakistanaise et offre une zone de repos et de transit au profit des bases de moudjahidines. C'est une véritable plaque tournante qui permet de distribuer des armes et des munitions à travers tout le pays.

Notre commandant de brigade arrête son plan d'opérations. Le village sera bouclé à partir du nord et du sud-est avec deux bataillons de fusiliers motorisés. Ensuite, un bataillon d'assaut par air et des unités de l'armée afghane le ratisseront. Simultanément, une compagnie de fusiliers motorisés renforcée sera héliportée et montera une embuscade, afin d'intercepter le convoi ennemi en mouvement vers le nord-ouest.

Mon commandant de bataillon désigne la 8e compagnie (que j'ai l'honneur de commander) pour cette dernière mission. Je reçois l'ordre directement et personnellement du commandant de brigade. La compagnie est articulée en trois sections de fusiliers motorisés. Je suis renforcé par un groupe de trois lance-grenades automatiques (avec leurs servants), d'une équipe de trois sapeurs dotés de vingt mines, et deux postes radio[2] avec leurs opérateurs. La compagnie doit être héliportée en une seule vague par

sept hélicoptères de transport MI8T au plus près du lieu d'embuscade. Je dispose de deux heures pour préparer la mission avec mes hommes.

À 20 h 55, ma compagnie embarque à bord des hélicoptères pour se poser en un quart d'heure entre chien et loup à 21 h 30 à cinq kilomètres du lieu prévu. Une fois la mise à terre effectuée, je regroupe ma compagnie sur le point de ralliement situé à cinq cents mètres de la zone de poser. Nous attendons la nuit noire pour faire mouvement. Un groupe éclaire la progression de la compagnie. Chaque section est articulée en deux sticks[3] et progresse de part et d'autre de l'itinéraire, communiquant par gestes[4]. Chacune a prévu une avant-garde et une arrière-garde. Chaque élément assure une observation tous azimuts et fait halte régulièrement pour faire le point. À 2 h du matin, mon groupe de tête me rend compte qu'il a atteint le site d'embuscade. Vingt minutes plus tard, toute la compagnie a rejoint la zone.

Je mets en place l'ensemble des éléments pour interdire le débouché et la sortie du site d'embuscade, tout en concentrant l'essentiel de mes forces au centre de la zone. Alors que les groupes préparent leurs positions de tir et les camouflent, nous maintenons l'observation à 360° en amont et en aval du site. À 4 h 30 du matin, nous sommes prêts à recevoir l'ennemi.

À 5 h, les unités de la brigade bouclent Musa-Kala et commencent à ratisser le village à 5 h 30. L'ennemi tire sur les forces qui sont dans le village afin de les ralentir. Son convoi de camions de munitions se met en route en direction de notre lieu d'embuscade. À 6 h 20, la sonnette me rend compte que cinq camions approchent. La colonne s'engage dans la nasse. Le camion de tête saute sur une mine. Les première et troisième sections ouvrent immédiatement le feu. Deux camions font demi-tour et essayent de s'échapper. Nous en détruisons un avec une mine télécommandée. La deuxième section détruit le second véhicule. L'ennemi panique et sa riposte est désordonnée. Quelques moudjahidines essayent de glisser entre les mailles du filet, mais nous les taillons en pièces.

Au bilan, vingt six insurgés ont laissé leur vie, tandis que vingt ont été capturés, parmi lesquels huit sont blessés. Nous faisons sauter les cinq camions chargés de munitions et de nourriture. Je déplore dans mon camp un mort et cinq blessés.

Commentaire de Frunze

Les facteurs de succès sont les suivants : la décision prise dans des délais brefs de tendre l'embuscade ; les courts délais de préparation ; le mouvement rapide et discret vers le site d'embuscade ; l'initiative et la bravoure dont a fait preuve l'ensemble des chefs ; la discipline du feu ainsi que la coordination avec les autres unités chargées de conduire l'action de bouclage et de ratissage.

Commentaire de l'édition américaine

Même si l'embuscade a réussi, certains détails sont troublants.

Le sujet des tirs fratricides n'est pas abordé dans l'ensemble de l'ouvrage. Pourtant, cet exemple laisse à penser qu'ils se sont produits ici. Une partie des éléments se situe en contrebas du dispositif, de l'autre côté des forces qui sont installées sur les hauteurs. Ces dernières ont de ce fait ouvert le feu sur le convoi, mais aussi sans doute sur des forces amies qui se trouvaient dans la trajectoire des tirs. En effet, comment expliquer les pertes des Soviétiques si le feu des insurgés a été désordonné et donc inefficace ? Qui plus est, si les moudjahidines avaient pénétré dans le site d'embuscade de nuit, les forces situées en contrebas auraient ouvert le feu sur les forces situées en hauteur, dans la mesure où le tir de nuit amène à tirer plus haut, sauf si on aménage spécialement les positions de tir pour limiter le tir en site positif. Or, cette éventualité est peu probable car ce genre de préparatifs est difficile à réaliser de nuit.

En outre, il semble que personne n'avait reçu la mission de contrôler les mouvements des véhicules entrant dans la zone de tir par l'ouest, et risquant de déclencher par inadvertance une mine, dévoilant ainsi le dispositif et faisant échouer l'embuscade. Enfin, l'utilisation de mines conventionnelles posées directement sur la route fait perdre au chef sa liberté d'action. Si les moudjahidines s'étaient éclairés à l'aide d'un véhicule en avant du convoi, ils auraient pu déclencher la mine. C'est pourquoi des mines commandées semblent plus opportunes dans ce genre de cas.

Commentaire du traducteur

Le souci du commandant d'unité d'assurer la sûreté de son déplacement, en imposant des consignes simples, mérite d'être souligné : entre autres

s'éclairer, assurer une observation tous azimuts, mettre au point des mesures de communication et de coordination efficaces.

Rappelons la nécessité pour l'élément d'arrêt de l'embuscade de prévoir un moyen alternatif pour bloquer le premier véhicule, en plus d'une mine télécommandée, si celle-ci ne fonctionne pas. Un lance-roquette ou une roquette antichar peuvent faire l'affaire.

Par ailleurs, il est indispensable d'envisager avec les différents chefs de section et de groupe les modes d'action possibles de l'ennemi une fois qu'il aura été frappé initialement, en se posant une question simple, en essayant de se mettre à sa place : comment va-t-il réagir à notre action ?

Bien souvent, il dispose de trois alternatives.

Premièrement, rester cloué sur place et subir le feu en ripostant de façon désorganisée. C'est le cas le plus favorable, où il suffit d'appliquer des tirs pour l'anéantir ou le capturer.

Deuxièmement, débarquer pour se mettre à couvert. Dans ce cas, comment prévoir des feux qui vont le prendre en enfilade et par surprise sur les positions qu'il pensait protégées des tirs directs ? L'élément chargé de cette action ne devra tirer que dans un second temps, afin de ne pas se dévoiler. Son action pourra être valorisée par le piégeage préalable des positions de tir que pourrait utiliser l'ennemi afin d'organiser sa riposte[5].

Troisièmement, monter directement à l'assaut, risquant le tout pour le tout. Pour parer cette réaction, il s'agit alors de pouvoir intensifier les feux et de prévoir une façon de briser l'assaut par du piégeage ou du minage[6]. Le succès repose là sur la concentration des tirs vers une direction unique pour percer le dispositif ennemi et la progression ordonnée de la troupe, de bond en bond pour sortir de la nasse.

P156/CH2

Un détachement aéroporté monte une embuscade sur un pont

Par le lieutenant-colonel Gladishev[7]

Les armes et les munitions au profit des moudjahidines proviennent du Pakistan et d'Iran. Une grosse partie des cargaisons est à destination des provinces du Helmand et de Kandahar. Le chef de la 103e division parachutiste décide de monter des embuscades le long des itinéraires d'accès susceptibles d'être empruntés par les caravanes.

En juillet 1982, mon commandant de bataillon me donne l'ordre de mettre sur pied un détachement de reconnaissance.

Je dispose de dix jours pour sélectionner et préparer un détachement de vingt hommes pour la mission. Je recherche des officiers, des sergents et des soldats dotés d'une condition physique exceptionnelle et d'une expérience du combat significative. Je retiens deux officiers, un aspirant, cinq sergents et douze soldats. Nous disposons de deux opérateurs radios, de deux sapeurs, d'un infirmier et d'un interprète. Je suis également renforcé d'un officier afghan du Khad.

Notre équipement comprend six mitrailleuses, quatorze fusils d'assaut, un fusil d'assaut automatique avec un silencieux de type AKMS. Les dotations de munitions sont renforcées : deux unités de feu par arme, quatre grenades par homme, quatre armes antichars RPG 18, cinq mines, sept radios (dont deux pour assurer la liaison avec les hélicoptères), sept paires de jumelles, une paire de jumelles de vision nocturne et un gilet pare-balles pour chaque homme. Nous portons un survêtement camouflé[8] et sommes chaussés de baskets.

Notre objectif est un pont qui, d'après les services de renseignement afghans, a été emprunté les nuits précédentes par des camions, des motos et des tracteurs ennemis.

À la fin du mois, mon détachement embarque à bord de deux hélicoptères MI8TV. Nous sommes mis en place à environ cinq kilomètres du pont, une heure avant le coucher du soleil. Quatre hélicoptères d'attaque MI24 appuient notre infiltration. La chronologie de la mise à terre est

conçue de façon à permettre aux hélicoptères de revenir au camp de base du bataillon de jour. Nous attendons que l'obscurité tombe, puis nous nous infiltrons vers le pont. Mon groupe de tête, qui éclaire le détachement deux cents mètres en avant, repère un poste d'observation ennemi occupé par deux hommes équipés de fusils et d'une moto. Nous contournons le point et nous approchons discrètement du pont. Une fois sur place, nous nous séparons en équipes (une équipe d'appui feu, une équipe de sûreté, une équipe d'assaut et une À 21 h 30, le dispositif est en place et les hommes sont prêts à en découdre.

Toutes les quinze à vingt minutes, les sentinelles ennemies qui gardent les villages proches communiquent avec des signaux lumineux. Partant de cette observation, je comprends qu'ils n'ont pas eu vent de notre présence. Ce jeu de lumières continue jusqu'à 2 h 30. Toujours pas d'ennemi. Or mes ordres sont clairs. Je dois commencer à me replier vers la zone d'enlever à 3 h. Toutefois, à 2 h 35, un camion de transport traverse le pont. Je donne l'ordre de faire exploser deux mines MON 50 et d'ouvrir le feu. Simultanément, deux soldats appartenant à l'équipe de sûreté lancent des grenades sur le poste d'observation ennemi. Ce dernier n'a même pas le temps de riposter. L'affaire est conclue en une ou deux minutes. Il n'y a pas de survivant. Une fois que les tirs ont cessé, nous mettons la main sur de l'armement, des munitions et des documents.

Vingt-huit insurgés ont payé de leur vie. Nous avons capturé trente-deux armes de tous types avec leurs munitions. Je n'ai aucune perte. Nous nous regroupons rapidement et faisons mouvement vers la zone d'enlever. À 7 h, les hélicoptères déposent le détachement à notre camp.

De fin juillet à fin septembre, nous conduisons dix-huit embuscades de ce type. Quatorze d'entre elles sont fructueuses. Nous ne déplorons que trois blessés. Deux cents moudjahidines y perdent la vie et vingt sont capturés. Nous récupérons deux cents armes, une grande quantité de munitions et une grosse somme d'argent (cinquante millions de rials iraniens, des roupies pakistanaises et des afghanis[9] d'Afghanistan, destiné à payer les conseillers iraniens et pakistanais des insurgés).

Commentaire de Frunze

Le succès de ces embuscades repose sur la sélection du personnel, un entraînement sur mesure, une bonne répartition des missions, une coordination poussée, une remarquable condition physique du personnel, et l'utilisation de vêtements et de chaussures adaptés.

Commentaire de l'édition américaine

Les Soviétiques accordaient une attention moins grande à la préservation de la cohérence et de la cohésion des unités que les Occidentaux n'en accordent. De façon répétée, des unités étaient constituées de façon hétéroclite, sans souci de cohérence organique. Ce détachement a été *a priori* mis sur pied en puisant sur la ressource du bataillon.

Commentaire du traducteur

L'embuscade est un procédé spécialisé complexe qui ne s'improvise pas, car la moindre erreur évente la surprise. La question se pose de savoir si on peut en confier l'exécution à une section organique ou s'il faut mettre sur pied des détachements taillés sur mesure, dont le personnel est sélectionné, entraîné et équipé de façon spécifique. Les unités de reconnaissance du bataillon sont *a priori* les plus aptes à conduire ce type d'actions, mais elles sont rares et risquent donc de s'épuiser rapidement si les missions sont répétées.

D'où l'intérêt de constituer de nouveaux modules *ad hoc*. Par exemple, les sections d'aide à l'engagement débarqué, dont le personnel est prélevé sur la ressource de l'ensemble d'un régiment pour constituer une unité « d'élite », représentent une solution alléchante. Elles peuvent servir de moteur pour l'instruction et de stimulant pour tous. Toutefois, les compagnies y perdent leurs meilleurs éléments et peuvent s'appauvrir quantitativement mais aussi qualitativement. Elles voient les missions les plus valorisantes leur échapper, ce qui peut les démotiver. Il s'agit donc d'un choix de commandement délicat. Séduisant et payant à court terme, il peut s'avérer contre-productif à moyen et long termes pour l'unité.

P159/CH3

Une section de fusiliers motorisés monte une embuscade dans la zone de Aibak

Par le commandant Popov[10]

Le troisième bataillon de fusiliers motorisés sécurise la route qui relie la ville de Tashkorghan à Aibak. Sa zone de responsabilité est traversée par un pipeline qui approvisionne en carburant l'Afghanistan depuis l'URSS. La mission de l'unité est de prévenir toute attaque sur l'oléoduc, d'assurer la libre circulation des convois de camions et de protéger diverses installations sensibles.

En avril 1984, la ville d'Aibak, et en particulier la 9e CFM (compagnie de fusiliers motorisés) qui y tient garnison, subit des tirs de mortiers systématiques. Ce bombardement permanent réduit la capacité opérationnelle de l'unité, en plus d'endommager des propriétés civiles et de provoquer la panique. Nous essayons de détruire l'ennemi en lui appliquant des tirs de contrebatterie, mais en vain, car il connaît le terrain comme sa poche. Les insurgés ont coutume de tirer cinq à huit coups de mortier, puis changent dans la foulée de position afin de se soustraire à la riposte.

Nos services de renseignement nous informent qu'un groupe de huit à dix hommes, qui a mené une attaque de mortier sur Aibak, a quitté le village pour se rendre à Kakabulak afin de se reposer et se réapprovisionner en munitions. Il devrait y séjourner quarante-huit heures. Nous connaissons l'itinéraire qu'il est susceptible d'emprunter. Notre commandant de bataillon décide de monter une embuscade sur cette route avec un dispositif du volume d'une section, appuyée par le reste de la compagnie.

Décision est prise d'installer l'embuscade la nuit précédant le retour des moudjahidines vers Aibak. La 8e CFM sur BTR est désignée pour fournir la section d'embuscade et pour délivrer un appui feu direct si nécessaire. La section sera renforcée par un lance-grenades automatique AGS 17. Pour tromper l'ennemi, une reconnaissance est conduite dans la zone d'Aibak. La coordination avec les unités afghanes du secteur est également planifiée.

Le mode d'action retenu pour mettre en place la section consiste à débarquer des véhicules en pleine patrouille et en roulant le long du

pipeline, pour ensuite rejoindre le site d'embuscade.

La 7e CFM, qui stationne à environ quarante kilomètres, assurera l'entraînement de la section d'embuscade de la 8e compagnie. Nous avons la chance de pouvoir disposer d'un terrain similaire au site réel. Le premier jour d'entraînement, nous étudions différents modes d'action reposant sur les approches possibles des moudjahidines en direction du site d'embuscade. Au cas où l'ennemi détecterait le dispositif de la section, il est prévu que le reste de la 8e compagnie l'appuie de ses feux. La section apporte un soin particulier à la coordination des actions des équipes feu et d'appui et de l'élément d'assaut. Elle affine également les procédures de débarquement à partir des engins blindés en mouvement. Le lendemain, chacun prépare son équipement en vue du combat. La section rejoint sa compagnie organique dans l'après-midi.

Elle doit progresser en direction du site d'embuscade, embarquée sur deux BTR, comme de coutume en cas de patrouille. À 21 h, les hommes démarrent. À 22 h 30, alors que la patrouille tire à sa fin, le personnel commence à débarquer des machines. Chacun se poste dans un fossé qui borde la route sur cinq cents mètres, attendant le signal du chef de section. L'attente dure une demi-heure, le temps que ce dernier s'assure que le débarquement en catimini n'a pas été repéré. Au signal, tout le monde se regroupe. Deux équipes éclairent la progression en direction du site d'embuscade. La section rejoint la zone située à environ trois kilomètres à l'est de Tolagachi en deux heures, soit à 2 h 30 du matin. Une fois qu'il a jeté son dispositif sur les positions de tir, le chef de section passe d'équipe en équipe pour affiner avec chaque chef d'élément les modalités de coordination. Au moment prévu, le chef de section appuie deux fois sur le combiné de son poste radio. C'est le signal convenu avec le commandant de bataillon pour rendre compte qu'il est en place et prêt au combat.

À 5 h du matin, l'ennemi est en vue. Il est en approche. Le chef de section laisse l'équipe des insurgés qui éclaire la progression traverser la zone létale, pour amener le gros à s'engager complètement dans la nasse. Quand les moudjahidines sont à portée de voix, nous exigeons qu'ils se rendent. La réponse est sans ambiguïté. Ils nous prennent à partie avec un feu nourri d'armes légères d'infanterie. Le chef de section rend compte immédiatement au commandant de bataillon. Le chef d'état-major donne

l'ordre à la 8e compagnie de s'installer en bouclage pour interdire tout repli ennemi et pour appuyer la section. Au plus fort du combat, les moudjahidines comprennent qu'ils sont tombés dans un piège. Ils essayent de rompre l'encerclement. Sans succès. Car à ce moment précis la 8e compagnie a gagné ses positions d'interdiction. La coordination étroite au sein de l'unité empêche l'ennemi de se replier.

Au bilan, quatorze insurgés sont abattus et quatre sont capturés. Nous mettons la main sur trois mortiers ainsi que sur de l'armement léger et des munitions. Nous déplorons trois blessés.

Commentaire de Frunze

L'entraînement à l'embuscade sur un site similaire à celui du site réel, mais hors du champ d'observation de l'ennemi, ainsi que l'étude des différents modes d'action selon les modalités d'arrivée de l'ennemi, de même que la discrétion du mouvement jusqu'au site d'embuscade ont payé.

Toutefois, l'hypothèse où l'adversaire arriverait en plus grand nombre que prévu n'est pas envisagée au cours de la préparation de la mission. En outre, il n'est pas toujours opportun de demander à l'ennemi de se rendre, avant d'engager le combat. D'abord des feux massifs à courte portée appliqués par surprise ont un effet démoralisant sur lui' et réduisent largement les pertes amies. Par ailleurs, si l'intention est de faire des prisonniers, l'expérience montre qu'il reste toujours des survivants à l'issue d'une embuscade.

Commentaire du traducteur

Dans cet exemple comme ailleurs, l'organisation de la chaîne de commandement est surprenante pour un observateur occidental. Plutôt que de rendre compte à son commandant de compagnie, le chef de section traite avec le commandant de bataillon. Pourtant, il travaille au sein d'un dispositif de compagnie qui est susceptible de l'appuyer. Cette centralisation extrême du commandement réduit l'autonomie et l'initiative des subordonnés et alourdit la tâche des chefs. Elle ne doit être retenue que si la section agit au profit direct du bataillon pour une mission déterminante, qui suppose l'emploi d'appuis sur lesquels la compagnie n'a pas la main. Pour le

reste, le principe de subsidiarité doit s'appliquer. Le niveau supérieur prend le relais si la tâche dépasse les capacités du niveau subordonné.

L'embuscade est un procédé complexe. Comme il s'agit d'appliquer par surprise des feux à un endroit choisi sur un ennemi qui ne s'y attend pas, la moindre approximation conduit à l'échec. C'est pourquoi, d'une part, les modalités d'exécution de la mission doivent être arrêtées avec beaucoup de soin et doivent, d'autre part, ensuite faire l'objet d'un entraînement poussé. Chacun, chaque élément doit connaître parfaitement son rôle, comme dans une pièce de théâtre. C'est la condition indispensable pour pouvoir improviser si besoin. D'où l'intérêt de s'entraîner en réel sur un terrain similaire et de prévoir bon nombre d'hypothèses d'emploi, selon les actions et réactions de l'ennemi et les possibilités amies. Rigueur et imagination doivent régner dans ce domaine.

L'emploi de la déception est très intéressant. On retiendra ici les reconnaissances menées sur une zone différente, pour faire accroire à l'ennemi qu'une opération est imminente à cet endroit, de même que la dépose des combattants en roulant au cours d'une patrouille. En Afghanistan, compte tenu de la pauvreté du réseau routier et de la facilité de détection des mouvements à partir des hauteurs, le transport en véhicules peine à être discret. D'où l'intérêt de ce genre de mesures simples qui méritent auparavant un certain d'entraînement pour éviter accidents et confusion.

Un dispositif doit être prévu pour prendre à partie en aval la reconnaissance ennemie qui a été sciemment épargnée, au moment où elle traversait le dispositif d'embuscade. Sinon au déclenchement de l'action, elle risque de désorganiser le dispositif d'embuscade en montant une manœuvre pour tenter de dégager ses camarades pris sous le feu, ou d'appeler des renforts qu'elle pourra facilement guider, vu qu'elle connaît le terrain. C'est un risque à ne pas prendre.

P163/CH4

Une compagnie de fusiliers motorisés monte une embuscade dans la région de Loy-Karez

Par le commandant Van'yants[11]

Au cours de leur séjour dans la région de Kandahar, les forces soviétiques sont confrontées de façon systématique à des attaques de convois, des pillages de villages, des destructions d'écoles et des tentatives pour s'emparer de la ville.

Le deuxième bataillon de fusiliers motorisés de la 70e brigade autonome de fusiliers motorisés est stationné dans la ville de Kandahar. Cette unité est la plus expérimentée et la plus endurcie de la brigade ; elle a participé à toutes les opérations de la grande unité. Elle est particulièrement experte dans les techniques d'embuscade, et en particulier dans l'approche du site d'embuscade par les airs (en hélicoptère) ou par voie terrestre (embarquée sur les BMP[12]).

Nous avons coutume de monter nos embuscades avec beaucoup de rigueur et de sens du détail. Nous préparons et vérifions le personnel, l'armement et l'équipement ainsi que les dispositifs de vision nocturne. Au cas où l'embuscade comporte une mise en place par hélicoptère, le commandant de bataillon (ou son chef d'état-major) prend personnellement en charge l'entraînement des troupes participantes. Dans ce cas, la sélection est draconienne. Les hommes et les sergents sont retenus en fonction de leur condition physique, de leur expérience du combat et de leur capacité à servir différents types d'armements et de moyens de liaisons. En revanche, quand la mise en place se fait en BMP, l'unité reste organique[13].

Le 12 juin 1984, ma compagnie motorisée à 100 % de son personnel et de son matériel fait mouvement en BMP en direction de la région de Loy-Karez pour monter des embuscades. Le chef d'état-major du bataillon est désigné pour commander la mission. La compagnie se scinde en quatre détachements d'embuscade. L'un d'entre eux fait mouvement vers une petite rivière pour interdire un gué. Le chef du détachement donne ses ordres et désigne les sonnettes. Le reste des hommes aménage les positions de tir. Le 13 juin, peu après 2 h du matin, les guetteurs repèrent les phares d'un

véhicule qui précède de quelques minutes un convoi de treize camions. L'ennemi s'arrête à environ trois cents mètres du site de franchissement. A l'aide de nos jumelles de vision nocturne, nous repérons environ une trentaine de moudjahidines s'approchant en ambiance sûreté[14] de notre site d'embuscade. Les insurgés observent la zone avec précaution. Le chef d'élément de l'embuscade décide de se replier, compte tenu du volume ennemi qui excède le nôtre (trente contre quatorze, sachant par ailleurs que les BMP se trouvent à sept kilomètres du site d'embuscade et sont donc dans l'incapacité de fournir un appui feu immédiat).

À l'aube, la section d'embuscade rejoint la zone de regroupement de la compagnie. Une fois les sonnettes mises en place, elle se remet en condition. Peu de temps après, une sentinelle rend compte que des moudjahidines se déplacent en colonne dans une vallée proche, et font route dans notre direction. Il s'avère que l'ennemi s'est lancé à leur poursuite, une fois qu'il a découvert le site d'embuscade abandonné. Ce dernier était littéralement couvert de boîtes de conserves, de mégots et de paquets de cigarettes vides. D'après ces indices, les moudjahidines avaient réalisé qu'une quinzaine d'hommes tout au plus les attendait.

Je donne l'ordre à une de mes sections de mettre en place une embuscade à proximité de la zone de rassemblement de la compagnie et de se préparer à combattre. J'ordonne aux deux autres sections de s'infiltrer par les flancs de la colonne des moudjahidines, en utilisant les replis du terrain pour masquer leur progression. J'attends que l'ennemi débouche sur une large plaine au fond de la vallée, afin de parachever l'encerclement. J'ai demandé l'appui feu d'un binôme d'hélicoptères d'attaque. Ils tirent sur mon ordre.

Au cours des combats, nous avons tué vingt-huit moudjahidines, capturé trente-deux armes, dont trois lance-grenades. Nous avons aussi mis la main sur des documents sensibles et des sceaux officiels islamiques. Ma compagnie ne déplore aucune perte.

Commentaire de Frunze

Au nombre des facteurs de succès de l'embuscade, citons : une reconnaissance approfondie de l'ennemi et du terrain ; une bonne planification des actions de l'ensemble des acteurs ; un dispositif de compagnie utilisant très bien le terrain ; un commandement en conduite

ferme et sans relâche des sections au cours du combat ; enfin, l'appui des hélicoptères d'attaque.

Commentaire de l'édition américaine

Les forces soviétiques faisaient preuve d'un relatif manque de propreté sur le terrain : même si des latrines étaient creusées, la troupe ne s'interdisait pas de déféquer et d'uriner un peu partout. Les déchets étaient laissés sur place. Cette attitude négligente leur vaut dans cet exemple d'être décelés par les moudjahidines après leur départ. Le fait que certains hommes fumaient sur leurs positions est encore plus préoccupant. Même si le fumeur se cache sous un poncho, l'odeur est beaucoup plus perceptible dans l'air froid de la nuit, d'autant plus que les cigarettes russes sont particulièrement acres. D'où un sentiment général de manque de discipline et de discrétion qui se dégage de cet exemple.

Une fois encore, il revient aux officiers, en l'absence d'un corps de sous-officiers professionnels, d'exercer le commandement de contact pour faire régner la discipline et faire exécuter les ordres. Cela les détourne de fait de leur mission de conception et d'anticipation.

Commentaire du traducteur

Le « courage de fuir » mérite d'être souligné. Le chef de section en embuscade analyse vite le rapport de force et décide de se replier. Il a le courage de la lucidité. Il se trouve que par chance, au vu de sa faiblesse relative, les insurgés se lancent à sa poursuite et tombent dans un piège qui ne leur était pas destiné au départ. La compagnie assurait simplement sa sûreté. Elle s'est réarticulée en conduite avec vitesse et efficacité. Cet exemple souligne de façon indirecte l'intérêt de la technique de l'appât, de la chèvre. Car la guérilla agit du fort au faible. Si elle repère une cible molle, elle l'attaque. Il s'agit donc de lui en proposer, afin de l'attirer ensuite dans des nasses de feux, d'opportunité ou préparées à l'avance. La coordination de ces actions est délicate, car il faut à la fois assurer la discrétion de la mise en place du dispositif final (le piège) et la synchronisation des mouvements de l'appât, tout en ne mettant pas ce dernier en péril, car il risque à tout moment de se retrouver isolé, encerclé et réduit. D'où la nécessité de prévoir un élément d'intervention rapide pour pouvoir dégager un élément fixé et de s'assurer que l'ennemi n'a pas mis en place un élément

de couverture. En quelque sorte, éviter de se retrouver dans la situation de l'arroseur arrosé.

P167/CH5

Une section parachutiste monte une embuscade dans la province du Helmand

Par le commandant Tolkachev[15]

La mission du bataillon est de contrôler une partie de la frontière à trois cents kilomètres au sud-ouest de la ville de Kandahar. Mon commandant de bataillon décide de monter des embuscades en exploitant les comptes rendus du Khad[16].

Ma section rentre à la base en hélicoptère après en avoir monté une le long de la frontière. Alors que nous survolons la rivière Helmand en main courante[17], je découvre une route qui traverse la partie boisée de la rivière. Je repère à cette occasion des traces fraîches de camions. Une fois arrivé, j'apprends qu'un groupe de guérilléros d'environ cinquante hommes embarqués dans des camions, vient de pénétrer dans notre zone d'opérations. Je pars dans la foulée proposer au commandant de bataillon de monter une embuscade sur cette route tout juste découverte.

Mon chef me donne le feu vert et m'ordonne de monter cette opération dans la zone entre le 3 et le 10 décembre 1984. Je dispose pour ce faire de vingt-cinq hommes, dont deux officiers. Nous sommes articulés en trois groupes, chacun composé d'un chef de groupe et deux trinômes.

C'est moi qui choisis personnellement ma position au cours d'une reconnaissance effectuée en hélicoptère. Nous menons au préalable une manœuvre de déception en posant les machines sur deux zones (avec un *« touch and go*[18] »), dont l'une située à vingt kilomètres de la zone de poser de l'embuscade et l'autre à cinq-six kilomètres. Nous sommes mis à terre à la tombée de la nuit.

Je dispose au total de dix jours de vivres. Nous emportons sur nous deux jours et nous enterrons le reste en le camouflant. Chaque homme transporte à dos de trente-cinq à quarante kilos d'équipement. À la nuit tombée, nous faisons mouvement vers notre site d'embuscade. Une fois sur place, je procède personnellement au choix des positions, à la répartition de l'observation et des secteurs de tir, et décide des mesures de protection et de

camouflage à appliquer. Chaque soldat aménage une position adaptée. La terre extraite est évacuée vers un trou, pour ne pas dévoiler les positions. Nos deux sapeurs mettent en place un point miné en disposant des mines à traction[19] ainsi que des mines télécommandées de type MON 100[20]. Alors que deux tiers des hommes sont en éveil, un tiers se repose. Rien à signaler la première nuit. Dans la journée qui suit, à part trois sonnettes sur le qui-vive, le reste des hommes se repose. Nous désamorçons les mines à traction pour éviter que des animaux ne les déclenchent et dévoilent ainsi notre dispositif.

Nous sommes déployés en pleine zone désertique sur un endroit plat. J'ai choisi cette position car elle domine la partie boisée et nous offre des possibilités d'observation à bonne distance et omnidirectionnelle. De jour nous cinq kilomètres, tandis que de nuit nous sommes en mesure de détecter les phares d'un camion à une distance de vingt-deux à vingt-cinq kilomètres et d'entendre son moteur de trois à cinq kilomètres.

La journée suivante, un berger mène un gros troupeau de moutons entre la zone boisée et notre champ de mines. Plus tard, un nomade passe au même endroit avec trois chameaux. Ni l'un ni l'autre ne nous repèrent. Nous prenons notre repas deux fois par jour dans une cache aménagée dans un trou, à raison d'un repas au lever du jour, quand les hommes rentrent de leurs positions de veille et d'un repas le soir avant qu'ils n'y retournent. Chacun dispose d'un litre d'eau pour vingt-quatre heures. Les deux premières nuits sont calmes. Le matin suivant, j'envoie le chef de section avec plusieurs soldats se ravitailler sur notre plot initial où nous attendent les huit jours de vivres.

Les 5 et 6 décembre, nous subissons une tempête de sable, qui se calme le deuxième soir. Soudain, dans la nuit du 6 au 7 décembre, nous entendons le bruit de moteurs de camions. Je donne l'ordre de se tenir prêt. Les hommes prennent les dispositions de combat (armement prêt à tirer). Trois minutes plus tard, trois camions gros porteurs ZIL 130 et deux camions légers sont en approche. Ils roulent tous feux éteints. Quand tous les véhicules sont engagés dans la zone de feu, je déclenche deux mines. C'est le signal d'ouverture du feu. Avec le chef de section, je commande les tirs. Pour ce faire, j'utilise les artifices lumineux et les munitions traçantes[21] pour régler et effectuer les reports[22]. Tous les camions sont touchés avec les

lance-roquettes et l'armement léger d'infanterie. Un véhicule qui essaye de faire demi-tour et de quitter la zone d'embuscade saute sur une mine. L'ennemi subit l'explosion de ses propres munitions. Quand il essaye de s'enfuir, nous le mettons en pièces. Au cours de cette action, quarante-quatre insurgés laissent la vie et trois camions remplis d'armes et de munitions ainsi que d'équipements sont détruits. Ma section ne déplore aucune perte.

Commentaire de Frunze

Le succès de la manœuvre a reposé sur la mise en place de bonnes positions de tir, l'emploi avisé des mines et du feu à courte portée ainsi que la maîtrise du tir de nuit par l'utilisation des engins éclairants et des munitions traçantes.

Commentaire de l'édition américaine

Ce qui semble critiquable dans cet exemple, c'est le fait de stationner aussi longtemps (quatre jours) sur le même site d'embuscade, au risque d'être découvert par des habitants.

Commentaire du traducteur

Les manœuvres de déception, en l'occurrence dans cet exemple les héliportages fictifs, sont à retenir. Toutefois, la ruse ne vaut que si elle est exploitée dans la foulée. La surprise est éphémère. Elle peut ensuite vite se retourner contre celui qui l'emploie, une fois que l'ennemi a découvert le « pot aux roses ».

P171/CH6

Une section de reconnaissance renforcée monte une embuscade au nord-est de Surobi

Par le commandant Solonin[23]

En décembre 1985, l'activité des moudjahidines augmente dans les provinces de Kaboul, de Kandahar et de Takhar. De plus en plus de caravanes ravitaillent les insurgés en armes, en munitions et en équipements venus du Pakistan. La décision est prise par le haut commandement d'y mettre fin en montant des embuscades.

Je commande alors un bataillon parachutiste. Avec mon chef d'état-major et le chef de section de reconnaissance, nous préparons nos unités à agir et nous mettons au point un plan prévoyant toutes les embuscades.

Des guérilleros agissent dans la zone d'action du bataillon, dont le centre de gravité est le village de Surobi, qui se situe à cinquante kilomètres à l'est de Kaboul sur la route entre la capitale et Jalalabad. Les insurgés maintiennent la pression sur la population locale, en pratiquant des enlèvements de civils, en attaquant les convois gouvernementaux, en faisant sauter des lignes électriques, en s'en prenant à des convois et en bombardant nos camps de base avec des bombes artisanales. Selon le Khad, avec lequel nous maintenons un contact étroit, des caravanes transportent des armes provenant du Pakistan à destination de la vallée du Panshir. Les comptes-rendus des services afghans précisent les modalités de leur passage à travers notre zone d'action. D'autres rapports expliquent comment les moudjahidines parviennent à Surobi sans encombre depuis Dzhigdalay pour observer notre garnison et commettre des attentats terroristes.

Je décide de monter des embuscades sur les itinéraires *a priori* empruntés par les moudjahidines, situés cinq kilomètres au nord-ouest de Surobi. Je désigne, pour participer à l'embuscade la section de reconnaissance du bataillon, une section parachutiste et un groupe du génie, ainsi qu'une équipe de lance-grenades automatiques, soit au total vingt-trois hommes. Nous nous entraînons pour faire face à tous les scénarios possibles, dans le plus grand secret, sous couvert d'entraînement routinier. Des mortiers autopropulsés doivent appuyer l'embuscade.

Au coucher du soleil, un soir de la seconde quinzaine de décembre, la section de reconnaissance renforcée, commandée par le capitaine Bobrov, fait mouvement vers la position d'embuscade. Nous devons contourner un poste de l'armée afghane. En effet, nous n'avons pas mis nos alliés dans la confidence, pour éviter des fuites. À 3 h, je reçois un message radio qui me rend compte que la section est en place. Les sapeurs ont miné les itinéraires possibles de repli des insurgés. Ils ont aussi posé une mine télécommandée. Les hommes sont installés sur le flanc d'une colline dominant une piste. La section se répartit sur deux niveaux. Le groupe d'assaut occupe le premier, tandis que le groupe d'appui feu est installé sur le second, cinquante mètres plus haut. La section maintient une liaison permanente avec le bataillon. La première nuit est calme. Durant la journée, le personnel se fait discret et se cache. Seules les sonnettes occupent les positions de combat. Pour compléter le dispositif, un poste activé par le bataillon observe à partir d'une hauteur.

À la tombée de la deuxième nuit, chacun regagne sa position de combat. À 23 h 45, les soldats aperçoivent une silhouette en approche sur la piste qui vient de Jegdaley. Ils le laissent passer, pensant qu'il s'agit d'une patrouille en éclairage. Nous avons en effet prévu ce scénario et nous y sommes entraînés. L'homme fait demi-tour et repart d'où il vient. À 3 h du matin, les hommes signalent que onze hommes armés arrivent sur la position. Le chef de section décide de capturer les insurgés. Il les laisse entrer dans la nasse puis déclenche les tirs. Cinq sont tués et six sont faits prisonniers. La section se replie alors par différents itinéraires. Ce n'est qu'à ce moment que l'on prévient les postes de sécurité de l'armée afghane que la section de reconnaissance va traverser leurs positions. À 5 h 20, la section est de retour au camp.

Les moudjahidines que nous interrogeons nous indiquent une importante cache d'armes et de munitions à Surobi. De plus, ils nous donnent des informations qui nous permettent ensuite de déjouer une tentative d'attaque contre la station hydroélectrique de Surobi.

Commentaire de Frunze

Cet exemple montre à quel point il est difficile de réussir une embuscade. Rappelons que 90 % d'entre elles échouèrent. À cela, plusieurs raisons.

Premièrement, les unités se faisaient repérer lors de la mise en place sur le site. Deuxièmement, les directives du haut commandement précisaient qu'un dispositif d'embuscade ne devait pas être armé par moins de vingt-cinq hommes et devait être appuyé par de l'armement collectif lourd. Ces précautions n'étaient pas toujours justifiées. En fait, la composition d'un dispositif d'embuscade aurait dû être taillée sur mesure, en fonction de la situation.

Troisièmement, la procédure radio était trop lourde, multipliant les comptes-rendus vers le haut : à l'arrivée sur le site, quand le dispositif était en place, puis toutes les heures. Cela permettait aux écoutes de l'ennemi de connaître nos intentions. Ce dernier se gardait bien alors de circuler dans notre zone d'action pendant que nos troupes étaient hors du camp.

Le problème de l'équipement spécifique pour les embuscades se posait avec acuité. Il n'était pas adapté. Les uniformes non plus, car ils étaient inconfortables et gênaient les mouvements. Les bottes ne convenaient pas du tout à la marche en montagne, car trop lourdes, inconfortables. Elles laissaient en outre des traces particulièrement visibles pour les moudjahidines.

Commentaire de l'édition américaine

Apparemment, les forces soviétiques et afghanes ne cherchaient pas à contester aux moudjahidines la maîtrise du terrain la nuit. Les patrouilles nocturnes et les embuscades faisaient l'objet d'une planification particulière et ne constituaient en aucun cas une mission habituelle. Dès la tombée du jour, les unités stationnaient dans leurs bunkers à l'intérieur des camps de base, pour se protéger des tirs de mortiers et de roquettes. C'est pourquoi les caravanes des insurgés pouvaient passer sans encombre à côté des bases.

Les embuscades du niveau du groupe étaient interdites par les directives de la 40^{e} armée. Cela s'explique sans doute par l'absence d'un corps de sous-ofïiciers fournissant des chefs à même de commander de petits éléments. Pourtant, la doctrine soviétique en vigueur à l'époque les y autorisait et les unités s'y entraînaient d'ailleurs en dehors de l'Afghanistan. En effet, l'embuscade du niveau section est souvent trop lourde, et donc peu discrète. En Afghanistan, chaque action de ce type était commandée par deux officiers.

À noter que cette embuscade, pourtant fructueuse, n'a pas rempli la mission qui consistait à intercepter une caravane de ravitaillement venant du Pakistan.

Il n'est pas fait mention dans cet exemple de deux procédés d'embuscade innovants mis au point pendant la guerre du Vietnam : l'embuscade automatique et l'embuscade semi-automatique, à base de mines à traction et de grenades. L'embuscade automatique consiste à utiliser des mines Claymore actionnées à partir de fils piège qui déclenchent les dispositifs au passage de l'ennemi. Cela permet d'éviter la détection de l'embuscade. L'embuscade semi-automatique consiste, elle, à déclencher manuellement les mines à partir de la position du chef d'élément. Cela permet de synchroniser les tirs en les déclenchant au moment où l'ennemi est le mieux placé, et de s'assurer de leur brutalité et de leur simultanéité. Apparemment, les Soviétiques n'employèrent aucune de ces deux techniques.

L'abondance des comptes rendus exigés par le commandement soviétique, ainsi qu'un certain manque de discipline de réseau ont certainement permis aux insurgés d'avoir vent des opérations en cours ou planifiées.

Commentaire du traducteur

S'agissant de la coopération avec les forces autochtones, un équilibre doit être trouvé au cas par cas. À court terme, il pouvait être très pénalisant pour les Soviétiques d'associer des unités afghanes, en raison des risques de fuite, certains individus maintenant des allégeances avec des forces rebelles autochtones et jouant un double jeu pour ne pas hypothéquer leur avenir. Toutefois, le sens du terrain et de la population, les capacités de détection et de renseignements de ces derniers sont un atout précieux pour la manœuvre des petites unités. Ce sont des yeux et des oreilles performants et des bras supplémentaires pour mener le combat et limiter ainsi les pertes de l'armée étrangère.

À long terme, la participation des forces locales aux opérations est indispensable pour contrer la propagande ennemie qui joue sur le sentiment d'invasion de la population et pour faire monter en puissance l'armée et la police nationales. Sans cela, la sortie de crise est impossible. Il s'agit là bien du dilemme fondamental de la contre insurrection, quand elle est menée par

une armée étrangère. Sans passage de relais efficace, point de salut. N'oublions pas que le gouvernement Najibullah mis en place par les Soviétiques poursuivit le combat et résista pendant trois ans et deux mois après le départ de la 40^{e} Armée.

P175/CH7

Le montage d'une embuscade à la suite d'une interception de communications radio dans la région de Khanabad

Par le lieutenant-colonel Tangaev[24]

Début mars 1986, l'ennemi commence à entreposer des armes et des munitions dans des bases non loin d'Ishkamesh, à soixante kilomètres au sud-est de Kunduz. Cet armement est destiné à être livré aux unités de moudjahidines qui opèrent dans les zones boisées de Kunduz et de Khanabad. Des comptes rendus de renseignement nous font part de l'arrivée de quatre caravanes transportant des armes et des munitions, arrivées dans ces bases à la mi-mars.

Une fois cette information connue, nos moyens de guerre électronique commencent à surveiller une large bande d'émissions radio dans les gammes des ondes courtes et ultracourtes. Il s'avère que toutes les communications des insurgés sont cryptées avec des groupes de codes à quatre lettres. Le niveau stratégique parvient à décrypter une partie des messages. Nous apprenons ainsi que l'ennemi compte transporter des armes et des munitions vers Kunduz fin mars ou début avril.

Le commandant de division[25] décide de monter des embuscades. Il confie la mission à notre bataillon de reconnaissance autonome.

Le commandant d'unité de la première compagnie de reconnaissance et celui de la compagnie de reconnaissance électronique sont convoqués pour recevoir leurs ordres. Le premier se voit préciser sa zone d'action future, sa mission, la composition des éléments d'embuscade, les renforcements dont il va bénéficier et le programme de préparation de ses hommes. Le second reçoit l'ordre d'intensifier son effort d'interceptions radio en direction de Khanabad et d'Ishkamesh et de reconstituer l'architecture du réseau radio ennemi utilisé pendant les mouvements de caravanes.

Le commandant d'unité de la compagnie de reconnaissance et ses chefs de section rejoignent un poste avancé situé à cinq kilomètres du site d'embuscade, embarqués sur le camion qui assure habituellement le ravitaillement logistique des postes. Ils étudient le terrain, les itinéraires

d'approche (les leurs et ceux de l'ennemi) ainsi que de repli. Le commandant d'unité laisse un chef de section sur place pour observer la zone de nuit, puis il retourne avec les autres au camp de base. Au cours de l'entraînement, la compagnie conduit un exercice tactique à base de drill[26] sur un terrain similaire à celui du site d'embuscade.

Le 2 avril, après que chacun ait préparé ses armes et ses munitions ainsi que ses vivres, une inspection est passée pour vérifier que la compagnie est prête.

Une interception radio, confirmée par un renseignement d'origine humaine nous informe qu'une caravane ennemie est partie d'Ishkamesh vers Khanabad, le 2 avril entre 20 h et 22 h. Le chef des reconnaissances divisionnaires fixe l'heure et le jour auxquels il faut se tenir prêt à se mettre en place en embuscade : le 3 avril à partir de 18 h.

L'idée de manœuvre est la suivante : la première compagnie de reconnaissance s'infiltrera le 3 avril à la nuit tombée de la nuit en direction d'un groupe de ruines. Elle installera deux points d'observation. Tout le reste du personnel doit rester camouflé. Durant la journée, elle maintiendra le contact radio avec le bataillon, la compagnie de reconnaissance électronique et la batterie de mortiers. Le « broniegrupa » de la compagnie fera mouvement vers un découvert, en mesure de se porter rapidement sur le site d'embuscade pour appuyer la compagnie de ses feux. Ensuite, le 4 avril au soir, l'unité gagnera discrètement ses positions de combat et se tiendra prête à recevoir l'ennemi. Elle attendra que le chef des reconnaissances de la division ou du commandant d'unité de la compagnie de reconnaissance électronique, lui signale que le convoi ennemi a débuté son mouvement. Elle laissera passer la patrouille d'avant-garde pour pouvoir détruire le gros. À l'arrivée du « broniegrupa », les soldats en embuscade se replieront, embarqueront sur les engins et retourneront au camp de base. Le détachement compte vingt-trois soldats. Il est équipé de trois mitrailleuses PK, trois mitrailleuses légères RPK, une mitrailleuse lourde 12.7 NSV, seize fusils d'assaut AK74, et cinq mines. Le « broniegrupa » comprend un BRDM et trois BMP2. La compagnie est appuyée par une batterie de mortiers.

Le 3 avril à 19 h, la compagnie rejoint à pied le site d'embuscade. Elle progresse le long d'un petit ravin. Elle est éclairée cinquante mètres en

avant par deux patrouilles. Deux autres patrouilles assurant la sûreté arrière ferment la marche quarante mètres derrière. Le 4 avril à 2 h du matin, la compagnie rejoint les ruines et met en place les points d'observation. Le reste de l'unité se terre pour ne pas dévoiler le dispositif.

Le 4 avril à 5 h 30, les interceptions radio font état d'un poste émetteur à Ishkamesh, en communication avec un autre poste situé à Khanabad. L'analyse du réseau montre que l'ennemi s'apprête à faire faire mouvement à un convoi. Toutefois nos postes d'observation ne détectent rien au cours de la journée. À 17 h, les moyens de goniométrie[27] repèrent plusieurs émetteurs radio situés le long de l'axe d'approche entre Ishkamesh et Khanabad. Une fois la nuit tombée, la compagnie se met en place sur positions. L'articulation[28] est la suivante : deux postes d'observation, un groupe d'appui, un groupe de couverture et un groupe d'assaut.

À 20 h 05, la section voit passer deux hommes sur la route. Vingt minutes après, un poste d'observation de la division rend compte qu'un camion vient d'entrer dans le canyon tous feux allumés. Il le laisse passer. Encore vingt minutes plus tard, deux autres débouchent à toute vitesse dans la zone d'embuscade. Alors qu'ils sont entrés dans le secteur de tir, le commandant de compagnie fait exploser une mine. C'est le signal d'ouverture du feu pour le groupe d'appui. Les deux camions sont détruits. Sur ordre du chef, le groupe d'assaut va au résultat. Il fouille les camions et ramasse l'armement et les munitions. Alors que le « broniegrupa » est en approche, la section détecte un groupe d'ennemis faisant mouvement en direction du lieu de l'embuscade. Elle les met en pièces, appuyée par les véhicules blindés. La compagnie se replie alors vers le point de rendez-vous prévu, se remotorise (rembarque) puis rentre au camp.

Douze moudjahidines ont perdu la vie. Deux camions ont été détruits. Nous avons capturé beaucoup d'armes et de munitions. La compagnie ne déplore qu'un blessé.

Commentaire de Frunze

Le succès de l'embuscade repose principalement sur l'utilisation des interceptions radio, la mise en place discrète de chacun sur le site choisi, la bonne organisation de la position sur un terrain pourtant inconnu, l'excellent usage fait des points d'observation, du groupe d'appui et du groupe d'assaut,

l'utilisation de la surprise, mais aussi l'entraînement du personnel au combat.

Toutefois, l'analyse approfondie de l'exemple montre que le commandant d'unité n'a pas su régler le tir mortier avec efficacité.

Commentaire de l'édition américaine

Il s'agit là du deuxième exemple d'emploi du broniegrupa dans une embuscade. La première fois, il avait infiltré puis déposé une partie du personnel au plus près du site. Ensuite, avec le reste du personnel et au déclenchement de l'embuscade, il avait rejoint le site, pour fournir un appui-feux et couper les routes de repli ennemies.

Dans cet exemple, il délivre des feux et assure un repli rapide et en sécurité à la section. Dans la mesure où les détachements d'embuscade subissent régulièrement des contre-embuscades sur le retour au camp de base, cette solution paraît sensée.

L'exemple est intéressant, dans la mesure où il montre que des moyens de décryptage utilisés au niveau stratégique ont été utilisés avec profit au niveau tactique.

Commentaire du traducteur

Cet exemple souligne une fois de plus tout l'intérêt pédagogique du « drill », en particulier dans ce genre d'actions complexes où la mauvaise exécution d'une séquence par une équipe fait échouer rapidement la manœuvre de l'ensemble. Il s'agit d'un scénario qu'il faut faire répéter à tous les acteurs, jusqu'à ce que le jeu soit parfait et permette éventuellement d'improviser.

L'utilisation de la ruse pour mener furtivement des reconnaissances dans les terrains d'engagement futurs mérite aussi d'être notée. Les forces de contre-insurrection agissent bien souvent sous le regard attentif de l'ennemi, qui dispose de nombreux informateurs et analyse rapidement des indices de préparation d'une opération.

L'emploi des mesures de sûreté est exemplaire : ce petit détachement dispose d'une avant-garde, ainsi que d'une arrière-garde. Selon le terrain, rien n'interdit non plus de se flanc-garder, par exemple en faisant progresser

un élément sur une ligne de crête. Ce dernier sera éventuellement en position pour appuyer un décrochage éventuel, s'il est pris à partie par un ennemi supérieur en nombre.

L'élément de couverture joue pleinement son rôle d'interdiction d'un renforcement ennemi. Cette précaution est d'autant plus précieuse que le volume précis et plus encore l'articulation de ce dernier sont bien souvent méconnus. Mieux vaut se garder d'une mauvaise surprise, au cas où tous les adversaires ne seraient pas tombés dans le piège.

La coopération dans le domaine du décryptage entre les niveaux opératif et tactique contribue largement au succès de l'opération. Elle ne va pas de soi, en particulier dans ce domaine sensible de la guerre électronique. On retrouve là toute la difficulté de maintenir l'équilibre entre le besoin d'en connaître et les besoins opérationnels des troupes au sol qui ne disposent généralement pas de ce genre de moyens. Dans la guerre moderne, et en particulier dans les combats de contre-insurrection, la nature globale de la lutte brouille largement les frontières entre les niveaux politique, stratégique, opératif et tactique. L'action principale étant de gagner la bataille de l'adhésion de la population, la nature et l'impact des actions des acteurs sur le terrain peuvent allègrement mélanger le politique et le tactique. Discussions avec un chef local ici, réduction d'une bande de rebelles là.

P180/CH8

Une compagnie de fusiliers motorisés monte une embuscade au nord-ouest de Jalalabad

Par le commandant Podvorniy[29]

Au cours du second semestre 1986, la situation générale dans la province de Kunar commence à basculer en faveur des forces soviétiques. Les embuscades que monte notre bataillon de fusiliers motorisés autonome dans sa zone d'action payent. Les moudjahidines subissent des pertes conséquentes, ce qui les contraint à revoir leurs procédures d'acheminement de munitions et d'armes par caravane.

Début 1986, les forces soviétiques chargées de monter des embuscades remarquent que les insurgés ont largement renforcé leurs éléments de sécurité d'avant-garde et qu'ils réagissent de façon plus coordonnée aux embuscades. Leur réaction peut prendre deux formes distinctes, selon qu'ils disposent ou non de la supériorité en hommes et en armement. S'ils sont les plus forts, ils essayent d'abord de déborder le dispositif d'embuscade, pour ensuite le détruire par l'arrière et par le flanc. À l'inverse, ils contournent le site d'embuscade en utilisant un chemin secondaire, et se dérobent.

Au gré des expériences, nous finissons par tirer l'enseignement que les embuscades du niveau de section sont inutiles. Pour obtenir du bilan, il faut au moins employer une compagnie de fusiliers motorisés, renforcée par une unité du génie et appuyée par des feux d'artillerie.

Le 2 octobre au matin, le commandant d'unité de la 2^{e} compagnie reçoit l'ordre d'interdire l'arrivée d'une caravane censée emprunter la route à vingt-cinq kilomètres au nord-ouest de Jalalabad. La compagnie est forte de quatre-vingt seize hommes, de douze BTR et dispose de son armement organique. Elle reçoit l'appui d'une batterie d'artillerie. Elle doit faire mouvement vers le site d'embuscade en deux phases. Le personnel embarquera dans un convoi circulant du camp de base jusqu'à un poste avancé soviétique sur la route entre Jalalabad et Kaboul. Il poursuivra ensuite son chemin en direction de Kaboul, pour aller charger du matériel. Les engins de la compagnie arriveront peu après le personnel. L'unité devra stationner dans le poste avancé, puis le quitter de nuit à pied, vingt-quatre

heures avant la mise en place finale du dispositif sur le site embuscade. Elle emportera son armement organique, trois jours de munitions (dont un sera stocké dans les BTR), et trois jours de rations commandos (déshydratées). Elle doit être en mesure de se déployer sur ses positions finales d'embuscade le 3 octobre à 5 h du matin.

Le rythme d'activité d'une unité telle que la nôtre, nécessite le maintien d'un haut niveau d'aptitude opérationnelle. La rotation est organisée comme suit. Une compagnie mène des opérations, une autre se remet en condition, tandis que la troisième s'entraîne ; elle suit des cours de formation politique, tout en participant épisodiquement à des combats ; elle doit toutefois rester en alerte.

Ainsi, au moment où elle reçoit l'ordre de monter l'embuscade, la 2^{e} compagnie est à l'entraînement. Sa préparation comprend le rappel des mesures pratiques en vue du combat, l'entraînement individuel aux tirs et à la mission proprement dite, la formation politique, et enfin le travail d'état-major du commandant de bataillon, assisté de ses adjoints et du chef de la section opérations.

Le commandant d'unité élabore son idée de manœuvre et en rend compte au commandant de bataillon. Il diffuse ensuite ses ordres aux chefs de sections et affine avec eux les mesures de coordination sur une caisse à sable. La compagnie étudie de près la future zone des combats, s'entraîne à utiliser le génie et les appuis feux mutuels, effectue des contrôles radio pour s'assurer que le réseau fonctionne, vérifie les appareils de vision nocturne et prend un peu de repos.

À l'issue, le capitaine rend compte au commandant de bataillon que son unité est prête au combat. Le commandant de bataillon ainsi que ses adjoints approuvent l'idée de manœuvre du commandant d'unité. Ils l'aident à coordonner son action avec celle de la batterie d'artillerie et à mettre au point les modalités du soutien logistique (ravitaillement et maintien en condition). Une inspection est passée de pied en cap par le bataillon, pour vérifier que la compagnie est pleinement opérationnelle.

Le 3 octobre à 6 h, l'unité fait mouvement en toute discrétion, embarquée dans le convoi prévu en direction du poste avancé. À la tombée de la nuit, chaque section rejoint à pied sa zone d'installation pour l'embuscade. À 23

h, le dispositif est prêt. Les secteurs de tirs se recoupent. Les flancs et les intervalles entre les sections sont barrés par des champs de mines.

Le 4 octobre à 3 h du matin, l'avant-garde d'une caravane de moudjahidines progresse sur la route. Elle traverse le secteur de tir de la première section et une heure après se présente dans celui de la deuxième section. Elle s'étire sur 1,3 kilomètre. Le commandant d'unité estime que le gros de la caravane se situe à hauteur des deux sections et leur donne l'ordre d'ouvrir le feu, tandis que l'artillerie tire sur l'arrière-garde. Au résultat, une grande partie de l'ennemi et des animaux est détruite. Toutefois, quelques-uns parviennent à se replier.

À 5 h du matin, le reste de la caravane reprend son mouvement, mais cette fois-ci sur la route numéro 2. L'ennemi pense que, conformément à leur habitude, nous ne disposons que de petits détachements et qu'ils seront incapables d'interdire plusieurs itinéraires simultanément. En outre, ils savent qu'en règle générale ils se replient rapidement de leur position, une fois l'embuscade terminée.

Quand la caravane entre dans les secteurs de tir des troisième et quatrième sections, le commandant d'unité leur donne l'ordre de faire feu. Une partie des moudjahidines se replie en direction de la queue de la caravane, afin de s'exfiltrer en toute hâte. Le commandant d'unité demande un tir d'artillerie sur l'adversaire en fuite. Malheureusement, cinq à sept minutes s'écoulent entre la demande de tir et l'arrivée des coups. Il n'en faut pas plus à l'ennemi pour disparaître.

À l'aube, le commandant d'unité demande au « broniegrupa » ainsi qu'aux hélicoptères d'attaque de rejoindre la position. À leur arrivée, ils fouillent les restes de la caravane et récoltent de l'armement, des munitions et des vivres. À 7 h, protégée par les hélicoptères d'attaque, la compagnie embarque sur ses véhicules, et rentre à son camp de base.

Commentaire de Frunze

La structure quaternaire (quatre sections) de la compagnie a représenté un atout, dans la mesure où elle lui a permis de se mettre en place sur trois itinéraires différents, dans l'attente des caravanes. Après avoir détruit un convoi sur un itinéraire, l'unité n'a pas eu besoin de quitter ses positions et a

pu poursuivre sa mission. Cela lui a permis de détruire une autre caravane sur un autre axe dans la même nuit.

Il faut souligner la qualité du commandement en conduite[30] par le commandant d'unité. Toutefois, ce dernier n'a pas été en mesure de faire mettre en place rapidement, correctement et précisément un tir d'artillerie.

Commentaire de l'édition américaine

À de multiples reprises dans cet ouvrage, transparaît l'incapacité des chefs des troupes de mêlée à demander et à régler des tirs d'artillerie. Les Soviétiques ont résolu le problème en mettant en place des observateurs d'artillerie jusqu'au niveau des sections.

Il est de la responsabilité du commandement après l'embuscade de choisir entre rester sur place pour fouiller la zone de destruction ennemie ou décrocher.

Dans cet exemple, le « broniegrupa » n'avait pas de mission d'appui direct. Il est resté passivement jusqu'à l'aube à proximité du poste avancé.

Dans cette région, les forces de la guérilla semblaient visiblement se déplacer en bandes importantes, ce qui rendait des embuscades du volume de la section insuffisantes. Cela semble être néanmoins une particularité régionale. Rappelons que des embuscades de compagnie sont beaucoup plus difficiles à mettre en place et à conduire.

Commentaire du traducteur

La vérification préalable du réseau radio est absolument cruciale. C'est un réflexe vital. Sans cela, les ordres et les comptes rendus ne peuvent pas circuler. Faute de pouvoir donner un ordre de tir aux bonnes personnes, au bon moment, la fenêtre d'opportunité de l'embuscade se referme rapidement. La situation peut même se retourner contre les embusqués, une fois la surprise passée. Souvent l'embuscade est en effet montée du faible au fort.

Rappelons l'importance dans cet exemple de la discipline du feu. L'obéissance scrupuleuse aux ordres de tir du commandant d'unité permet de s'assurer que le plus gros volume possible d'ennemi rentrera bien dans le secteur de tir. Resteront d'autant moins d'insurgés capables de réagir...

Enfin, cet exemple montre aussi qu'il faut être prudent quand on tire des enseignements. Parce que les convois de moudjahidines sont importants dans la région, des dispositifs de niveau section s'avèrent insuffisants. Ce n'est pas pour autant que les embuscades du volume de la compagnie sont la panacée en général. Comment calibrer le bon détachement d'embuscade ? À partir de l'estimation du volume de l'ennemi, bien sûr, l'équilibre doit être trouvé entre l'indispensable discrétion et la puissance de feu nécessaire.

P185/CH9

Une section de reconnaissance monte une embuscade dans une zone hostile

Par le commandant Stolbinskiy[31]

Notre brigade de fusiliers motorisés autonome se trouve à une cinquantaine de kilomètres de la frontière afghano-pakistanaise. Mifévrier 1987, nous recevons l'ordre de couper les flux logistiques en armes et en munitions alimentant la rébellion depuis le Pakistan jusqu'au cœur de l'Afghanistan. Notre commandant de brigade décide, pour ce faire, de monter des embuscades.

Notre bataillon contrôle les sorties nord-ouest de Kandahar. Les comptes-rendus de renseignement font apparaître clairement que, fin mars, une importante caravane transportant des armes transitera entre le désert de Rega et la ville de Kandahar. Cette route traverse une zone tenue par les moudjahidines. Mon commandant de bataillon me donne l'ordre de prendre le commandement[32] de la section de reconnaissance, de la préparer et de monter une embuscade avec elle dans cette région. Si la section repère la caravane, elle bénéficiera d'un appui aérien.

Je me rends au poste avancé « Pipe » en compagnie du lieutenant en premier chef de section, d'un sergent et de deux soldats. À partir du poste, nous étudions la zone contrôlée par les moudjahidines et nous traçons sur la carte[33] notre itinéraire d'approche. Le détachement d'embuscade devra franchir trois lignes de crête pour parvenir jusqu'aux positions finales. Selon nos renseignements, les insurgés disposent de plusieurs postes d'observation occupés en permanence. Ils sont situés sur les lignes de crête au plus près du poste. Les moudjahidines les utilisent pour surveiller les mouvements des Soviétiques. Le poste avancé « Pipe » est occupé par la 12^{e} compagnie, une batterie d'obusiers de 122 mm et une section de lance-roquettes multiples.

Il a fallu trois semaines d'observation attentive aux guetteurs du poste pour déceler un premier poste d'observation ennemi. Deux semaines après, ils en ont découvert un autre. Ils sont situés sur des hauteurs dominantes, à un kilomètre et demi l'un de l'autre. Nous effectuerons notre approche en

nous infiltrant entre ces deux postes. L'action se déroulera le jour de l'an (selon le calendrier musulman). Grâce à mon séjour dans le poste avancé, j'ai pu affiner mon plan d'embuscade et surtout mon itinéraire de mise en place.

Habituellement, le commandant de bataillon est tenu de rendre compte par radio à la brigade des délais, des coordonnées et du volume de personnel mis en place dans toute embuscade. La plupart de nos actions sont de ce fait autant de coups d'épée dans l'eau. L'ennemi parvient à intercepter les messages radio, à les déchiffrer et dans le meilleur des cas pour nous, à nous échapper. Au pire, il s'en prend directement aux dispositifs d'embuscade pour les détruire. Compte tenu du fait que les actions sont prévues dans la profondeur du territoire ennemi, le commandant de bataillon décide de ne pas rendre compte à la radio, mais plutôt de s'adresser directement et physiquement au commandant de brigade pour lui exposer les modalités de l'embuscade.

L'entraînement de la section se déroule sur un site similaire au site réel. L'effort est mis sur l'entraînement à l'escalade, sur la coordination entre les groupes et sur la condition physique en général. Seul le commandant de bataillon, le chef de section et moi-même connaissons la date et le lieu de l'embuscade.

La section fait mouvement jusqu'au poste avancé « Pipe ». En guise de déception, des soldats de la 12^{e} compagnie embarquent sur trois BTR de notre section de reconnaissance et retournent au camp, le tout au vu des postes d'observation ennemis. À l'intérieur du poste, la section de reconnaissance se cache dans des abris. Je ne la laisse sortir qu'à la nuit tombée.

Le 20 mars à 23 h 30, la section forte de vingt-six hommes, renforcée par une équipe de lance-grenades automatiques AGS 17, quitte le poste et fait mouvement en direction du site d'embuscade. Nous nous déplaçons en colonne simple et sommes éclairés par un trinôme, trente mètres en avant. À cinq kilomètres du site d'embuscade, je mets en place en arrière un groupe de seize hommes, commandé par l'adjoint du chef de section. Sa mission est de couvrir le repli de nos sonnettes, du groupe d'assaut et du groupe de couverture. En attendant, ils se cachent dans une grotte qu'ils colmatent avec des pierres.

Je poursuis ma progression avec dix hommes. Le 21 mars, à 2 h du matin, nous atteignons le site d'embuscade. Il n'y a *a priori* aucun couvert à proximité de la route. Toutefois, peu après, nous finissons par trouver un conduit souterrain débouchant sous la route dans le lit d'un cours d'eau à sec. Je décide de poster cinq hommes dans la canalisation. Ils constituent le groupe d'assaut. J'envoie les cinq autres avec le lance-grenades automatique et la mitrailleuse PK sur une hauteur située à huit cents mètres de la route, à proximité de l'itinéraire de repli. Ils sont sous les ordres d'un chef de groupe. Leur mission est d'alerter sur l'arrivée de l'ennemi, et si nécessaire d'appuyer le groupe d'assaut par le feu. Les liaisons se feront par radio. Je reste avec le chef de section, un soldat qui fait office de traducteur, un sergent et un jeune servant de fusil-mitrailleur.

Au lever du jour nous apercevons des villages de part et d'autre de la canalisation. Un vaste découvert les sépare, dans lequel des hommes en armes commencent à se rassembler à partir de 8 h. Le chef du groupe d'appui et d'observation me rend compte qu'il dénombre entre cent quarante et cent cinquante hommes. Ils sont à l'exercice. Ils concluent leur entraînement en révisant les modes de déplacement au combat : course, ramper et autres. La scène se déroule à quatre cents mètres de notre poste. À 9 h, le chef de groupe d'appui me rend compte que les moudjahidines ont mis en place des postes de garde le long de la route. Les plus proches se situent à un kilomètre de part et d'autre de mon groupe d'assaut. À 10 h, les mouvements commencent sur la route. À l'intérieur de la canalisation, nous entendons le grondement des moteurs des véhicules qui passent sur la route et les cris des hommes.

Nous restons quarante-huit heures sur place, en vain. Toujours pas de caravane en vue. Le troisième jour, il n'est plus possible d'attendre. Je prends la décision de m'emparer d'un véhicule et de revenir au bataillon. J'attends le moment favorable. À midi, en pleine chaleur, les moudjahidines interrompent leur entraînement et retournent au village. Je demande au sergent du groupe d'appui de me rendre compte des mouvements sur la route. À midi, il me signale que des cyclistes en armes sont en approche. Je lui demande de me rendre compte de la distance entre les cyclistes et la canalisation. Quand ils sont à vingt mètres, mon groupe bondit sur la route et fait prisonnier les moudjahidines. Ils sont dans l'incapacité d'offrir la

moindre résistance. Nous les attachons et nous les enfournons dans la canalisation avec leurs bicyclettes.

Je contacte alors par radio le sergent du groupe d'appui. Il me rend compte qu'un véhicule fait mouvement sur la route à environ soixante kilomètres heures. Huit motos le suivent à un kilomètre et demi. Quand le chef du groupe d'appui me dit que le véhicule est à soixante-dix mètres de la canalisation, nous remontons sur la route et ouvrons le feu. Le conducteur est tué sur le coup. Le véhicule poursuit sa route sur quarante mètres environ, puis s'arrête. Deux moudjahidines en descendent et sont immédiatement abattus. Nous récupérons leur armement, quatre sceaux[34], des documents et de l'argent pour les familles des défunts. Nous faisons exploser le véhicule à la grenade et nous entamons notre repli.

Les motocyclistes signalés précédemment, et qui ont entre-temps rejoint notre position, ouvrent le feu sur mon groupe. Le groupe d'appui leur tire dessus. Les moudjahidines se précipitent en nombre depuis les villages, en courant ou montés sur des motos et des tracteurs. Ils essaient de nous couper la route de repli. Je demande un tir d'artillerie. La première section de la 12^{e} compagnie fait mouvement sur des positions repérées à l'avance et, une fois sur place, appuie le repli de l'ensemble de notre dispositif.

Au cours du combat, nous avons tué cinq moudjahidines. Parmi eux se trouvait Oka, chef d'une grosse unité de guérilla et son conseiller, Turan, un ancien capitaine de l'armée afghane. Nous avons mis la main sur de l'armement, des documents et de l'argent. Un de nos caporaux a été blessé à l'épaule.

Commentaire de Frunze

Dans cet exemple, une mention particulière doit être faite sur la façon dont le chef d'élément infiltre sa section dans la zone à partir de laquelle il compte faire mouvement pour se mettre en place en embuscade. Ce secteur est observé en permanence par l'ennemi. D'où l'emploi de la déception pour masquer la section à l'intérieur de l'avant-poste.

Commentaire d'édition américaine

Il est contestable de regrouper les deux seuls officiers au sein du même groupe d'assaut. Certes, les troupes de reconnaissance étaient mieux

entraînées et motivées que la moyenne, mais il n'en demeure pas moins qu'elles étaient constituées d'appelés et de sous-officiers. Qui est censé prendre le commandement si le groupe est détruit? Le groupe d'appui se situe à huit cents mètres, ce qui rend problématique un appui de qualité, en particulier de nuit.

Au Vietnam, les unités américaines mettaient en place chaque nuit des embuscades *a priori,* sur des pistes possibles d'infiltration, ou en fonction de renseignements particuliers signalant une activité probable de l'ennemi. Les Soviétiques, eux, agissaient plutôt sur renseignements.

Éclairer avec un trinôme à une distance de seulement trente mètres paraît insuffisant pour assurer la sûreté du gros en déplacement.

Commentaire du traducteur

L'articulation du détachement paraît, à bien des égards, curieuse :

– plus de la moitié de la section assure la couverture, ce qui réduit la capacité de combat au profit de l'action principale qui reste la destruction de l'ennemi (le souci de sûreté l'emporte) ;

– la distance du groupe d'appui est très importante, la capacité d'observation et partant la qualité des comptes rendus semblant privilégiée par rapport à la précision des tirs ;

– le chef se trouve dans l'élément d'assaut, le nez littéralement collé sur l'objectif et se retrouve à faire directement le coup de feu. Il prend l'énorme risque d'y perdre le recul nécessaire et d'être fait prisonnier avec son adjoint, la section étant alors décapitée, au moment même où elle aura besoin de décrocher dans l'ordre, c'est-à-dire en recevant des ordres... Sans doute ce choix s'est-il imposé en raison des particularités du terrain (absence de position de combat au plus près de la route, mis à part la canalisation) et de la qualité de la troupe à base d'appelés où l'officier devait rester en première ligne pour s'assurer que la mission serait bien remplie.

La discipline dans l'emploi des transmissions reste essentielle. L'indiscrétion des communications, le non-respect des procédures, le manque de concision sont autant de possibilités offertes à l'ennemi de déjouer les coups qui vont lui être portés. Il écoute. Sans doute les insurgés

bénéficiaient-ils d'appuis guerre électronique en propre et de conseillers étrangers. Cette prudence dans l'emploi des transmissions s'impose d'autant plus aujourd'hui que les capacités d'écoute et d'interception se sont largement développées, voir banalisées, l'accès aux technologies sophistiquées étant de plus en plus aisé et rapide, à des coûts sans cesse réduits.

Une fois de plus la manœuvre de déception mérite d'être retenue pour sa simplicité de mise en œuvre et son économie. Les véhicules de la section de reconnaissance repartent, mais ses hommes restent sur place. Le moyen est efficace. La nécessité de tromper l'ennemi doit être une obsession pour un chef qui monte une manœuvre et veut garantir la surprise.

P190/CH10

Une compagnie renforcée monte une embuscade à l'ouest de Bagram

Par le commandant Syemin[35]

La République d'Afghanistan proclame une période de réconciliation nationale pour janvier et février 1987. L'annonce est faite qu'au cours des deux années qui viennent, le contingent soviétique se retirera du pays. C'est pourquoi nous ne menons aucune opération en janvier et en février. Cette trêve et la liberté de mouvement qu'elle induit pour l'adversaire offrent l'opportunité à la guérilla de reconstituer largement ses stocks d'armes, de munitions et d'explosifs. Une importante bande d'insurgés franchit ainsi la frontière du Pakistan et passe sans encombre par la vallée du Panshir. Elle établit sa base dans le village de Dzhobal-Ussarazgi, au cœur du massif de Mirbachekot. Le village est situé dans la région boisée de Bagram. Les insurgés rayonnent à partir de là et montent des attaques contre la route entre Kaboul et la passe de Salang. Ils s'en prennent aux convois, aux avant-postes, aux postes d'observation et bombardent l'aéroport militaire de Bagram.

Ainsi, au cours de cette période où nous restons l'arme au pied, l'ennemi augmente largement ses capacités en hommes et en matériel.

Notre bataillon de reconnaissance autonome est stationné à Bagram. Nous recevons l'ordre de neutraliser l'ennemi dans notre zone d'action. Notre unité a remporté des succès notables au cours des précédentes embuscades, en avril 1987. Nos compagnies maîtrisent ce procédé pour s'y être entraînées de façon approfondie. Les officiers effectuent un travail préparatoire à l'aide de schémas et de cartes. Nous entraînons le personnel sur des terrains ressemblant le plus possible aux sites réels. Une attention particulière est apportée à la préparation des équipements, en particulier de l'armement.

Le lieutenant en premier Petrov, commandant d'unité de la compagnie de reconnaissance, reçoit la mission de détruire une caravane transportant des armes et des munitions à destination d'une bande de guérilleros située dans le massif montagneux à l'ouest de Bagram. La compagnie est transportée à

l'intérieur de camions PX[36] vers un avant-poste de sécurité, le 19 avril matin. Ce dernier est situé sur la route entre Kaboul et Salang. Deux jours auparavant, le « broniegrupa » de la compagnie a fait mouvement vers un poste avancé au sud, qu'a rejoint le personnel, en profitant d'une manœuvre de ratissage et de sécurisation de l'axe. Le bataillon, qui a pris en compte la sûreté de la route à partir des hauteurs dominant le terrain, assure les liaisons entre le détachement d'embuscade et le camp de base. Le commandant d'unité donne des ordres précis à ses chefs d'éléments quant à l'itinéraire d'approche et à l'échelonnement des mouvements en direction du site d'embuscade. À 22 h 40, la compagnie est en place sur ses positions. Les sapeurs minent les itinéraires probables de repli de l'ennemi.

La caravane approche. Le commandant d'unité laisse deux groupes ennemis, accompagnés chacun de trois à quatre animaux, traverser le secteur de tir principal. Quand le gros de la caravane se présente dans ce dernier, il demande la mise en place de tirs d'éclairage au bataillon d'artillerie en appui et donne le signal d'ouverture du feu à ses hommes. Le champ de mines a été judicieusement positionné. L'ennemi en fuite s'y précipite, déclenchant toutes les mines. En quelques minutes la caravane est détruite.

Trente-huit moudjahidines y ont laissé la vie. Le groupe de fouille a mis la main sur une impressionnante quantité d'armes et de munitions, parmi lesquelles des projectiles de gros calibre. Les sapeurs font sauter tout ce qui ne peut pas être emporté. La compagnie se replie dans l'ordre jusqu'à une zone de rassemblement où elle embarque sur ses BTR, pour revenir au camp de base du bataillon.

Dans nos rangs, seuls deux soldats ont été légèrement blessés.

Commentaire de Frunze

Cet exemple montre tout l'intérêt de l'emploi des tirs éclairants dans une embuscade. Le succès est largement dû à la qualité des transmissions et à la coordination avec le bataillon d'artillerie. Le chef d'élément a su analyser avec talent les itinéraires probables de repli de l'ennemi, ce qui lui a permis de mettre en place le champ de mines au bon endroit.

Commentaire de l'édition américaine

C'est à nouveau les unités de reconnaissance qui mènent le combat. La mission pour laquelle elles ont pourtant été conçues semble être une fonction secondaire. En règle générale, une certaine déficience en matière de reconnaissance semble avoir été la marque de détachement soviétique en Afghanistan.

Une fois de plus, le « broniegrupa » est utilisé pour extraire la force.

Le détachement d'embuscade s'infiltre avec succès, serpentant à travers les bois et les ravins en direction du site d'embuscade.

Un certain nombre de questions restent cependant en suspens. Pourquoi avoir choisi cette position alors que les moudjahidines disposent en amont de trois axes d'approche possibles dans la zone ainsi que d'un carrefour qui est très proche ? Pourquoi ne pas avoir mis en place l'embuscade à cet endroit ou à tout le moins, ne pas y avoir placé quelques observateurs et déclenché des tirs de mines dispersables ?

Les Soviétiques ont installé des positions d'embuscade de part et d'autre de la lisière. L'idée semble bonne. Reste à savoir si l'ensemble des positions était armé ou s'il s'agissait pour certaines de positions de rechange, permettant de basculer d'un côté du bois vers l'autre.

Commentaire du traducteur

À rebours du commentaire de l'édition américaine, gardant en tête que la surprise reste le facteur de succès principal, on peut considérer que le choix du dispositif en lisière des bois est au contraire particulièrement judicieux. La position n'est ainsi pas « téléphonée » pour l'ennemi, qui redoute a priori d'être pris à partie depuis la crête, en direction du carrefour. Passé ce dernier, les insurgés, soulagés de ne pas être tombés dans le piège sont susceptibles de relâcher leur attention, au moment précis où les feux se déclenchent... Les boxeurs savent qu'un coup porté à un adversaire qui se relâche momentanément est dévastateur.

À noter également que de nuit une prise à partie à courte portée est beaucoup plus payante car plus précise et brutale. C'est une raison pour se placer en lisière à proximité des axes et non en ligne de crête où l'on est plus visible, les silhouettes se découpant selon le niveau de nuit. Cependant, c'est prendre le risque de subir un assaut immédiat de la dernière chance,

réaction plus facile à prévenir quand on est installé en ligne de crête, à bonne distance avec des tirs fichants, des mines et des pièges et des grenades. Seul le chef peut apprécier *in situ.*

P193/CH11

Une embuscade sur le col de Yakpay

Par le lieutenant-colonel Korotkikh[37]

Au cours du printemps et de l'été 1987, la guérilla s'en prend de plus en plus aux forces gouvernementales et soviétiques. Les flux d'armes et de munitions depuis le Pakistan, à destination des chefs des moudjahidines, s'intensifient. Le fret est embarqué sur des caravanes de trois cents animaux depuis la frontière du Pakistan. Les convois se disloquent ensuite, par groupes d'une quinzaine à une vingtaine de bêtes, qui traversent les cols en direction des camps de base de la guérilla.

À cette époque, les moudjahidines ont une bonne connaissance des procédés tactiques des unités de reconnaissance et de Spetsnaz soviétiques, qu'ils savent contourner à bon escient en s'adaptant. Ainsi au cas où la caravane se déplace de jour et s'approche d'un site probable d'embuscade, les moudjahidines interdisent au préalable le col et le tiennent pendant deux ou trois heures, jusqu'à ce que le convoi le franchisse. Ils installent deux ou trois sentinelles armées tous les deux cents ou trois cents mètres sur le col. La caravane traverse ensuite par groupes de quinze à vingt animaux, espacés d'une heure, pour se regrouper à l'issue une fois la zone dangereuse franchie.

Si une caravane atteint un col de nuit, les insurgés envoient une patrouille sans armes au crépuscule. Les combattants sont déguisés en bergers et souvent accompagnés par des enfants. Elle fait ensuite mouvement de nuit. Cinq à sept hommes armés de fusils ouvrent la marche en avant-garde. Elle les suit. Des soldats armés de pistolets et de fusils d'assaut s'intercalent tous les deux ou trois animaux. Une équipe de deux ou trois hommes dotés d'armement léger ferme la marche pour assurer la sûreté arrière.

À la lumière de cette situation nouvelle, le haut commandement décide 'd'intensifier nos actions d'embuscade. Le 27 août 1987, je reçois l'ordre de sélectionner et de mettre sur pied un détachement à partir de la ressource du bataillon, en vue de monter des embuscades sur le col de Yakpay, du 28 août au 2 septembre, afin de détruire une caravane. Douze kilomètres

séparent notre camp de base du col. Je suis désigné pour commander l'action. Mon détachement de quarante-cinq hommes comprend douze éclaireurs appartenant à la section de reconnaissance, vingt-quatre parachutistes de l'une de mes compagnies, un à deux hommes de la section de transmissions, de la compagnie de génie et de la section de défense chimique. J'emmène également avec moi le chirurgien et l'adjoint du médecin du bataillon.

Le 28 août 1987 à 20 h 30, mon détachement fait mouvement en direction du site d'embuscade. Je suis éclairé par un trinôme équipé de jumelles de vision nocturne. Le gros suit en colonne simple. Le 29 août à 2 h 30 du matin, nous avons terminé l'ascension et nous nous regroupons dans un abri situé à un kilomètre et demi du col. Je mets en place deux sonnettes. À la tombée de la nuit, elles repèrent une caravane se déplaçant en direction du camp de la guérilla. À la faveur de l'obscurité, mon détachement fait rapidement mouvement en direction du col et se met en place sur ses positions pour être prêt à combattre. Toutefois, après avoir attendu le 30 août jusqu'à 2 h du matin, j'estime que la caravane ne passera pas le col dans la nuit. Je décide de replier mon détachement et de revenir dans l'abri, d'y récupérer le matériel que nous y avions caché et de nous approcher du col.

Dans la journée du 30 août, nous maintenons notre observation de la zone. Au cours de l'après-midi, nous décelons trente moudjahidines armés se dirigeant en direction du col. Après avoir grimpé jusqu'au sommet de la montagne, ils entreprennent de mettre en place des postes sur le col. Il m'apparaît clairement que les positions que j'avais choisies précédemment pour installer mon embuscade sont caduques. Après m'en être ouvert au chef de la section de reconnaissance, je décide d'installer mon dispositif à un endroit différent. Pour ce faire, il nous faut nous déplacer de cinq kilomètres en un seul bon.

Je donne l'ordre à mes hommes de rejoindre le nouveau site. Nous démarrons à 18 h, et nous atteignons la position à 22 h 30. Dans le quart d'heure qui suit, j'affine mon idée de manœuvre, en faisant effort sur la coordination entre les éléments, tandis que le personnel s'installe sur ses positions de tir. Quelques minutes après, une caravane fait mouvement à partir de la vallée. Elle est précédée par une patrouille de six hommes. Nous les laissons passer. Quand la caravane se trouve au centre du secteur de tir,

les hommes ouvrent le feu à mon signal. Des fusées éclairantes sont tirées pour illuminer le secteur de tir. En quelques minutes, la caravane est détruite. Nous avons tué quatorze moudjahidines, capturé deux autres, saisi quinze animaux chargés d'armes, de munitions et de médicaments. Nos sapeurs font exploser les munitions.

Je rends compte du bilan de l'embuscade par radio à mon commandant de brigade. Il nous donne l'ordre de nous retirer jusqu'à une zone de récupération où les BTR nous attendent à partir de 8 h. Nous emportons les prisonniers et le butin, rejoignons nos engins à l'heure dite, puis regagnons le camp de base.

Commentaire de Frunze

Le chef se distingue par sa bravoure et son talent. Il fait une appréciation de situation correcte, prend la décision de changer la zone d'embuscade et en peu de temps se réarticule dans un autre secteur. Il a pris soin de mettre en place un élément chargé de l'éclairement qui a permis de délivrer des feux précis sur l'ennemi.

Commentaire de l'édition américaine

Le chef s'est fait accompagner par un chirurgien et un médecin. Les Soviétiques avaient réalisé à la lumière de l'expérience acquise qu'à haute altitude, même des blessures légères peuvent s'avérer rapidement fatales. L'évacuation par hélicoptère dans ces zones posait problème, en raison de l'altitude et de la dangerosité. Bien souvent les blessés devaient être acheminés vers des hauteurs moins élevées, afin de pouvoir être enlevés par des hélicoptères. Certains ne survivaient pas à cette attente.

Commentaire du traducteur

La qualité de l'intelligence de situation et de l'évaluation de situation du chef emportent la décision. Il prend le soin de maintenir l'observation avec ses sonnettes, ce qui lui permet d'actualiser le renseignement sur l'ennemi. Il peut alors changer son idée de manœuvre pour la faire coller à l'objectif qui reste la destruction des insurgés.

Soulignons le sens tactique des insurgés et la finesse de leurs manœuvres de franchissement de zones dangereuses (dans cet exemple, un col) en

sûreté. Ils appliquent des principes simples avec rigueur : utiliser la déception pour aller tâter le terrain en avance de phase, tenir les crêtes pour avoir des vues et appliquer des tirs, s'éclairer largement vers l'avant, fractionner la caravane pour éviter qu'elle ne tombe groupée dans une embuscade. On retrouve là encore une belle capacité d'adaptation des modes d'action face aux actions de la contre insurrection.

---

1. Cet officier a servi en Afghanistan de 1980 à 1982 comme commandant d'unité.
2. Nécessairement pour assurer les liaisons avec la brigade, compte tenu des élongations.
3. Demi-section.
4. Il s'agit du mode de communication le plus efficace, en raison de sa discrétion. Il suppose un entraînement répété et une bonne connaissance mutuelle des uns et des autres. Il trouve par définition ses limites la nuit et au-delà de 50 mètres de distance.
5. Dans la mesure où les conventions signées par le pays le permettent. La France, par exemple, s'interdit l'emploi des mines antipersonnel dans le cadre de la convention d'Ottawa.
6. *Idem.*
7. Cet officier a servi en Afghanistan de février 1982 à juin 1984, comme adjoint puis chef de corps d'un bataillon parachutiste.
8. il s'agit d'une tunique camouflée et non d'un survêtement de sport...
9. Monnaie locale.
10. Cet officier a servi en Afghanistan de février 1984 à mars 1986 comme assistant militaire du chef d'état-major d'un bataillon de fusiliers motorisés.
11. Cet officier a servi de 1982 à 1984 comme chef de section puis comme commandant d'unité, puis de 1987 à 1988 comme chef d'état-major de bataillon.
12. Véhicules de combat d'infanterie chenillés disposant soit d'un canon de 30 mm (version une), soit d'un canon de 73 mm (version deux).
13. C'est-à-dire sans changement d'articulation.
14. À savoir avec précaution, pour éviter d'être repéré et pour pouvoir réagir en cas de prise à partie
15. Cet officier a servi en Afghanistan de mai 1983 à mai 1985 comme commandant d'unité.
16. Services secrets de renseignements afghans bâtis sur le modèle du KGB.
17. C'est-à-dire en utilisant pour se guider une ligne de terrain caractéristique permettant de se repérer (rivière, route, ligne de crête ou tout autre élément visible).
18. D'un poser suivi dans la foulée d'un redécollage.
19. Déclenché par un ou des fils dans lesquels l'ennemi se prend les jambes, ce qui initie la mise à feu du dispositif.
20. Mines antipersonnel omnidirectionnelles qui s'apparentent à la mine américaine Claymore. Elles peuvent être déclenchées manuellement par l'ennemi ou par un mécanisme de mise à feu autonome.
21. Ces moyens rudimentaires restent les plus efficaces, non seulement pour ajuster les tirs, mais également pour que chaque combattant puisse suivre la consommation de ses munitions. Par exemple, il peut garnir des munitions traçantes en fin de chargeur, comme témoin d'alerte.
22. Il s'agit de pouvoir donner l'ordre aux groupes d'appliquer des tirs sur une autre portion du terrain, en fonction de l'évolution de la situation (réactions de l'ennemi, etc.).

23. Cet officier a servi en Afghanistan de 1985 à 1987 comme chef de corps d'un bataillon parachutiste.
24. Cet officier a servi en Afghanistan de 1985 à 1987 comme adjoint du chef de l'unité de reconnaissance divisionnaire.
25. Celui de la 201e division de fusiliers motorisés.
26. Ce procédé consiste à répéter aussi longtemps que nécessaire une séquence de combat ou un procédé, puis de passer au suivant. Il a le mérite de permettre l'acquisition de réflexes individuels ou collectifs. Au moment de l'engagement réel, la restitution des gestes et des procédures appris est immédiate.
27. Ce sont des moyens qui permettent de localiser par triangulation la position d'un émetteur radio.
28. Revenons sur le déroulement d'une embuscade : il s'agit de laisser d'abord entrer complètement l'ennemi dans la nasse, en suivant les comptes-rendus des sonnettes qui alertent et renseignent, confirmant notamment l'échelonnement du convoi. Ensuite, pour appliquer des feux massifs, brutaux et simultanés, il faut à la fois arrêter le convoi et le bloquer sur place, puis le détruire, avant que l'ennemi ne se ressaisisse, passée la surprise de la destruction de l'élément de tête. C'est le moment clé de l'action, où le travail de préparation, de coordination et de sens du terrain du chef d'élément décident de l'issue. Enfin, le groupe d'assaut « va au résultat » et capture les éventuels prisonniers, collecte l'armement et les documents intéressants. Au cours de la manœuvre, un groupe de couverture placé sur l'axe d'approche éventuelle de l'ennemi interdit tout renforcement au profit de ce dernier, ainsi que tout repli. Une réserve d'un groupe est la bienvenue, à la botte du chef, pour parer l'imprévu.
29. Cet officier a servi en Afghanistan de mars 1985 à mars 1986 comme premier adjoint du chef de la cellule opérations, dans un bataillon de fusiliers motorisés autonome. À noter que la présence d'une telle cellule au niveau du bataillon est exceptionnelle.
30. C'est-à-dire en cours d'action, à savoir sa capacité à manœuvrer, en particulier en contrôlant les tirs directs, une fois le dispositif en place.
31. Cet officier a servi en Afghanistan de mars 1985 à mai 1987, comme commandant de compagnie d'une unité d'assaut par air.
32. À cette époque, je suis commandant d'unité d'une compagnie d'assaut par air.
33. Il s'agit de reporter sur la carte les observations faites sur le terrain en vue de l'action.
34. Islamiques, permettant d'attester la signature d'une autorité.
35. Cet officier a servi en Afghanistan de 1986 à 1988 comme chef d'état-major d'un bataillon de reconnaissance autonome.
36. Des camions cargo où les hommes se sont sans doute cachés pour échapper à l'attention de l'ennemi, alors que leurs engins blindés ont rejoint précédemment. On retrouve là encore l'art du camouflage et de la déception propres aux Soviétiques.
37. Cet officier a servi en Afghanistan de 1986 à 1988 comme commandant de bataillon.

CONCLUSION DE FRUNZE

L'EXPÉRIENCE opérationnelle en Afghanistan confirme la justesse des principes de la doctrine soviétique. Toutefois elle démontre également le besoin de réévaluer certains d'entre eux, s'agissant de l'organisation des forces et des moyens, à la lumière de circonstances d'engagement particulières.

Rappelons que certains fondamentaux du combat constituent le cœur de la tactique des moudjahidines. Premièrement, éviter le contact direct avec des forces conventionnelles plus puissantes en mesure de les écraser. Deuxièmement, ne jamais avoir recours à une défense ferme. En cas de menace d'encerclement, les insurgés ont coutume de rompre le contact et d'abandonner leurs positions. Troisièmement, quel que soit le type de combat, rechercher en permanence la surprise. Quatrièmement, suivant en cela l'exemple du mouvement Basmachi[1], utiliser la terreur et le conditionnement psychologique, en ciblant à la fois la population pacifique et les représentants locaux du gouvernement.

Pris individuellement, les moudjahidines connaissaient remarquablement le terrain ; ils possédaient naturellement des qualités d'éclaireurs ; ils savaient transmettre rapidement et sur de grandes distances les informations confidentielles concernant les unités soviétiques et leurs mouvements, en utilisant des moyens de communication rudimentaires. Au nombre de leurs atouts, rappelons : leur capacité à mener tous types d'actions de nuit, ainsi que celle de se déplacer rapidement et en toute discrétion à travers la montagne, et la mise en place d'un maillage du terrain et de la population par un excellent réseau de renseignement.

La tactique des forces soviétiques fut soumise à une pression constante en raison de différents facteurs, et sommée de s'adapter : tout d'abord les

évolutions permanentes de la situation politico-militaire en Afghanistan ; ensuite l'équipement sans cesse plus perfectionné de la guérilla en armement et enfin le renouvellement des savoir-faire tactiques des moudjahidines.

D'où la contrainte pour le corps expéditionnaire de sans cesse explorer avec créativité des approches fondamentalement nouvelles pour remplir avec succès sa mission. La structure des petites unités fut adaptée pour suivre les innovations tactiques sur le théâtre. Cette armée fut soumise à l'exigence croissante de confectionner de meilleurs uniformes, de meilleurs équipements et du matériel plus performant au profit des soldats déployés sur le terrain.

L'expérience prouve que les conditions cardinales permettant de l'emporter au combat sont : tout d'abord une bonne intelligence de la situation ; ensuite une préparation rigoureuse, exhaustive et détaillée de la mission ; puis la recherche de la surprise tactique et la mise au point d'une coordination étroite entre les unités des différentes armes et de l'aviation agissant de concert ; enfin la bravoure et l'esprit d'initiative des chefs et de la troupe, conjuguée à l'utilisation de la gamme complète des appuis au profit des opérations.

La ruse militaire a revêtu une importance cruciale. En règle générale, les unités qui s'engageaient au combat faisaient l'objet d'une préparation poussée. Plusieurs heures ou plusieurs jours y étaient consacrés. Une attention particulière était accordée à l'entraînement aux fondamentaux du soldat, du sergent et de l'officier. Des répétitions étaient régulièrement organisées sur des terrains similaires à ceux de l'engagement réel. Cela permettait aux unités de travailler plusieurs scénarios d'engagement possibles.

Rappelons toutefois que l'expérience des forces soviétiques en Afghanistan n'est véritablement pertinente que localement. Pour pouvoir la retranscrire ailleurs, il faut faire preuve de créativité, tout en prenant en compte la nature spécifique des actions de l'ennemi sur le nouveau théâtre.

1. Il s'agit de combattants d'Asie centrale qui résistèrent à l'imposition de l'ordre communiste entre 1918 et 1933. La tentative par les Bolcheviques d'étendre leur emprise sur l'Asie musulmane fut contrecarrée par des actions de va-et-vient (raids) et des embuscades. Pour en savoir plus, consulter l'ouvrage en langue anglaise de Robert Bauman, *Russian-Soviet unconventional wars in the Caucasus, Central Asia and Afghanistan,* Leavenworth Paper number 20, Combat Studies Institute, Fort Leavenworth, Kansas, 1983.

CONCLUSION DE L'ÉDITION AMÉRICAINE

L'ARMÉE soviétique possédait une vaste expérience dans le domaine de la soumission et du contrôle des populations opprimées et de la mise au pas des gouvernements marxiste-léninistes dissidents. Avant et après la guerre civile russe des années 1920, le gouvernement bolchevique employa la pression politique, la subversion ou des actions militaires directes pour rallier à l'Union soviétique de nombreuses régions et nations qui avaient proclamé leur indépendance, en tirant parti de la confusion créée par la révolution et la guerre civile. Que ce soit en Ukraine, en Asie centrale, dans le Caucase et aussi en Extrême-Orient, de jeunes républiques à peine créées, furent réintégrés dans le giron bolchevique, souvent par la force. Au début des années 1920, l'Armée rouge écrasa des rébellions aussi bien dans les villes que dans les campagnes (Kronstadt et Tambov). Au milieu des années 1920, elle fit campagne pendant plusieurs années pour venir à bout des guerriers de la tribu Basmachi en Asie centrale, accumulant ce faisant une expérience militaire sur laquelle elle essaya de capitaliser soixante ans après en Afghanistan.

De la même manière, alors que l'Armée rouge « libérait » les territoires soviétiques occupés par l'Allemagne en 1944 et 1945, elle dut faire face à la résistance clandestine ou ouverte de forces nationalistes. Ainsi, l'UPA ukrainienne s'opposa à elle ouvertement, ainsi qu'aux autorités politiques soviétiques. En mars 1944, cette organisation s'offrit à son tableau de chasse l'un des plus prestigieux commandants de front soviétiques, le général d'armée Vatutin (commandant le premier front ukrainien). Preuve de la résilience du mouvement, il ne fut vaincu qu'au début des années 1950. À l'occasion de l'ensemble de ces luttes internes menées dans le sillage de la guerre civile et du deuxième conflit mondial, la puissance militaire soviétique se tailla la réputation de pilier invincible de l'État. Là où elle

passait, le règne politique communiste prenait prise et s'installait durablement.

Cette image se confirma au cours des années de guerre froide, quand l'URSS utilisa la force militaire pour appuyer l'édification et la consolidation de son empire. L'écrasement de la révolution hongroise en 1956 (qui ne lui coûta que 669 morts, 51 disparus et 1 540 blessés), lui permit de parfaire ses méthodes et ses techniques dans ce domaine.

En 1968, au cours de l'invasion de la Tchécoslovaquie, l'armée soviétique ne perdit que 96 hommes. Le plan comprenait en préambule l'insertion d'un détachement appartenant à l'armée soviétique et au KGB. Un groupe d'officiers de l'état-major général fit le tour du pays avant l'invasion, sous couvert de prétextes fallacieux, dans le but d'évaluer et d'affiner le plan. En prélude à l'invasion, le détachement inséré avait pour mission de désarmer ou de rendre inopérantes les forces tchèques. Des parachutistes et des Spetsnaz devaient alors s'emparer des principaux aéroports, des points clés du terrain, de la capitale, des installations sensibles du gouvernement, ainsi que des infrastructures de communication. Ils avaient également pour mission d'exécuter ou d'arrêter les principaux responsables du gouvernement. Les forces soviétiques conventionnelles investissaient ensuite dans le pays, prenant le contrôle des principales agglomérations et du réseau routier, matant toute résistance et occupant les points clés. Il était alors prévu qu'un nouveau gouvernement soit mis en place.

La même idée de manœuvre fut appliquée en Afghanistan. Des conseillers militaires et des agents du KGB infiltrèrent les forces armées afghanes. En avril 1979, le général d'armée Yepishev, chef de la direction des affaires politiques, visita l'Afghanistan à la tête d'une délégation comprenant plusieurs généraux, afin de procéder à une évaluation de situation. Le même homme avait effectué une visite similaire en Tchécoslovaquie avant l'invasion de 1968. En août 1979, le général d'armée Pavlovski, commandant-en-chef des forces terrestres soviétiques emmena avec lui un groupe de soixante officiers pour effectuer une reconnaissance terrain de plusieurs semaines en Afghanistan. Ce général avait pris la tête du corps expéditionnaire d'invasion de la Tchécoslovaquie.

La conquête de l'Afghanistan fut lancée le jour de Noël qui n'est pas une fête musulmane, mais un moment où l'opinion publique occidentale est par nature moins réactive.

Les conseillers soviétiques sabotèrent les équipements, interdirent l'accès des armureries, s'employant à prévenir une réaction coordonnée de l'armée afghane. Les parachutistes et les Spetsnaz s'emparèrent de la passe de Salang, des aérodromes les plus importants, et des installations sensibles (gouvernementales et de communications) à Kaboul. Les Spetsnaz assassinèrent le président Amin. Ensuite le corps expéditionnaire franchit la frontière, réduisit les poches de résistance de l'armée afghane et occupa les villes principales, tandis que le gouvernement soviétique installait à Kaboul un régime acquis à sa cause.

Les Soviétiques pensaient qu'ils en auraient alors fini avec toute contestation armée. Il en fut autrement, car c'était mal connaître la mentalité afghane. La rationalité occidentale n'a pas cours pas dans les montagnes d'Afghanistan. Les valeurs intrinsèques de ce pays, la foi et l'amour de la liberté donnèrent à ce peuple le ressort pour tenir face à une superpuissance réputée invincible, au prix de sacrifices énormes.

Pourquoi un tel échec ? Au cours du siècle précédent, l'empire russe était pourtant devenu familier de la zone sur laquelle il avait combattu les Britanniques, dans le cadre du « grand jeu ». L'Union soviétique avait noué des relations diplomatiques avec l'Afghanistan à partir de 1919, ainsi que des accords de commerces bilatéraux très étoffés. Les conseillers militaires et économiques soviétiques faisaient partie du décor afghan depuis 1950. La plus grande partie du réseau routier ainsi que les aérodromes avaient été construits par eux (dont le tunnel de Salang). Le grand état-major soviétique devait donc *a priori* connaître la géographie, l'économie, la sociologie et les forces militaires du pays.

La guerre fut menée sous la direction de quatre secrétaires généraux successifs : Brejnev, Tchernenko, Andropov et Gorbatchev. Bien des officiers supérieurs soviétiques ont eu tendance à imputer les raisons de la débâcle afghane uniquement au pouvoir politique soviétique, même s'il est vrai que certains militaires de haut rang se firent avec docilité les complices des directives du Politburo. Bien que Gorbatchev soit considéré en Occident comme un démocrate libéral et que ce soit lui qui ait ordonné le retrait

soviétique d'Afghanistan, notons paradoxalement que la phase la plus sanglante de la guerre (entre 1985 et 1986) fut menée sous son égide...

Le pouvoir soviétique fut dans l'incapacité d'appréhender la nature propre de la guerre d'Afghanistan, et ce, pour des raisons idéologiques. Le dogme marxiste-léniniste ne conçoit en effet pas de guerre de libération nationale contre un régime marxiste. C'est pourquoi, au début de l'opération, la presse diffusa des photos de soldats soviétiques aux anges, construisant des orphelinats et ne fit pas mention des combats auxquels ils participaient, contribuant ce faisant à remplir les mêmes orphelinats de nombreux nouveaux locataires. Fin 1983, la presse nationale n'avait rendu compte que de six morts et blessés, alors qu'à l'époque, la 40e armée déplorait déjà 6 262 morts et 9 880 blessés. Les décisions urgentes et de bon sens à mettre en œuvre en Afghanistan étaient sans cesse repoussées, à mesure que faiblissaient et disparaissaient les secrétaires généraux. Les militaires étaient dans l'attente d'un chef suprême capable de trancher. Ce n'est seulement qu'au cours des trois dernières années de guerre, dans la phase de glasnost (marquée par l'ouverture et la transparence) instaurée par Gorbatchev, que la presse se mit à communiquer de façon plus honnête sur la guerre d'Afghanistan.

L'armée soviétique qui pénétra en Afghanistan avait été entraînée pour combattre des forces modernes installées sur des positions défensives, barrant les plaines de l'Europe du Nord. Il s'agissait donc pour elle d'écraser par des feux massifs d'artillerie des hectares de barrières défensives, puis de percer pour exploiter, à la poursuite de l'ennemi bousculé. Tout l'équipement ainsi que la tactique soviétique avaient été conçus uniquement dans cette optique d'engagement à l'échelle stratégique. La guerre à venir était ainsi affaire de chorégraphie : il s'agissait d'ordonner des séquences combinant à un rythme élevé la manœuvre et les feux pour infliger la mort aux défenseurs. C'est pourquoi les procédés tactiques restaient simples. Ils avaient été mis au point pour être rapidement exécutés par des appelés et des réservistes, afin que les opérations se déroulent sans encombre, conformément à la planification. L'espace entre les véhicules, la capacité à débarquer d'un engin, puis à se mettre en place sur une ligne de groupe afin de délivrer des feux d'armes légères de neutralisation représentait l'essentiel des procédures appliquées scrupuleusement par les fusiliers motorisés. Autant dire que leur marge de manœuvre restait très limitée. L'initiative au

niveau tactique n'était pas du tout encouragée, car elle était considérée comme une menace de remise en cause de la synchronisation au niveau opératif.

Les moudjahidines n'adoptèrent malheureusement pas la tactique des ennemis contre lesquels s'était préparé leur puissant adversaire. Ils ne s'enterrèrent pas, attendant passivement les feux de l'artillerie soviétique. L'armée soviétique s'aperçut vite que l'emploi massif de cette dernière et l'exécution mécanique des procédés tactiques du combat motorisé ne menaient à rien face à une guérilla insaisissable. Il fallait donc revoir les façons de faire *in situ,* sur le théâtre même. La plupart des innovations furent le fait des parachutistes, des troupes d'assaut par air et des Spetsnaz, ainsi que des deux brigades de fusiliers motorisés autonomes. Ces forces donnèrent le meilleur d'elles-mêmes dans les combats de contre-insurrection. Ce souci d'adaptation fut beaucoup moins partagé par les autres unités. Les chars s'avèrent de peu d'utilité, à la différence des hélicoptères qui représentaient un atout formidable. L'appui du génie fut également précieux.

La 40^{e} armée dut ainsi faire évoluer sa tactique, son équipement, son entraînement ainsi que son organisation. Toutefois, en dépit des changements opérés, elle ne disposa jamais du volume de forces suffisant pour l'emporter. À la lumière de tous les exemples de ce livre, il apparaît clairement que la densité du déploiement des forces de contre-insurrection était en effet notoirement insuffisante. Bien souvent, pour mener des opérations, elle devait rassembler des forces hétéroclites ponctionnées dans différentes entités pour mettre sur pied une unité de combat cohérente. Les missions statiques de garde des bases, des aérodromes, des villes et des itinéraires logistiques consommaient la plupart des forces motorisées. À noter que les troupes de garde-frontières du KGB étaient également déployées en Afghanistan dans un rôle de sécurisation.

Les exemples du livre illustrent également l'incapacité de l'URSS à maintenir le niveau des effectifs dans les unités. Certains régiments se retrouvaient parfois avec ceux d'un bataillon, les bataillons avec ceux d'une compagnie et les compagnies avec ceux d'une section. Face à cette pénurie, la priorité allait au remplacement des conducteurs, des tireurs et des chefs d'engins, dans le but de pouvoir armer les véhicules de combat. Ce qui

laissait au bout du compte peu de personnel à même de débarquer pour aller combattre la résistance.

On sent également, de vignette en vignette, une forte répugnance à s'engager dans un combat à courte portée, ainsi qu'une préférence marquée pour lui substituer l'emploi de feux puissants. Le personnel subissait des pertes massives par maladies, en raison d'une mauvaise alimentation et de conditions sanitaires déplorables sur le terrain. Entre un quart et un tiers des soldats souffrait en permanente d'hépatite, de typhus, de malaria, de dysenterie et de méningite. Pourtant, les unités recevaient du sang neuf tous les six mois. Les appelés envoyés en Afghanistan suivaient au préalable, avant d'y passer le reste de leur service militaire, un entraînement d'un semestre à un an. Et pourtant, les effectifs plafonnaient à un niveau étonnamment bas. Après les Américains au Vietnam, les Soviétiques apprirent que les unités devaient être surdotées en personnel au-delà de 100 % des effectifs réglementaires, pour maintenir à un niveau juste suffisant et acceptable la capacité opérationnelle de l'unité.

La 40^{e} armée souffrait d'un manque chronique de ressources pour remplir sa mission. Elle fut le témoin vivant de l'hubris politique et des erreurs de calcul qui l'avaient entraînée dans les montagnes La 40 inhospitalières d'Afghanistan. Une fois sur le théâtre, il devint très difficile d'envisager le retrait. Le climat politico-militaire et les décisions qui furent prises méritent de faire l'objet d'un autre livre. Employons-nous plutôt à analyser les changements tactiques opérés par les forces terrestres soviétiques en Afghanistan.

L'ÉVOLUTION DE LA TACTIQUE

Les forces soviétiques développèrent le concept de « broniegrupa », qui consistait à utiliser les engins de combat comme réserve distincte, une fois les fusiliers motorisés débarqués. Il s'agissait là d'une mesure hardie, dans la mesure où le commandement des forces mécanisées rechigne par définition à séparer l'infanterie de ses engins. Toutefois, le terrain imposait bien souvent que les BMP, les BMD et les BTR restent en arrière, faute de routes praticables. Ce concept offrit au commandement une réserve puissante et manœuvrante. Le « broniegrupa » était à même de mener des attaques de façon indépendante sur les flancs de l'ennemi, de barrer les itinéraires possibles de repli, de servir de base de feux mobiles pour appuyer les

éléments au contact. Il pouvait être utilisé comme un taxi pour enlever les forces qui avaient été auparavant infiltrées à pied ou par aéronefs, une fois qu'elles avaient rempli leur mission, ou de mener des patrouilles. Plus généralement il remplissait des tâches particulières, dans le cadre de missions offensives ou défensives, et 'assurait des escortes de convois et des fonctions de sécurisation.

Les Soviétiques adoptèrent également la technique de l'appui mutuel au profit de leurs forces embarquées. Un véhicule ou un groupe de combat s'installait à partir d'une position favorable pour appuyer l'autre véhicule dans sa progression. Ce dernier se mettait en garde à son tour, passant du rôle d'appuyé à celui d'appuyant. Seules les unités de reconnaissance pratiquaient l'appui mutuel en progression une fois débarquées. En revanche, une fois à terre, les unités de fusiliers motorisés laissaient en arrière des armes collectives (mitrailleuses lourdes, lance-grenades automatiques...) sur des postes de combat, sans leur faire suivre la progression, pour être en mesure d'être appuyées.

Les tactiques d'assaut par air et d'emploi des hélicoptères d'attaque évoluèrent et s'améliorèrent constamment tout au long de la guerre. Toutefois, l'armée soviétique ne déploya pas suffisamment d'hélicoptères ou de forces d'assaut par air pour remplir toutes les missions qui s'avéraient indispensables.

Ainsi, toutes les escortes de convois auraient dû bénéficier d'un appui d'hélicoptères. Pour assurer efficacement la sûreté des déplacements, il aurait ainsi fallu que les troupes d'assaut par air s'emparent des hauteurs, puis effectuent des bonds, au fur et à mesure de la progression des véhicules sur l'itinéraire logistique, afin d'être en mesure de les appuyer. Ce ne fut que rarement le cas. Alors que c'étaient les troupes parachutistes et d'assaut par air qui remportaient le plus de succès face à la résistance, leur nombre était notoirement insuffisant.

Elles étaient souvent très efficaces quand elles agissaient en soutien d'une attaque mécanisée. Les détachements héliportés étaient mis à terre dans la profondeur et les flancs du dispositif défensif des moudjahidines. Ils pouvaient ensuite isoler ces derniers, détruire les bases, couper les axes logistiques et interdire les chemins de repli. C'est alors que les forces mécanisées débouchaient pour faire jonction avec elles. En général, les

forces héliportées n'étaient pas mises en place au-delà de la limite de portée de l'artillerie. Dans le cas inverse, elles emportaient avec elles leurs propres moyens de feux indirects. Toutefois, comme cet ouvrage le démontre, il arriva aux Soviétiques d'héliporter des troupes au-delà de la limite de portée de l'artillerie, mais ils en payèrent souvent les conséquences.

Malgré le fait que la combinaison d'opérations héliportées et mécanisées était un procédé bien huilé au niveau du bataillon et de la brigade, le tropisme des Soviétiques pour des opérations terrestres de plus grande envergure les incitait à vouloir planifier et conduire les combats à un niveau supérieur, ce qui nuisait *in fine* à l'efficacité opérationnelle. Ainsi, à dix reprises, ils lancèrent des offensives de type conventionnel pour envahir la vallée du Panshir, pour récolter en définitive des résultats sans lendemain.

La pratique des détachements de débordement était commune en Afghanistan. Des unités du volume d'un bataillon ou d'une compagnie étaient détachées de leur unité d'appartenance. Elles progressaient sur un itinéraire parallèle et distinct de l'axe de progression du gros, ou à l'arrière du dispositif des moudjahidines, soit pour appuyer la progression du corps principal, pour remplir une mission autonome, pour interdire le repli des insurgés, ou soit dans le but de mener une attaque simultanée à partir d'une ou plusieurs directions inattendues pour l'adversaire. Quand le détachement était contraint par le terrain ou par l'impératif de surprise de manœuvrer à pied, il était généralement composé de parachutistes, de troupes d'assaut par air ou de forces de reconnaissance. S'il était motorisé, le «broniegrupa» de l'unité était fréquemment désigné.

En règle générale, le personnel des unités de reconnaissance était mieux entraîné et de meilleure qualité que les autres unités motorisées. Il apparaît simplement qu'il fut beaucoup plus utilisé pour mener du combat classique que pour remplir les missions de reconnaissance, c'est-à-dire de collecte de renseignement tactique sur le terrain et sur l'ennemi, pour lesquelles il avait été pourtant formé et équipé. À défaut, pour récolter du renseignement à fin d'action, les Soviétiques s'appuyaient principalement sur les reconnaissances aériennes, les interceptions radio, et leurs réseaux d'agents. Très souvent, ces sources s'avéraient inadaptées pour fournir des informations tactiques utiles aux manœuvres de réduction de la résistance. Comme les forces terrestres manquaient de façon criante de combattants

débarqués, les éléments de reconnaissance étaient utilisés pour mener des combats conventionnels.

Par conséquent, faute d'employer les moyens idoines pour acquérir du renseignement sur le terrain, les Soviétiques réussirent rarement à dénicher les moudjahidines, sauf quand ces derniers acceptaient d'être découverts pour engager le combat dans des conditions pour eux favorables.

L'ÉVOLUTION DES ÉQUIPEMENTS

Bien des systèmes nouveaux furent expérimentés sur le terrain et entrèrent en service au cours de la guerre d'Afghanistan, mais la plupart d'entre eux avaient déjà été conçus et testés auparavant. Au nombre de ceux-ci figurent le BMP2, le BTR80, le mortier automatique de 82 mm Vasilek, le mortier autopropulsé, le lance-grenades automatique AGS 17, le lance-roquette multiple BM22, l'hélicoptère MI8T, l'avion de chasse d'appui feu rapproché SU25, ainsi que le fusil d'assaut ASU 74. Des chars furent déployés mais ils s'avérèrent peu utiles en montagne. C'est pourquoi les derniers modèles en service ne furent pas livrés sur le théâtre. En revanche, plusieurs nouvelles versions de MI24 furent introduites pendant la campagne.

Le concept d'une force de fusiliers motorisés reposait sur la symbiose entre des combattants débarqués et leurs véhicules de combat blindé. Le soldat n'était en effet pas sensé s'éloigner de plus de deux cents mètres de son engin. Son équipement, ses uniformes et tout le reste du matériel avaient été conçus en fonction de cet axiome.

Or, l'Afghanistan est un théâtre qui se prête particulièrement au combat d'infanterie légère. Il se trouve que les Soviétiques n'en disposaient pas. En général, les hommes restaient à proximité de leurs véhicules et de l'équipement emporté par ce dernier. C'est pourquoi le gilet pare-balles réglementaire pesait seize kilos. Cette charge n'était pas un handicap quand il s'agissait de débarquer et de mener un assaut de moins d'un kilomètre. Toutefois, des progressions au-delà de cette distance s'avéraient impossibles, la troupe s'épuisant rapidement. Le gilet pare-balles des unités de reconnaissance était plus léger et de meilleure qualité, mais en quantité réduite.

La tenue de combat soviétique n'était pas adaptée à l'Afghanistan. Elle n'était ni ergonomique ni confortable. Le camouflage convenait à l'Europe du Nord mais pas à la haute montagne. Les bottes soviétiques étaient bruyantes et inadaptées pour progresser en montagne. Les chefs qui pouvaient se les offrir équipaient leurs soldats en chaussures de marche. La plupart des équipements porte-charges n'avaient pas été conçus pour un usage prolongé sur le terrain, hors d'un engin blindé. Leur technologie datait des années 1950. Seule une quantité limitée d'équipements adaptés (sacs à dos modernes, bottes, etc.) fut mise en dotation dans les unités de montagne et de Spetsnaz.

Le sac de couchage soviétique était en coton. Il n'était pas étanche. Or il pleuvait souvent en montagne. Le meilleur trophée que pouvait récolter un soldat soviétique à un moudjahidine était son sac de couchage, fabriqué en Occident, léger, étanche et chaud...

Les rations de combat posaient également problème. En plus d'être peu appétissantes, elles consistaient en un certain nombre de boîtes de conserves qui avaient l'inconvénient en termes de discrétion de réfléchir la lumière du soleil. En outre, compte tenu de la difficulté de creuser des trous en montagne pour y déposer les ordures, et du laxisme qui régnait au sein de certaines unités, les Soviétiques se contentaient de jeter leurs déchets autour de leurs positions, y compris lors d'embuscades, multipliant les indices de présence au profit des moudjahidines.

La préférence des Soviétiques pour des feux massifs plutôt que précis avait pour conséquence de surcharger en munitions les combattants débarqués. Qui plus est, ils étaient bien souvent accompagnés par des armes collectives pondéreuses. À titre d'exemple, la mitrailleuse lourde de 12.7 millimètres pesait 34 kilos, sans son trépied et ses munitions. Le lance-grenades automatique AGS 17 pesait 30,4 kilos et chaque lot de munitions 14,7 kilos. Les soldats soviétiques, en raison de cette surcharge ne pouvaient pas s'aligner sur le rythme de progression à pied des guérilleros afghans.

Soulignons un certain nombre d'adaptations de l'équipement au cours de la guerre. Le lance-grenades automatique AGS 17 fut fixé sur des camions et des BTR. Différents *racks*[1] de munitions furent adaptés sur les hélicoptères d'attaque. Des nouveaux équipements de déminage furent

expérimentés, avec un succès variable. Les chiens furent employés à détecter les mines et les guérilleros. Un nouveau casque fut distribué, offrant une meilleure protection.

LA STRUCTURE DES FORCES

La structure des forces évolua, au gré des expérimentations technico-tactiques. Des grandes unités du niveau de la brigade et du bataillon furent mises en place pour mener des actions autonomes. Des bataillons de fusiliers de montagne furent mis sur pied. Une structure quaternaire (à quatre sections) fut expérimentée dans les bataillons interarmes et les compagnies de fusiliers motorisés. Le but de ces mesures était de constituer des détachements à la composition et au volume idoines pour mener des actions de contre-insurrection en autonome. Des brigades et des bataillons de soutien furent mis en place. L'infanterie légère (parachutistes, troupes d'assaut par air et Spetsnaz) fut équipée de BTR et de BMP plus spacieux que le BMD[2] de dotation initiale. Les unités reçurent une surdotation de mitrailleuses, d'AGS 17 et de mortiers, afin de muscler leurs appuis internes.

Ces adaptations sont encore visibles dans l'armée russe, qui combine des grandes unités de manœuvre classique et d'autres plus spécialement dédiées au combat lacunaire[3].

LE MORAL

Au cours de la guerre, la jeunesse appelée à servir sous les drapeaux tenta de se soustraire progressivement au service militaire en Afghanistan. De gros pots-de-vin étaient payés pour en exempter les enfants des classes privilégiées. Le nombre de jeunes travaillant dans des usines ou des fermes collectives qui servaient sous les drapeaux était ainsi disproportionné par rapport aux autres catégories socio-professionnelles. Le moral était bas chez les conscrits. Dans les centres d'entraînement, on leur annonçait qu'ils se préparaient à combattre des mercenaires chinois et américains. Quand ils arrivaient sur le théâtre, ils découvraient rapidement qu'ils assumaient le rôle ingrat d'envahisseurs indésirables. Leur moral s'en ressentait immédiatement.

Les soldats qui combattaient étaient trop occupés pour faire du grabuge, à la différence de leurs camarades sur les arrières, occupés à des tâches de soutien, de maintenance et de sécurité. Ils disposaient de beaucoup de temps libre. Beaucoup d'entre eux cédèrent à la tentation de la consommation de drogue. Ils finançaient leur vice en revendant leurs équipements, leurs munitions et leurs armes. Beaucoup eurent en outre recours à la violence criminelle pour s'approvisionner. Ils détroussaient les marchands et les passants. Sur les points de contrôle, ils fouillaient les Afghans à la recherche d'armes. Très régulièrement, les civils qui transportaient une forte somme d'argent étaient « envoyés à Kaboul », expression consacrée pour dire qu'ils étaient isolés, par exemple à l'abri d'un mur, pour être ensuite assassinés et volés.

Le moral des officiers n'était pas non plus très brillant. Certes, chacun d'entre eux était crédité de deux annuités pour sa retraite pour une année de service en Afghanistan. Cependant, le corps des officiers réalisa vite qu'il avait été envoyé pour remplir une mission impossible, dont l'échec lui serait imputé, le transformant de fait en bouc émissaire. Les tensions étaient permanentes dans les bases. Une compétition féroce s'engagea pour séduire le rare personnel féminin présent (caissières, infirmières, secrétaires). La guerre vit renaître la tradition héritée de la seconde guerre mondiale des « épouses de campagne ». Cette pénurie en femmes pouvait susciter des rixes violentes entre les officiers. La vodka coulait à flots et certaines querelles se vidaient à la grenade et à l'arme automatique.

Sur le terrain, en représailles aux embuscades ou à une aide supposée aux guérilleros, les villages étaient rasés et leurs habitants assassinés. Certains de ces abus semblent avoir été officiellement sanctionnés, tandis que d'autres restèrent impunis, résultat de l'effondrement de la discipline des unités en question.

LA BATAILLE DES CŒURS ET DES ESPRITS

La politique choisie semble avoir été de terroriser la population plutôt que d'essayer de la rallier au gouvernement. En dépit de toutes les photos de presse montrant des soldats soviétiques accompagnés d'adultes et d'enfants afghans, la fraternisation avec la population locale n'était pas encouragée. Au cours des opérations, les Soviétiques avaient recours à l'artillerie et aux frappes aériennes sur les villages, sans en avertir préalablement les

habitants. La jeunesse locale était incorporée dans l'armée afghane sur le terrain, dans le sillage des ratissages. Les crimes les plus odieux commis par les forces soviétiques contre des Afghans furent poursuivis, mais beaucoup d'autres ne connurent aucune suite judiciaire. Souvent les actions des Soviétiques étaient tellement brutales qu'elles semblaient délibérément conçues pour renforcer la résolution de la résistance à combattre.

À leur retour de mission en Union soviétique, bien des officiers et des soldats se montrèrent incapables de s'adapter à la nouvelle réalité du pays. Beaucoup demandèrent à retourner servir en Afghanistan. La guerre dura plus de dix ans et causa de nombreuses pertes de part et d'autre.

Les enseignements que l'on peut tirer de ce conflit peuvent s'appliquer à d'autres armées combattant dans le cadre d'une guerre civile sur un terrain inhospitalier.

---

1. Il s'agit de paniers où les munitions étaient disposées.
2. Cet engin avait le mérite d'être aérolarguable.
3. C'est-à-dire où la notion de front est abolie, l'ennemi pouvant se trouver n'importe où, ayant le don d'ubiquité.

CONCLUSION DU TRADUCTEUR

POUR résumer, et de façon étonnante, les Soviétiques ont mené une guerre classique, principalement cinétique, quasi exclusivement tournée vers la destruction physique de l'ennemi, voire de la population. C'est, en effet, surprenant de la part d'un pays révolutionnaire qui avait fait de l'idéologie de la conquête, voire de la manipulation des esprits du peuple, des peuples, son cheval de bataille principal.

La contre-insurrection est une partie qui se joue à trois : la population en est à la fois l'enjeu, le moyen et le terrain ; les forces de l'insurrection s'insinuent comme des germes pour la conquérir ; l'État et ses appuis (autres États éventuellement) tentent de les extirper ou de les détruire. La partie prend fin quand le diagnostic vital de l'État n'est plus engagé, le virus n'étant plus actif dans le corps social.

Pourtant, l'URSS disposait de solides atouts pour réussir. La continuité territoriale qui facilitait la logistique, la connaissance intime du pays, forgée par une coopération politique et militaire de longue date et très active, l'existence de républiques soviétiques d'Asie centrale ayant une forte proximité culturelle avec leur cousins afghans (à l'exception notable des Pashtounes), et enfin et surtout une expérience militaire aussi bien insurrectionnelle que contre insurrectionnelle avérée. Ils avaient su mettre en place des maquis dans la profondeur stratégique du dispositif allemand pendant la deuxième guerre mondiale, tirant partie du ressentiment des populations face aux atrocités et à la brutalité des occupants nazis. Ils avaient réprimé rapidement et avec succès les insurrections de Hongrie et de Tchécoslovaquie. Ils avaient suivi et appuyé leur allié Vietminh pour défaire l'armée américaine au Vietnam. Ils soutenaient de nombreuses rébellions menant des « luttes de libération nationale » en Afrique ou en Amérique centrale contre l'« impérialisme capitaliste ».

La stratégie menée en Afghanistan a délaissé la nécessité de rallier la population à la cause du gouvernement afghan, et ce pour une raison évidente qui tient à l'essence même du régime : il n'est pas dans la nature d'un gouvernement communiste de convaincre ses concitoyens, mais plutôt de les convertir, en les endoctrinant ou en les éliminant s'ils se montrent incapables d'adhérer à l'idéologie des forces du progrès. L'adhésion est acquise par principe, puisqu'un esprit rationnel ne peut qu'accepter la vérité. Par conséquent, les actions sont restées cinétiques, visant la destruction de l'ennemi, sans chercher à tarir la source de l'insurrection : le rejet de la population vis-à-vis de l'invasion étrangère et de la greffe d'une idéologie inacceptable en vertu de leurs valeurs.

En prenant garde de ne pas tomber dans l'anachronisme ni dans le réquisitoire facile, passons l'expérience soviétique en Afghanistan au crible d'un certain nombre de principes qui semblent aujourd'hui reconnus, qui ne sont pas exhaustifs. Si on les applique, ils n'assurent pas un succès certain, mais si on les ignore ils condamnent à coup sûr à l'échec.

DÉFINIR L'OBJECTIF POLITIQUE DE L'OPÉRATION

Se pose en premier lieu la question du choix du projet politique qui va être proposé et qui légitime *a priori* l'intervention militaire : à quelle situation veut-on aboutir *in fine,* en d'autres termes de la terminologie stratégique, quel est l'État final recherché[1] ?

Pour les Soviétiques, il était clair : rétablir un gouvernement communiste sur ce pays, comme ils l'avaient déjà fait en Tchécoslovaquie et en Hongrie. Ils ne s'en sont pas donné les moyens militaires et interministériels. Militaires pour vaincre l'insurrection ; interministériels pour asseoir l'État afghan en lui permettant de distribuer des biens publics, ce qui constitue la raison d'être des institutions étatiques.

CONNAÎTRE L'ENJEU ET LE TERRAIN DE LA LUTTE : LA POPULATION

Dans le cadre d'une insurrection, toute population peut schématiquement se scinder minorité des insurgés, et celle des partisans de l'ordre établi.

L'enjeu est le contrôle de la masse, obtenu par son ralliement. Celle-ci aura tendance à choisir le camp du vainqueur sur le terrain, qui lui offre en outre un projet politique crédible. L'insurrection, pour parvenir à ses fins,

frappe l'État pour le couper de ses citoyens, en l'empêchant de fournir les biens publics (sécurité, infrastructures, éducation, justice...) auxquels ils aspirent.

Pour les forces contre-insurrectionnelles, il s'agira donc de consolider les partisans pour qu'ils appuient son action, de combattre les récalcitrants, afin de convaincre la majorité silencieuse et attentiste.

Conquérir les cœurs et les esprits. Cette formule galvaudée ne signifie pas avoir l'air sympathique, mais plutôt savoir dans un premier temps se faire admettre par la population en se faisant respecter et apprécier comme futur vainqueur. Puis, à travers des gestes d'amélioration du quotidien, de faire adhérer à un projet politique viable et porteur d'espoir. Généralement, la majorité de la population a une attitude schizophrénique, ballottée entre les deux camps : pro-gouvernementale le jour, elle peut basculer du côté des rebelles la nuit, tout simplement pour sauver sa peau et par réalisme. Mieux vaut en effet s'engager le plus tard possible, tant que la situation militaire sur le terrain n'a pas clairement désigné un vainqueur.

ORGANISER LE RENSEIGNEMENT CONTRE-INSURRECTIONNEL

En opérations de contre-insurrection, plus que dans les conflits classiques, tout commence et tout finit par du renseignement. Il s'agit de cibler des hommes précis qui possèdent un nom, un prénom et qui sont noyés dans la masse d'une population plus ou moins innocente qui les abrite de gré ou de force.

La question essentielle est de pouvoir évaluer le niveau de soutien du peuple dont jouit l'insurrection. D'où l'importance de bâtir des indicateurs de suivi (assassinats politiques, assiduité scolaire, manifestations, paiement de l'impôt...).

Les Soviétiques, ont semble-t-il disposé de bons renseignements stratégiques, grâce notamment à leur mainmise sur le Khad. Faute de pouvoir pénétrer la population, ils ont en revanche cruellement manqué d'informations tactiques à fin d'action. Ils sont alors rentrés dans un cercle vicieux bien connu : coupés de la population, ils ont exacerbé son ressentiment et tari ce faisant le renseignement ; les actions conduites en son sein par les forces contre insurrectionnelles sont devenues aveugles et

ont été perçues comme de plus en plus injustes, ce qui a accéléré encore le ressentiment...

TRANSFORMER DES ARMÉES CONVENTIONNELLES EN INSTITUTIONS APPRENANTES

Toute la difficulté réside pour des troupes formées et entraînées au combat conventionnel à pouvoir basculer dans des modes opératoires qui à la fois respectent les fondamentaux de la guerre, les adaptent à des terrains difficiles face à un adversaire évanescent, tout en s'intégrant dans une action globale où la tactique n'est qu'au service de l'atteinte de l'effet politique majeur : rallier la population.

D'où un effort colossal d'humilité d'abord, de retour d'expérience puis de formation et d'entraînement à tous les niveaux. Il s'agit d'abord de consolider le socle des savoir-faire traditionnels du combat. Car l'asymétrie est criante entre les forces contre-insurrectionnelles et l'insurrection. Alors qu'il faut plusieurs années pour former un soldat professionnel capable de maîtriser ses armes pour user de la force de façon suffisante mais efficace, quelques semaines suffiront à donner les bases du combat à un guérillero libre d'une grande partie des contraintes du respect des règles d'engagement.

Les Soviétiques disposaient d'un contingent insuffisamment formé et motivé, dont la fiabilité s'est avérée relative au cours de la guerre. Ils pouvaient surtout compter sur des forces spécialisées (parachutistes, forces spéciales, unité de reconnaissance).

Ils ont fait des efforts d'adaptation, en termes de procédure, d'utilisation de l'équipement et de formation, qui leur ont permis d'enregistrer certains succès en termes de destruction de l'ennemi. Mais ils se sont cantonnés au domaine tactique, délaissant l'action globale mentionnée ci-dessus.

REPENSER L'ARCHITECTURE DU COMMANDEMENT POUR ASSURER L'EFFICIENCE DE L'ACTION GLOBALE

Celle-ci doit permettre à la fois de coopérer avec les forces de sécurité nationale et l'ensemble des acteurs interministériels et de planifier et conduire les actions de la force. Le chef militaire doit être conseillé à tous les niveaux pour pouvoir utiliser de façon cohérente les actions non cinétiques qui ne relèvent pas nécessairement de la sphère militaire.

Cette préoccupation constante de l'articulation entre le niveau opératif et stratégique puis politique n'a pas été bien prise en compte au cours de ce conflit. Le politique soviétique, focalisé sur les changements répétitifs de dirigeants au sommet de l'État, a abandonné la conduite de la guerre aux seuls militaires sur ce théâtre lointain, et ne leur a pas donné tous les moyens pour essayer de vaincre. Là encore, une action globale, intégrant tous les aspects de la lutte contre-insurrectionnelle n'a pas été pensée. C'est théoriquement très surprenant et contradictoire de la part d'une armée révolutionnaire, dont l'essence est de faire advenir le changement politique et social. En fait, cette machine de guerre n'était autre qu'un énorme engin de coercition qui avait perdu sa vocation politique initiale, quelle qu'en soit la légitimité.

LA COOPÉRATION AVEC LES FORCES DE SÉCURITÉ AUTOCHTONES

Les forces de contre-insurrection étrangères sont condamnées à l'échec si elles n'assurent pas la montée en puissance, puis l'autonomie des forces de sécurité locales. Elles risquent d'apparaître, en effet, comme des troupes d'occupation dont la présence devient vite insupportable à une population humiliée et frustrée de ne pas pouvoir prendre son destin en main. Son gouvernement est alors de surcroît perçu comme une marionnette aux mains de puissances étrangères. L'insurrection prolifère sur le terreau de la défiance et de la déception.

D'où l'importance capitale d'assurer la formation, l'entraînement, à la fois des forces de police et de l'armée qui vont pouvoir rapidement prendre à leur compte le travail essentiel de quadrillage de la population, hissant le pavillon au fur et à mesure, victoire après victoire, dans les provinces libérées de l'emprise des insurgés. Cela suppose pour les forces étrangères de passer la main petit à petit dans la conduite du combat, en passant progressivement du rôle de l'appuyé à l'appuyant.

Le bilan est mitigé dans ce domaine. La 40^{e} armée, une fois les axes et les points principaux saisis, a décidé d'emblée de passer la main aux forces locales, stationnant dans ces garnisons et se cantonnant à un rôle de contrôle et d'appui. Or l'armée afghane était dans l'incapacité d'assumer immédiatement un rôle moteur, saignée par les désertions et largement considérée comme illégitime. L'insurrection d'une bonne partie de la population, les désertions massives ont vite rendu inapplicable cette

stratégie au départ vertueuse. Les Soviétiques sont alors sortis de leurs cantonnements pour revenir sur le terrain, menant une guerre d'attrition du potentiel des insurgés. Ils ont su par ailleurs restaurer l'outil de défense afghan, dans la mesure où celui-ci a été en mesure de combattre des insurgés pendant près de trois ans après le départ des Soviétiques.

MAÎTRISER LE TEMPS

Vaincre une rébellion est chronophage car il s'agit d'étouffer sa raison d'être. Cette lutte se situe non pas sur le temps court des batailles d'antan mais sur le temps long des mentalités, c'est-à-dire parfois sur une, voire deux générations[2] qu'il s'agit de fléchir avec souplesse et pédagogie, afin qu'elles s'approprient tout en le façonnant, le projet du vivre ensemble qui leur est proposé. À l'inverse, le soutien des opinions publiques à une intervention est une fonction décroissante de type exponentiel. À l'émotion mobilisatrice, voire va-t-en-guerre suscitée par les médias, succède un soutien raisonné pour une intervention courte et vendue comme telle (mythe de la paix éclair) ; vient ensuite bien souvent immanquablement la lassitude et le rejet, si les pertes s'accumulent et que des résultats tangibles tardent à poindre. Or, il se trouve qu'en contre-rébellion les plus grandes victoires sont discrètes et ne se prêtent guère à la médiatisation. Les militaires et les politiques préfèrent d'éclatants succès médiatisables.

Les Soviétiques n'ont pas su et pu maîtriser le temps : incapacité à pouvoir influencer la population en travaillant dans la durée ; goût pour les grandes opérations certes spectaculaires mais sans beaucoup d'effet durable, au détriment des actions de contrôle du niveau de l'unité élémentaire ; rejet progressif de la guerre par une opinion publique naissante en URSS.

MOBILISER LES MOYENS HUMAINS NÉCESSAIRES

Au-delà des moyens financiers, la guerre contre une rébellion suppose également des effectifs. Le ratio était par exemple d'un soldat pour vingt habitants pendant la guerre d'Algérie. Il permettait un maillage relativement dense et satisfaisant de la population. Ce conflit constitue aux yeux des experts un succès tactique incontestable de contrôle de la population et du terrain et qui a servi de référence, malgré son issue stratégique et politique catastrophique.

Contrairement aux idées reçues sur ce conflit, les Soviétiques n'ont pas consacré les moyens suffisants à cette guerre. Ils ont en outre souffert de disposer d'unités en nombre limité et qui plus est anémiées par les maladies.

Agir sur les perceptions de l'opinion publique intérieure et internationale, en respectant les principes démocratiques

Les forces conventionnelles doivent pouvoir convaincre trois cercles d'opinion de la légitimité et de l'efficacité de leur action : l'opinion publique locale, l'opinion nationale (s'il s'agit d'une ingérence) et enfin internationale.

Les Soviétiques ont échoué sur ces trois points. Leur propagande a été impuissante à convaincre qui que ce soit. Ils ont précipité leur discrédit, apparaissant comme une puissance impériale, agissant sous couvert d'un messianisme révolutionnaire éculé.

Développer une diplomatie à l'appui de la stratégie de contre-insurrection

Un certain nombre d'insurrections doivent leur succès au soutien extérieur qu'elles reçoivent en termes de ressources humaines, financières, d'appui politique et médiatique. Il en a été ainsi en Indochine de la part de la Chine, de la part du Maroc et de la Tunisie au profit de l'insurrection algérienne contre la présence française. Le soutien peut être plus diffus et provenir de diasporas, par exemple celui des Tamouls à l'insurrection des tigres sri lankais. C'est pourquoi couper la résistance de ses flux est une mesure préliminaire essentielle. Elle peut passer par une diplomatie préventive qui consiste à neutraliser les appuis éventuels, en faisant pression sur eux ou en achetant leur neutralité. L'essentiel est d'assurer une cohérence entre la politique étrangère du pays qui est engagé dans une contre-insurrection et les actions qui se déroulent sur le théâtre.

Face à la mobilisation des États musulmans, appuyés par les Américains, l'URSS s'est retrouvée condamnée par la plupart des pays du monde qui percevaient leur action comme illégitime.

Apporter la sécurité

Celle-ci passe par la réduction du niveau de violence subi par la population, c'est-à-dire par la neutralisation des insurgés. Il s'agit ensuite

d'assurer un contrôle permanent du village, de la vallée, de la région qui est revenue entre les mains du pouvoir en place. Dans le cas contraire, l'insurrection attend le départ des forces contre-insurrectionnelles, et revient rênes politiques. Il sera très délicat pour les forces contre-insurrectionnelles de reprendre pied à nouveau, tant leur « lâchage » aura laissé des traces douloureuses et fait le vide de leurs soutiens. Par ailleurs, dans les tâches de sécurisation, un équilibre doit être recherché en permanence entre la séduction et la coercition. Une opération militaire qui entraîne la neutralisation d'une bande de rebelles mais qui détruit des villages et des récoltes ne sera qu'un succès tactique de façade, qui aura accru le mécontentement et favorisé le recrutement de nouveaux insurgés.

Les Soviétiques ont certes localement pratiqué des stratégies de séduction, laissant certaines zones inoccupées, bien souvent par manque de moyens. Leur action a été neutre dans ces secteurs. Mais bien souvent, où l'insurrection faisait rage, ils ont traité la population en ennemie, la terrorisant et la poussant vers un exode qui ne faisait que grossir les rangs de la cohorte des révoltés.

PUIS AGIR SUR LES PERCEPTIONS PAR DES ACTIONS DE MAÎTRISE DE L'INFORMATION

Remporter des victoires tactiques en détruisant des rebelles n'est pas suffisant. Il s'agit de convaincre la population que la roue du destin tourne et que les insurgés refluent, perdent pied. La maîtrise de l'information vise à le faire savoir. C'est une bataille dans l'espace des représentations, dont l'issue est essentielle pour rallier les habitants. Il est impératif de faire pièce à la propagande adverse. La tâche consiste à cibler la source, le contenu, l'auditoire, le média pour calibrer les effets à atteindre. Parallèlement, tout en essayant de gagner en permanence de vitesse la rébellion, il est nécessaire de diffuser des messages à la fois crédibles (ne pas passer sous silence des échecs) et optimistes (insister sur les réalisations positives : défaite ponctuelle de la guérilla, restauration de l'administration dans une région...).

La bataille des perceptions a été très vite perdue par les Soviétiques. Ils se sont heurtés à la volonté farouche d'une société conservatrice, voulant préserver sa religion, ses modes de vie ancestraux et conservés de haute lutte, et surtout l'indépendance de ses vallées. Ils sont apparus comme les

pourfendeurs des valeurs les plus sacrées. Le gouvernement afghan n'a jamais vraiment pu apparaître autrement que comme un pantin de cet ordre imposé depuis extérieur et honni.

REDONNER AU PEUPLE LA MAÎTRISE DE SON DESTIN

Il appartient aux élites du pays de prendre en main leur destin. La question est d'abord de savoir s'il est plus pertinent de s'appuyer sur les autorités déjà en place ou d'en susciter de nouvelles. Tout dépend de la nature du projet politique. Si l'objectif est de préserver l'ordre existant, les forces contre-insurrectionnelles auront tout intérêt à remettre sur pied selon les besoins, les chefs traditionnels, dont les personnages les plus gênants auront été préalablement écartés. En revanche, si le projet politique est révolutionnaire, les élites traditionnelles ne suivront pas, par frilosité. La difficulté est de susciter de nouvelles élites acquises à la « bonne » cause tout en étant légitimes.

Cette révolution au sens propre du terme, qui promettait au départ tout au moins de renverser l'ordre des choses n'a pas trouvé d'acheteur, mis à part dans la minorité communiste au pouvoir. Elle s'est brisée sur le conservatisme de la population.

APPORTER DU BIEN-ÊTRE À LA POPULATION

Le travail consiste, dans le sillage de la sécurisation qui a nécessairement des effets traumatiques (destructions des biens, entraves à la vie économique...), à démontrer immédiatement à la population par des actions concrètes que sa vie quotidienne s'améliore grâce aux forces contre insurrectionnelles, en vue de faire accepter la présence de ces dernières.

Il semble que ce souci ait été relativement absent dans la stratégie soviétique. Cela surprend peu. Le bien-être des peuples d'URSS n'était déjà pas la priorité du pouvoir central. On ne trouve pas vraiment beaucoup de traces d'actions civilo-militaires visant à apaiser les esprits, comme les soins sanitaires aux populations, les entreprises de rénovation des infrastructures légères et entreprises par les soldats (écoles, ponts, biens publics). Et pourtant, l'URSS avait largement contribué depuis des décennies à développer les infrastructures de transport afghanes, faisant accéder ce pays enclavé à la modernité.

Affirmer la présence de l'État

Il s'agit d'abord de réformer pour vaincre. La corruption du gouvernement favorise doublement l'insurrection : par le désaveu permanent et quotidien qu'elle jette sur le pouvoir et par les facilités d'infiltration et de compromissions qu'elle offre aux insurgés. La sape de l'appareil d'État, objectif intermédiaire de l'insurrection, en est largement facilitée. Elle favorise l'instauration d'un pseudo État par les insurgés dans des zones désertées par l'autorité publique déficiente.

Le pouvoir communiste mis en place par Moscou n'a jamais véritablement pu exercer une emprise durable dans l'ensemble du pays, et ce pour deux raisons : l'une, historique, aucun pouvoir central n'a été capable de régner sur l'ensemble des vallées dans l'histoire du pays, mis à part le roi, mais de façon limitée ; l'autre, idéologique qui tient au rejet du communisme pour son athéisme, même si le pouvoir en place a tenté de corriger ensuite cette image.

Utiliser avec beaucoup de modération l'arme des déplacements de population

L'idée de faire migrer les populations en dehors des zones de combat paraît séduisante de prime abord. Il s'agit d'assécher la mer dans laquelle l'insurgé est comme un poisson, en vidant des provinces entières de leur population et en regroupant les habitants dans des « hameaux stratégiques » situés dans des zones contrôlées. L'objectif est double : rompre les flux logistiques des insurgés et les obliger à se déplacer pour combattre sur un terrain choisi par la contre-insurrection où ils seront moins de l'aise, faute de connaissance du terrain et de contacts.

Les Soviétiques se sont contentés bien souvent de déloger la population sans la reloger, la contraignant à un exode massif et douloureux pour des paysans attachés à la terre de leurs ancêtres. Ils ont ainsi pu vaincre localement la rébellion dans certains secteurs qui se retrouvaient privés d'appui. Ils contrôlaient alors le terrain, mais un espace vide.

Isoler tactiquement la rébellion

À l'exception de cas historiques rares comme celui de la rébellion irakienne, où l'insurrection disposait en propre de ressources considérables puisées dans les stocks de l'armée irakienne défaite, la plupart des autres ont besoin de soutien extérieur pour survivre et se développer. Ceux-ci comprennent la fourniture de ressources en hommes, en armement, en argent, en conseil mais aussi des appuis politiques et médiatiques. L'incapacité de la France à contrôler la frontière indo chinoise avec la Chine, explique ainsi pour partie l'échec de son entreprise de reconquête. En revanche, le cas algérien mérite qu'on s'y arrête. L'étanchéification des frontières des départements de l'Algérie française contribua largement à la défaite tactique du front de libération nationale et de son outil militaire, l'armée de libération nationale. Celle-ci se trouva asphyxiée et contrainte de camper hors des frontières, attendant des jours meilleurs et l'issue des négociations politiques.

La 40^{e} armée fut dans l'incapacité d'interrompre les flux logistiques et humains qui alimentaient l'insurrection depuis le Pakistan notamment. La frontière était immense et particulièrement difficile à tenir. Certaines expériences méritent d'être toutefois soulignées, comme celle des Spetsnaz qui tendaient des embuscades sur les itinéraires logistiques, se déguisant en autochtones lors de leurs déplacements.

APPORTER LA SÉCURITÉ À LA POPULATION

Il s'agit d'assurer le contrôle des villes et des campagnes, en se focalisant sur la population, qui reste rappelons-le l'enjeu majeur de ce type de conflit. La plupart des penseurs de la contre-insurrection s'accordent à penser qu'un succès éventuel passe par la combinaison du quadrillage de la population et de l'intervention de réserves mobiles. Le premier permet à des unités territoriales qui baignent dans le milieu humain de le connaître, pour renseigner, agir ponctuellement dans le cadre de l'action globale. Le second a pour vocation d'aller réduire les bandes détectées. Cette méthode s'applique aux villes aussi bien qu'aux campagnes.

Faute d'un effort de renseignements et de reconnaissance permanent, d'un maillage suffisant du terrain à base d'unités territoriales soviétiques et de forces afghanes militaires et de police, cette économie des forces n'a jamais véritablement pu être réalisée avec beaucoup de succès.

NEUTRALISER

Parallèlement à l'effort de reconquête des villes et des campagnes, il s'agit de réduire le bras armé de l'insurrection, en utilisant une large gamme de méthodes. La recherche d'une destruction systématique sans négociation est à éviter car elle est coûteuse en hommes et en moyens et risque d'être mal perçue par la population qui assiste à l'élimination par des forces étrangères de ses concitoyens. C'est pourquoi, la difficulté consiste à prendre la mesure exacte du noyau dur des irréductibles de l'ennemi : celui qui ne renoncera pas à la lutte par idéologie ou parce qu'il lui est impossible de faire machine arrière, en raison de ses excès ou de ses atrocités. C'est bien cette frange des rebelles qu'il s'agit de déceler pour la neutraliser, à savoir la détruire ou la capturer.

Les Soviétiques ont considéré l'ennemi comme un bloc, échouant à diviser leurs adversaires.

TROMPER

La grande difficulté à laquelle se heurtent les forces contre-insurrectionnelles est la lisibilité de leurs actions par l'insurrection. Celle-ci baigne dans la population, contrôle de nombreux points du terrain et peut observer à loisir le dispositif des forces adverses. D'où l'immense complexité du montage des manœuvres de destruction qui ne peuvent réussir que si elles bénéficient de l'effet de surprise. Les Soviétiques étaient traditionnellement passés maîtres dans l'art de la *maskirovka,* de la déception, de la capacité à brouiller la perception de l'adversaire sur leurs intentions. On notera à cet égard avec profit les nombreux exemples de déception qui s'égrainent tout au long de l'ouvrage. Toute manœuvre doit pouvoir comporter une phase de déception, au moins en planification. Cela contraint tous les chefs à garder à l'esprit cette préoccupation constante, même s'ils n'ont pas forcément les moyens matériels de la concrétiser. Les Soviétiques l'avaient bien compris en Afghanistan et ont su l'appliquer avec brio.

1. Terme consacré en planification stratégique qui décrit la situation à laquelle l'intervention doit aboutir.
2. Pour que le travail de la mémoire, mélange d'oubli et d'embellissement du passé, efface les plaies et facilite la réconciliation : c'est le cas pour l'Irlande du Nord, un des rares exemples historiques de contre-insurrection aboutie.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos

Chapitre 1. Le bouclage et la destruction des forces de la guérilla -

P2/CH1 - Un bataillon parachutiste fouille le village de Sherkhankel, *par le major S.N. Petrov*

P5/CH2 - La fouille d'une zone habitée dans la vallée de Charikar, *par le lieutenant-colonel A.L. Makkoveev*

P9/CH3 - Le bouclage et la destruction d'une force de guérilla dans la province de Kunar, *par le major V.A. Gukalov*

P11/CH4 - Le ratissage de la ville de Bamian et des villes adjacentes dans le cadre d'un raid, *par le major A.P. Pivovarenko*

P15/CH5 - Le bouclage et le ratissage de la zone arborée de la rivière de Arghanbad, *par le lieutenant-colonel S. V. Selenskiy*

P19/CH6 - Le bouclage, la recherche et la destruction d'une bande de la guérilla dans la région de Ishkamesh, *par le commandant A.M. Kovyrshin*

P27/CH8 - Le ratissage de villages en coopération entre les forces soviétiques et afghanes, *par le commandant Davydenko*

P31/CH9 - Le ratissage d'une zone potentielle d'embuscade, *par le capitaine Tereshchenko*

P33/CH10 - Le bouclage, le ratissage et la destruction des moudjahidines dans la vallée de Varduj, *par le commandant V.S. Krutyakov*

P36/CH11 - Le bouclage puis le ratissage d'une vallée montagneuse près de Anushella, *par le commandant P.A. Skovorodnikov*

P40/CH12 - Le bouclage et le ratissage d'une zone habitée, *par le lieutenant-colonel V. V. Shubin*

P44/CH13 - Le bouclage de l'ennemi dans une zone rurale habitée et sa destruction par ratissage, *par le commandant S. S. Gazaryan*

Chapitre 2. - Les actions offensives dans les zones habitées et les montagnes

P48/CH1 - Assaut sur les faubourgs de Herat, *par le commandant V.M. Bogdashkin*

P48/CH2 - Un bataillon de fusiliers motorisés mène un raid, *par le commandant S.A. Nikitin*

P56/CH3 - L'assaut sur la vallée de Xadhighar et la saisie de caches d'armes de munitions, *par le lieutenant-colonel S. Yu. Pyatakov*

P60/CH4 - Un bataillon aéroporté s'empare de la passe de Satukandav, *par le lieutenant-colonel A.N. Shishkov*

P66/CH5 - La prise du village de Spinakalacha, *par le lieutenant-colonel V.D. Vlasyan*

P70/CH6 - Un bataillon de fusiliers motorisés (BFM) mène une offensive de nuit dans la zone montagneuse du canyon de Andarab, *par le commandant V. G. Tarasyuk*

Chapitre 3. - Les assauts verticaux

P78/CH1 - Assauts verticaux dans les provinces de Nangarhar et de Laghman, *par le commandant S.A. Urban*

P81/CH3 - Assaut par air dans la zone du village de Rumbasi, *par le commandant V. V. Kovalev*

P85/CH3 - L'assaut par air et le bouclage de l'ennemi dans la vallée de Lar-Mandikul, *par le commandant V. G. Chabanenko*

P89/CH4 - La destruction d'une force de guérilla par assaut par air dans la province de Lowgar, *par le commandant Selivanov.*

P94/CH5 - La saisie d'un centre d'entraînement de moudjahidines par assaut par air, *par le lieutenant-colonel Istratiy*

P98/CH6 - Le bouclage du canyon d'Islam-Dara par assaut vertical d'un bataillon parachutiste, *par le lieutenant-colonel S.I. Pariy*

P102/CH7 - Un assaut par air dans la région fortifiée de Melava, *par le commandant N.G. Ten'kov*

Chapitre 4. Défense et sécurité des postes avancés

-

P108/CH1 - Une section de fusiliers motorisés défend les abords du village de Jurm, *par le commandant S. V. Milyuk*

P112/CH2 - La mise en place d'un avant-poste de contrôle dans la banlieue de Kaboul, *par le commandant S. V. Mos 'kin*

P115/CH3 - Un poste de sécurité repousse un raid ennemi, *par le commandant I.A. Egiazarov*

P118/CH4 - Le combat d'une patrouille près du village de Chandaran, *par le lieutenant-colonel F. V. Zhitoryuk*

P121/CH7 - Une patrouille détruit un groupe de guérilleros dans la vallée de Khinjan, *par le lieutenant-colonel F. V. Zhitoryuk.*

P124/CH6 - L'attaque lancée par les moudjahidines sur un détachement de sécurité est repoussée dans la vallée du Panjsher, *par le lieutenant-colonel Serebryakov*

P126/CH7 - La sécurisation d'un camp de base, *par le lieutenant-colonel Yunakov*

P129/CH8 - La sécurité des itinéraires logistiques, *par le lieutenant-colonel Tubeev*

Chapitre 5. Les mouvements et les escortes de convois

-

P136/CH1 - Escorte d'un convoi de camions de Kaboul à Ghazni, *par le commandant Rovba*

P140/CH2 - Une compagnie d'assaut par air escorte un convoi dans la vallée de Kunduz, *par le commandant Portnov*

P143/CH3 - Une escorte de convoi et les combats qui s'ensuivent dans le village de Daulatabad, *par le lieutenant-colonel Agzamov*

P147/CH4 - La bataille de Maliykhel, *par le commandant Guboglo*

Chapitre 6. Les embuscades

-

P152/CH1 - Une compagnie de fusiliers motorisés renforcée monte une embuscade dans la province de Kandahar, *par le comamndant Pavlenko*

P156/CH2 - Un détachement aéroporté monte une embuscade sur un pont, *par le lieutenant-colonel Gladishev*

P159/CH3 - Une section de fusiliers motorisés monte une embuscade dans la zone de Aibak, *par le commandant Popov*

P163/CH4 - Une compagnie de fusiliers motorisés monte une embuscade dans la région de Loy-Karez, *par le commandant Van'yants*

P167/CH5 - Une section parachutiste monte une embuscade dans la province du Helmand, *par le commandant Tolkachev*

P171/CH6 - Une section de reconnaissance renforcée monte une embuscade au nord-est de Surobi, *par le commandant Solonin*

P175/CH7 - Le montage d'une embuscade à la suite d'une interception de communications radio dans la région de Khanabad, *par le lieutenant-colonel Tangaev*

P180/CH8 - Une compagnie de fusiliers motorisés monte une embuscade au nord-ouest de Jalalabad, *par le commandant Podvorniy*

P185/CH9 - Une section de reconnaissance monte une embuscade dans une zone hostile, *par le commandant Stolbinskiy*

P190/CH10 - Une compagnie renforcée monte une embuscade à l'ouest de Bagram, *par le commandant Syemin*

P193/CH11 - Une embuscade sur le col de Yakpay, *par le lieutenant-colonel Korotkikh*

Conclusion de Frunze

Conclusion de l'édition américaine

Conclusion du traducteur

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer en février 2010
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.
61250 Lonrai
N° d'impression : 100599
Dépôt légal : février 2010

Imprimé en France